

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PATERNITÉ CHEZ DES « JEUNES DE LA RUE » : AU CŒUR DE LA
RÉPÉTITION, UN PARADOXE IDENTITAIRE ET LA MISE À MAL DU LIEU
DE L'INTIMITÉ

THÈSE PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR
EVELINE GAGNON

JANVIER 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à tous ces jeunes pères et mères qui m'ont autorisée à entrer quelques heures dans leur monde singulier et ont si généreusement livré des pans de leur histoire. Vous rencontrer fut un privilège.

Pour m'avoir donné la chance d'accéder à ce programme doctoral et de l'achever, malgré les longs détours, les craintes et les doutes, j'aimerais remercier Sophie Gilbert, ma directrice. C'est sous son regard bienveillant et grâce à sa confiance sincère et toujours renouvelée que j'ai pu retrouver l'espace de liberté nécessaire à l'écriture de cette thèse. Sophie, merci d'avoir été « suffisamment bonne » avec moi.

Cher(e)s membres du jury, Gabriella Legorreta, Véronique Lussier et Christian Thiboutot, votre lecture fine et vos commentaires justes et éclairés m'ont permis d'enrichir et de poursuivre la réflexion amorcée par ce travail. Je vous en suis grandement reconnaissante.

J'aimerais aussi remercier le groupe du GRIJA, pour les échanges enrichissants, l'écoute attentive et l'appréciation de mes nombreux dessins... Votre enthousiasme et votre ouverture d'esprit m'auront permis de jouer librement. Un merci spécial à Nathalie, Caroline et Olivier, partenaires de recherche.

Toutes ces années passées entre travail acharné et périodes de désespoir n'auraient pas mené à cet aboutissement sans l'aide de nombreuses personnes de mon entourage. Merci à Véronique et Réal, mentors et amis précieux, qui ont su me transmettre le métier de psychologue et m'ont permis de me l'approprier. Cette thèse ne serait pas ce qu'elle est sans l'apport majeur de votre enseignement. Merci à Sylvie, là depuis le

tout début de l'aventure. Ton amitié indéfectible fut le lieu d'échanges, de rires et de pleurs, un baume apaisant lorsque j'en ai eu le plus besoin. Et de nous deux, je fais un clin d'œil à Christine, qui nous a si généreusement accueillies pour l'écriture et offert ces mémorables bains de soleil... Merci à ma famille, mes parents et mes frères, pour leur présence et leur amour inconditionnel. Merci à mes ami(e)s, Christel, Pascal, Prudence, Carole, Jackie, Julie, Isabelle, Karine et d'autres, qui m'ont soutenue, encouragée, souvent écoutée. À vous tous qui m'avez autorisée quelques manquements au profit de mon développement professionnel, je me sais choyée de vous avoir dans ma vie.

À mon amoureux, Julien, présent depuis le début de l'écriture : pour ton soutien, ta patience infinie, ta disponibilité, ton amour et ta tolérance à mon égard, merci mille fois. Pas facile de partager sa blonde avec une thèse... et si j'ai enfin terminé, c'est un peu, beaucoup, grâce à toi. Je t'aime.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	x
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	xii
INTRODUCTION	1
 PREMIÈRE PARTIE	 3
ÉTAT DES CONNAISSANCES	3
 CHAPITRE I.....	 4
LA PROBLÉMATIQUE.....	4
1.1 Une inscription sociale dans la marge.....	5
1.2 Trajectoires de vie : les ruptures, le déracinement	6
1.3 La parentalité.....	7
1.4 Une étude du GRIJA : La parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention	9
1.5 Spécificités de cette thèse.....	12
1.6 Le choix des pères	14
 CHAPITRE II	 16
LE CONTEXTE THÉORIQUE.....	16
2.1 Les jeunes pères	16
2.1.1 La paternité et la « paternalité »	18
2.1.2 Problématiques paternelles.....	19
2.1.3 La « fonction paternelle » ou les fonctions « Tiers »	20
2.1.4 Paternité et adolescence.....	22
2.2 La transmission	25
2.2.1 Le transgénérationnel et ses aléas	26
2.2.2 Deux champs de la transmission	28

2.2.3	La transmission du « négatif »	30
2.2.4	De la transmission à l'appropriation	37
2.2.5	Pour faire le pont avec nos questionnements	38
CHAPITRE III		40
LES OBJECTIFS ET QUESTIONS DE RECHERCHE		40
DEUXIÈME PARTIE.....		43
LA MÉTHODOLOGIE.....		43
CHAPITRE IV		44
DEVIS DE LA RECHERCHE PRINCIPALE SUR		
	LA PARENTALITÉ	44
4.1	La méthode qualitative	44
4.2	La psychanalyse en toile de fond	45
4.3	Les participants et les critères de sélection	47
4.4	Le recrutement.....	48
4.5	La cueillette de données et les instruments	49
4.6	Une première analyse des données.....	52
CHAPITRE V		55
VARIANTES DE LA MÉTHODOLOGIE PROPRES À NOTRE THÈSE		55
5.1	Les participants choisis et le retour au matériel d'entretiens	56
5.2	Présentation de l'échantillon retenu	58
5.3	Le chercheur d'orientation psychanalytique	59
5.4	L'analyse des données spécifique à cette étude	60
5.4.1	Premier niveau d'analyse : le découpage en rubriques	61
5.4.2	Deuxième niveau d'analyse : le discours et les mouvements transféro-contre-transférentiels	62
5.5	La création de cinq portraits.....	65
5.6	La mise en commun des résultats.....	66
5.7	Proposer une compréhension-théorisation	67

5.8 En résumé : une démarche inductive.....	68
CHAPITRE VI.....	69
CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES	69
TROISIÈME PARTIE	70
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS.....	70
INTRODUCTION	71
CHAPITRE VII.....	73
L'ILLUSIONNISTE - PORTRAIT D'UNE RENCONTRE BRICOLÉE	73
7.1 Le paradoxe du collage	73
7.1.1 Une place disponible — ou l'effacement du désir	74
7.1.2 Le masque de l'autre — ou l'effacement de l'avenir	75
7.2 « Bris-coller » une identité de père	77
7.3 La fonction de l'enfant et son revers	79
7.4 Répétition de l'absence	80
7.5 Une place en solo	84
7.6 La mise à distance inévitable	86
7.7 Retrouver une place parmi les autres	87
CHAPITRE VIII	90
LE BOXEUR - PORTRAIT D'UNE RENCONTRE... PERDUE D'AVANCE.....	90
8.1 Ce « gros » corps qui parle.....	93
8.2 L'autorité qui limite et abandonne	94
8.3 Une lignée de femmes... l'homme évacué	96
8.3.1 La formation du couple et la venue de l'enfant.....	97
8.3.2 Rester dehors, comme un chien.....	99
8.3.3 L'homme en souffrance et l'identification au « monstre »	100

CHAPITRE IX.....	103
LE FUNAMBULE - PORTRAIT D'UNE RENCONTRE QUI NE TENAIT QUE PAR UN FIL	103
9.1 Les parents — l'omniprésence de l'absent	104
9.2 À la recherche de (re)pères.....	109
9.2.1 Confusion dans la transmission.....	110
9.2.2 Quelques échappées... ..	111
9.2.3 Un corps à toute épreuve	113
9.2.4 Une bouée de sauvetage	114
9.3 Maintenir le lien, rester accroché	116
9.4 De la fonction de l'enfant.....	118
9.5 La répétition : crainte et fatalité	119
 CHAPITRE X	 122
LE PROFESSEUR - PORTRAIT D'UNE RENCONTRE AVEC UN <i>SELF-MADE-MAN</i>	122
10.1 Le prix des réconciliations : blessure identitaire et danger de répétition	124
10.2 Une mise à distance essentielle	127
10.3 L'un ou l'autre : l'effacement d'un lien au service de la survivance d'un autre	128
10.4 Relation abusives du passé et retour dans l'actuel	131
10.5 La perte menant à l'effondrement	133
10.6 Le « non-désir » d'enfant	134
10.7 Les fonctions de l'enfant.....	136
10.8 D'inéluctables répétitions.....	139
 CHAPITRE XI.....	 141
LE MIME - PORTRAIT D'UNE RENCONTRE SANS MOT... ..	141
11.1 La solitude.....	143
11.2 Le paradoxe de la distanciation.....	146
11.2.1 Être différent.....	146

11.2.2 Céder sa place.....	147
11.2.3 Le rapport compliqué aux femmes.....	148
11.2.4 La nécessité d'oublier, celle de ne pas savoir et celle d'être ailleurs	149
11.3 Le désir d'enfant et ses fonctions.....	151
11.3.1 L'importance du puppy	153
11.4 La perte et le désespoir.....	154
11.5 L'aide recherchée, mais refusée	155
11.6 La rencontre : rendez-vous manqués.....	158
 QUATRIÈME PARTIE	160
DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	160
 INTRODUCTION	161
 CHAPITRE XII.....	166
ANALYSE DES RÉSULTATS.....	166
12.1 Les personnages inquiétants du sempiternel théâtre de Soi	166
12.1.1 L'Absent.....	167
12.1.2 L'Abandonnante.....	169
12.1.3 L'Agrresseur	170
12.1.4 Celui qui ne protège pas	171
12.1.5 Celui qui prend toute la place.....	172
12.1.6 L'Idéalisé et sa quête.....	173
12.1.7 L'ensemble des personnages.....	174
12.2 Mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux	175
12.2.1 La distanciation relationnelle	176
12.2.2 Rejet du passé : faire le contraire, un chemin tracé d'avance ...	180
12.2.3 La pensée amputée	182
12.2.4 En marge de la société : une autonomie paradoxale	186
12.3 La filiation mutilée.....	188

12.3.1 Désaveu du désir	189
12.3.2 Déné de la filiation paternelle : sans père, sans loi	191
12.3.3 L'impossible différenciation : les « mini-moi »	193
12.3.4 L'orphelin dans le vide	196
 CHAPITRE XIII	198
PROPOSITION D'UNE COMPRÉHENSION-THÉORISATION	198
13.1 De la construction singulière d'un Soi	198
13.1.1 Ce « lieu où nous vivons »	202
13.1.2 Du « trouver-crée » au « détruit-trouvé » : narcissismes primaire et secondaire	203
13.1.3 L'après-coup et la réorganisation psychique	206
13.1.4 Le primat de la destructivité et l'empêchement d'une « déconstruction » subséquente	208
13.2 La mise à mal du lieu de l'intimité	209
13.3 Être « dans la rue » et être parent : un paradoxe?	212
 CONCLUSION	219
 APPENDICE A	223
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	223
 APPENDICE B	225
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE	225
 APPENDICE C	226
SCHÉMA D'ENTRETIEN	226
 APPENDICE D	227
LISTE DES THÈMES ET CATÉGORIES DE LA RECHERCHE PRINCIPALE	227
 APPENDICE E	228
LISTE DES RUBRIQUES DE NOTRE THÈSE	228
 RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	229

RÉSUMÉ

Cette thèse est issue d'une étude du Groupe de Recherche sur l'Inscription sociale et identitaire des Jeunes Adultes (GRIJA), intitulée : *La parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention*. Dans le cadre de cette étude principale, nous avons rencontré, à deux reprises, cinq mères et cinq pères âgés entre 18 et 30 ans et fréquentant la ressource *Dans la rue*. Notre thèse porte plus spécifiquement sur l'analyse qualitative des dix entretiens effectués auprès des cinq jeunes pères.

Notre démarche est inductive. Chaque étape du processus découle d'une étape précédente et vient l'enrichir. Les questionnements de départ résultent donc à la fois des résultats préliminaires de la recherche principale et de lectures autour de ses thèmes centraux (« jeunes de la rue », parentalité, transmission psychique, répétition). La question de la parentalisation dans ce contexte particulier demeurant fort peu étudiée à ce jour — et encore moins chez les jeunes pères —, nous avons choisi de nous intéresser spécifiquement aux enjeux identitaires paradoxaux relevant d'une telle situation. En effet, comment interpréter la revendication de cette double identité — « jeune de la rue » et parent — porteuse en elle-même d'un paradoxe : s'inscrire à la fois dans une rupture avec le social, et dans un désir de continuité de celui-ci ?

Afin d'analyser en profondeur le matériel d'entretiens et d'obtenir ainsi une compréhension plus fine et directement tirée du processus d'analyse, nous avons décidé d'opter pour la recherche de convergence d'éléments suivant différents niveaux d'analyse. Le premier niveau fut le découpage du verbatim en thèmes et catégories conceptualisantes (Paillé et Mucchielli), effectué pour la mise en forme des résultats de l'étude principale du GRIJA. Le second fut une analyse permettant de faire ressortir les liens entre le contenu des entretiens et la manière dont ils se sont déroulés. De nouvelles rubriques ont été créées à partir de ce matériel, ainsi que de nombreuses notes concernant le repérage des mouvements transféro-contre-transférentiels¹ des rencontres.

Ces analyses nous ont progressivement menée à la présentation de cinq portraits (pour les cinq jeunes pères) que nous avons respectivement appelés : l'Illusionniste, le Boxeur, le Funambule, le Professeur et le Mime. Ces portraits tentent d'illustrer l'essentiel de ces rencontres avec les jeunes pères et laissent entrevoir de nombreux

¹ La nature de ces mouvements sera explicitée dans la section sur la méthodologie.

éléments sur lesquels ils s'interrogent et d'autres qui semblent leur échapper. À travers ce qui ressort en termes de transmission et de répétition, la question identitaire et les paradoxes qu'elle recèle commencent à poindre dès la présentation de ces portraits.

Nous avons ensuite souhaité rendre compte de convergence entre les participants permettant de penser la problématique de façon plus globale. Une mise en commun a donc donné lieu à un nouveau travail d'analyse et de repérage se déployant selon trois dimensions à discuter : celui des « personnages » familiaux présentés par les jeunes pères (basés sur les rubriques déjà créées), celui des mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux, et celui de la filiation « tronquée » qu'ils évoquent.

Notre point de vue, résolument ancré dans une perspective théorique psychanalytique, se déploie suivant ces dimensions complémentaires et inter-reliées qui concernent à la fois le relationnel, l'intrapsychique et le générationnel, avec leurs mouvements de répétitions « à l'identique » (De M'Uzan). Notre conceptualisation finale permet, d'une part, de penser différemment la symptomatologie, en tant qu'elle s'érige au cœur du développement du sujet (Roussillon) et qu'elle contient, par là même, ses propres possibilités créatives de changement (Winnicott). D'autre part, elle mène à une réflexion sur la question de l'intimité, ce « lieu » potentiellement habitable ou non, tel qu'il se présente chez les cinq jeunes pères rencontrés. Le paradoxe identitaire — « jeune de la rue » et parent — peut dès lors s'appréhender autrement.

Mots-clés : jeunes de la rue, parentalité, transmission, répétition, psychanalyse.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

DPJ	Direction de la protection de la jeunesse au Québec
GRIJA	Groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes. Anciennement appelé le Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes.
UQÀM	Université du Québec à Montréal

INTRODUCTION

La thèse qui suit s'inscrit en continuité avec une étude du GRIJA intitulée : *La parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention*. Elle en approfondit certains de ses éléments et s'intéresse spécifiquement aux pères. Les questions de parentalité, de transmission et de répétition chez les « jeunes de la rue » qui en constituent le point de départ sont développées dans la première partie sur l'état des connaissances (chapitre II).

Partant de ces notions et des entrevues effectuées dans le cadre de la recherche principale du GRIJA, nous avons souhaité, tout au long du parcours de thèse, demeurer au plus près d'une démarche fondamentalement inductive. Ainsi le lecteur trouvera dans ce document les différentes étapes de travail se succédant et s'enrichissant les unes les autres; lesquelles mènent, à la toute fin du processus, à une compréhension-théorisation (chapitre XIII) du concept de Soi et de son domaine, celui de l'intimité (Khan, 1976).

Voici donc le récit d'une démarche singulière au cours de laquelle se chevauchent les discours des participants, les interrogations, analyses et réflexions de la chercheure, ainsi que la pensée d'auteurs variés l'ayant guidée et inspirée.

Le chapitre I retrace les grands axes de la problématique nous intéressant. Le chapitre II présente notre contexte théorique, incluant différents aspects de la paternité ainsi que les notions psychanalytiques centrales de transmission et de répétition. Le chapitre III expose les objectifs et questions de recherche. Les chapitres IV et V relatent la méthodologie de recherche utilisée pour l'étude principale et plus

spécifiquement pour notre thèse. Le chapitre VI fait état des considérations éthiques ayant guidé l'ensemble du processus. Les chapitres VII, VIII, IX, X et XI constituent les résultats présentés respectivement en cinq portraits. Le chapitre XII s'intitule « Analyse des résultats » et reprend différents points communs tirés des portraits qui nous permettent d'élaborer, au chapitre XIII, une compréhension-théorisation.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTAT DES CONNAISSANCES

CHAPITRE I

LA PROBLÉMATIQUE

Qui sont ces jeunes errants qui déambulent dans les parcs, les squares, qui traînent sur les trottoirs des heures durant, souvent accompagnés de leur chien et qui, parfois, brandissent un *squeegee*? Jeunes itinérants, jeunes de la rue, jeunes marginaux, jeunes en difficultés, etc. L'abondance de dénominations que l'on confère à cette population insolite — en situation de grande précarité et d'instabilité (résidentielle, relationnelle...) — témoigne d'une réelle difficulté ne serait-ce qu'à la définir. Pourtant, la présence de ces jeunes se fait de plus en plus préoccupante, voire indésirable; l'« itinérant » reste le reflet de « tout ce qu'on ne veut pas être, de tout ce dont on a peur comme individu et comme société » (RAPSIM, 2003, p. 10). Celui qui vit en marge est différent, « c'est l'autre » (Menegaldo, 2002). D'ailleurs, un bref coup d'œil dans l'actualité des dernières années suffit à mettre en lumière ce besoin de camoufler ceux qui dérangent, qui rebutent, qui choquent : répression policière, efforts visant à « nettoyer la ville », tendance à pénaliser, à vouloir contrôler plutôt qu'aider, etc. (RAPSIM, 2003). En 1996, un recensement effectué par Santé Québec dénombrait 28 214 itinérants dans les rues de la métropole, dont le tiers étaient âgés entre 18 et 30 ans (Fournier et Chevalier, 1998). Depuis, en raison de ces nombreuses opérations de « nettoyage », il devient difficile d'établir leur nombre exact. Seule donnée à ce jour, potentiellement mitigée, l'estimation du gouvernement canadien, datant déjà de 2005, dénombrant environ 30 000 itinérants chaque année dans la ville de Montréal (RAPSIM, 2011).

1.1 Une inscription sociale dans la marge

Exclus, errants, marginaux, non-citoyens... Nous le savons, les processus conduisant à la « rue » tiennent à divers facteurs : sociaux (pauvreté, précarité), biographiques (événements de vie particuliers), des difficultés durant l'enfance (Firdion, 2006), des liens traumatiques et aliénants (Lussier et Poirier, 2000), des enjeux intrapsychiques conflictuels (Gilbert, 2004), etc. Quelle place occupent les « jeunes de la rue » au sein de notre société? Comment s'inscrivent-ils, s'insèrent-ils (ou se dés-insèrent) dans la communauté montréalaise? Le « brouillage actuel » (Parazelli, 2000) des jalons sociétaux, la chute des institutions religieuses, des rites et certitudes, la rupture de liens et la désorientation : les jeunes de la rue ne sont-ils pas, « dans une certaine mesure, à l'image de la société qui les a façonnés » (Aubin, 2000, p. 93)? Il est probable que ce qu'avancait Castel (1994) en référence à une approche particulière des marginaux dans les années 70 s'avère toujours d'actualité : « la marginalité est ici à la fois l'antithèse de la modernité et la forme moderne de l'asocialité » (p. 17). Kaës (2012), dans son ouvrage sur le « Malêtre », décrit quant à lui les aspects d'une souffrance psychique d'origine sociale par l'abord de ce qu'il nomme « l'hypermodernité » actuelle, dans laquelle préfigure une constante « dislocation des liens ».

Quant aux jeunes de la rue eux-mêmes, comment se perçoivent-ils? Pour Gagné et Dorvil (1988), l'impossibilité de s'identifier à un « non-statut » entrave le développement d'une solidarisation avec les pairs et donc d'une vision collective de la situation de marginalité. Est-ce à dire qu'on ne peut parler d'une inscription sociale commune à laquelle les jeunes de la rue puissent se référer, s'identifier? Le terme « socialisation marginalisée » employé par Parazelli (2000) évoque la possibilité d'une position pour le jeune de la rue qui soit plutôt en périphérie de la société que véritablement à l'extérieur de celle-ci. Il permet de considérer qu'un processus

identitaire ancré dans la société — quoique en marge de celle-ci — s'enclenche malgré tout; il accorde une place au jeune de la rue, aussi écartée soit-elle.

1.2 Trajectoires de vie : les ruptures, le déracinement

Les intervenants travaillant auprès des jeunes de la rue à Montréal constatent fréquemment la multitude de problématiques rencontrées durant l'enfance de ces derniers : instabilité du climat familial, manque de continuité dans les soins, environnement souvent marqué par la toxicomanie, la négligence, la violence (physique, psychologique ou sexuelle), interventions plus ou moins nombreuses de la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ), placements à répétition et nombreuses expériences de séparation, etc. (Piotte, Nadeau, Aubin, 2004). Selon Lussier et al. (2002), plusieurs d'entre eux présentent des ruptures sociales et affectives découlant de traumatismes de l'attachement : deuils, divorces et conflits familiaux, abus, maltraitance, désintérêt ou désengagement parental... Il semble évident que ces nombreuses ruptures ne restent pas sans conséquences; d'une certaine façon, elles colorent le vécu du jeune de la rue, laissant parfois des trous et des heurts dans son histoire. Lorsque le milieu de vie entrave, voire empêche le tissage d'un enracinement stable et sécurisant, qu'advient-il? Pour Carreteiro (1994), l'apparition de trous dans le travail de la mémoire, ainsi qu'une incapacité à perlaborer le passé entraînant une centration de la vie sur le moment présent, semblent inévitables. Est-ce à dire que la projection dans le futur s'en trouve affectée? Entrevoir l'avenir lorsque les repères du passé font défaut pourrait effectivement s'avérer fort ardu (Gilbert, 2004).

Dans un article sur le travail psychosocial auprès des enfants « placés », Giraud (2005) tente de démontrer qu'une « déterritorialisation de soi » se produit chez ces enfants, du fait de leur exclusion du milieu familial d'origine. Tout se passe comme

si, « exclus du théâtre familial, les enfants ne peuvent plus participer au drame qui s'y joue » (Giraud, 2005, p. 478). Comment s'effectue l'enracinement, l'appartenance à un milieu, le sentiment de « faire partie de », dans ces conditions? Il semble que la majorité des jeunes de la rue, à défaut de grandir dans leur milieu familial d'origine, aient vécu les méandres de la vie en institution (Organisme *Dans la rue*, 2005). Le « déracinement », ou la « déterritorialisation », s'avère donc chose courante au sein de cette population. « Sans ancrage ou sentiment d'appartenance, plusieurs de ces jeunes ont dû affronter la vie sans avoir tous les moyens et le soutien requis pour faire leur place dans la société » (Levac, 2007, p. 63). S'insérer dans un milieu, adhérer à ses normes et valeurs partagées, s'y enraciner, s'y inscrire, dépend certainement d'un premier ancrage au sein d'une famille, d'une première appartenance.

1.3 La parentalité

Et qu'advient-il lorsque ces jeunes marginalisés deviennent parents à leur tour? En 1999, l'organisme « Dans la rue » a mis sur pied un programme de service à la famille, afin de venir en aide aux jeunes parents de la rue (Piotte, Nadeau, Aubin, 2004). Une étude de Roy et al. (2005) rapporte qu'à Montréal, près de 50% des jeunes filles de la rue ont déjà fait l'expérience d'une grossesse, et que 26% d'entre elles sont devenues mères. Malgré la précarité de leur situation et les conduites à risque souvent associées, plus du tiers de ces jeunes seraient parents (Haley et al., 2006). Il s'agit effectivement d'une problématique préoccupante étant donné son ampleur et les nombreuses conséquences qui peuvent en découler. Une recherche réalisée par le GRIJA en 1999 illustre certains éléments de la relation des jeunes adultes itinérants à leurs enfants : source de culpabilité et de déchirement, mais aussi motivation ultime à se sortir de la rue. La parentalité s'exprime-t-elle, en partie, en termes d'espoir d'être éventuellement « inscrit » socialement? Ce qui ressort du discours des jeunes parents rencontrés confirme un réel désir de ne point

recommencer, de ne point répéter leur propre histoire avec leurs enfants. « L'urgence n'est pas seulement celle de transmettre : elle est aussi d'interrompre une transmission » (Kaës, 2003, p. 9). Et pourtant, beaucoup d'entre eux reproduisent fatalement, inlassablement, cet enchaînement de ruptures, ce déracinement. En plus d'une reproduction fréquente de problématiques et de comportements analogues (consommation, abandon, placements, violence, instabilité, etc.), on retrouve chez ces jeunes une répétition beaucoup plus subtile et profonde, empreinte de souffrance et d'incompris, encline à refaire surface, notamment lors de la venue d'un enfant (Gilbert, 2007).

L'expérience de parentalité, renvoyant « à la fois à la qualité de parent et à l'accès au statut de parent » (Delaisi de Parseval, 2002), soulève assurément de nombreuses questions : celle du désir d'enfant, de la représentation de l'enfant, des projections et identifications, de la symétrie entre l'enfant imaginé et l'enfant réel... Lorsque l'adulte se « parentifie », son enfant devient à la fois objet de désirs ambivalents, complément narcissique, porteur d'idéaux, etc. (Gutton, 2006). Selon Piotte, Nadeau et Aubin (2004), il est clair que ce « passage » à la parentalité, en plus d'obliger ces jeunes de la rue à réaménager leurs habitudes et leur mode de vie, les confronte au passé traumatique les habitant. Ils demeurent ainsi « très à risque d'emprunter les réflexes hérités de leurs propres parents » (Piotte, Nadeau, Aubin, 2004, p. 2). À ce jour, malgré qu'elle soit fréquemment observée dans les milieux d'intervention, peu de recherches se sont penchées sur cette problématique complexe.

1.4 Une étude du GRIJA : La parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention

Intéressés aux enjeux sociopsychiques sous-jacents à la parentalité ainsi qu'à leur articulation avec le réseau d'aide psychosocial, les chercheurs du GRIJA tentent depuis plusieurs années de comprendre les éléments relatifs à la transmission et à la répétition entre le milieu d'origine et la famille actuelle de ces jeunes parents.

Dans un document relatif à une demande de subvention rédigé par Gilbert en 2007, la chercheuse du GRIJA soulignait :

- « qu'à l'opposé du désir exprimé par ces jeunes de ne pas répéter l'expérience parentale (par exemple la toxicomanie, la maltraitance, les abus sexuels, la négligence ou l'abandon des enfants), plusieurs se surprennent à reproduire les difficultés de leur histoire auprès de leur progéniture (Poirier et al., 1999);
- la difficulté que représente pour ces jeunes parents l'inscription dans une démarche de réinsertion incluant la stabilisation familiale (Aubin et al., 2005);
- le problème constitué par les « portes tournantes » dans le système d'aide (RSIQ, 2005) soit la récurrence des recours à l'aide pour une même clientèle, un phénomène qui demeure une source particulière d'irritation et d'impuissance chez les aidants (Gilbert et Lussier, 2005) et au niveau du système sociopolitique en terme d'efficacité et d'accessibilité (Ricard et al., 1998). Ces recours cycliques aux services sociaux peuvent être considérés dans la perspective individuelle de la répétition de la demande d'aide pour un même jeune, de sa famille d'origine à ses enfants actuels, ou encore dans une vision

élargie, considérant la récurrence du recours à l'aide d'une génération à la suivante, malgré les services octroyés à ces trois niveaux générationnels. Cette réalité met en évidence non seulement les lacunes en termes de compréhension de la situation précaire de ces jeunes parents, mais également, elle porte à questionner cette aide octroyée répétitivement à une même famille, échelonnée sur plusieurs années (voire décennies), touchant des enfants qui deviennent adultes puis parents. »

De ces constats, les objectifs et questions de recherche proposés étaient :

- Objectif général : « Comprendre les enjeux sous-jacents à la parentalité chez les jeunes adultes itinérants et les jeunes de la rue, et leur articulation avec le réseau d'aide psychosociale. »
- Objectifs spécifiques : « Comprendre la nature de la transmission et de la répétition entre le milieu familial d'origine et la famille nouvellement formée par ces jeunes « parents de la rue »; Comprendre la persistance de cette répétition, à l'encontre du désir de ces jeunes et malgré l'aide inscrite à répétition dans le parcours de ces jeunes. »
- Questions de recherche : Quels sont les enjeux sociopsychiques sous-jacents à la parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants? Quel est le lien entre l'histoire de ces jeunes et leur situation précaire actuelle de parents? Comment assurer à ces parents et leurs enfants un support adapté à leurs besoins, qui saura contrer la propension à la répétition des problématiques psychosociales?

Les résultats préliminaires de cette vaste recherche sur la parentalité laissent entrevoir un « incompris fondamental dont l'élaboration semble converger vers les enjeux de la filiation, de l'identité ou de l'origine, [ce qui] semble alimenter une répétition en acte d'ordre transgénérationnel » (Gilbert, 2007). Certains éléments émergeant du discours des jeunes rencontrés paraissent leur échapper; des non-dits, des nœuds dans l'histoire qui font souffrance, qui demeurent irrésolus et parfois inexplorés, se manifestent dans les silences, les contradictions, les bizarreries, le manque de parole et de mots. Une histoire « trouée » en toile de fond, faisant resurgir la question de l'origine, de l'inscription dans une lignée familiale. « L'identité se forge à partir de l'histoire propre de chacun — de son histoire familiale comme de son histoire personnelle, toutes deux liées au contexte historique » (Ancelin Schützenberger, 2001, p. 165). Comment se construit l'identité familiale, l'appartenance à une filiation particulière, et la place que l'on occupe au sein de cette dernière, lorsque l'histoire qui nous habite « fait défaut »? Gilbert et Parazelli (2004) constatent que « ces jeunes seraient d'abord marginalisés dans leur propre famille, comme le suggèrent les étiquettes dont ils furent affublés dès l'enfance (mouton noir). [Ainsi, ils] se réapproprient une marginalité antérieurement subie » (p. 9). En ce sens, Levac (2007) rapporte les propos d'un jeune de la rue : « je suis le déchet résiduel de ma famille » (p. 61). Quelque chose de l'inscription filiale semble se déplacer, s'étendre sur l'inscription sociale du jeune de la rue, lui conférant une place d'exclu, de marginal, comme préétablie, décidée d'avance, malgré lui.

Lorsque l'on rencontre des jeunes marginaux qui sont parents, en contrepoint à ce possible déplacement du familial au social, s'opère aussi la question d'une nouvelle filiation : celle du jeune de la rue à son enfant. L'expérience de parentalité viendrait d'une part constituer le prolongement de la filiation du jeune, et d'autre part redéfinir sa place au sein de la société : désormais jeune parent, avec tous les enjeux sous-jacents à cette nouvelle condition. Diverses pistes de compréhension de ces situations

particulières — aux niveaux social et filial — pourraient être attendues : pensons notamment aux enjeux psychiques de réparation ou de l'échec de celle-ci, d'un désir de ne point répéter et de l'évidence d'une répétition, ou encore du passage à l'âge adulte (Gilbert, 2015) tenant compte des remaniements identificatoire et narcissique impliqués, etc. D'un point de vue social, la pertinence de mener cette étude réside en la possibilité d'établir des pistes de solution à ces répétitions délétères qui guettent les enfants des jeunes de la rue, tout en permettant à ces derniers de conserver leur statut, apparemment désiré, de parent et d'adulte dans la société.

1.5 Spécificités de cette thèse

La présente recherche s'inscrit en continuité avec celle du GRIJA sur la parentalité, en ce sens qu'elle approfondit un élément nouveau de cette problématique complexe, par un angle d'approche particulier. À la lumière d'un paradoxe « identitaire » émergeant des entretiens avec les jeunes pères rencontrés, nous avons choisi d'approfondir plus spécifiquement les dimensions de la transmission et de la répétition. Ce paradoxe², nous l'avons pensé en termes de continuité (devenir parent) et de rupture (être en marge, « dans la rue »). Ainsi, quel sens peut prendre le désir de parentalité chez ces jeunes « de la rue »? Comment comprendre ces enjeux (identitaires, familiaux, sociaux) en tant qu'ils paraissent d'emblée paradoxaux?

Notre recherche vient donc s'ajouter comme prolongement de la lignée, directement influencée par les bases épistémologiques, les assises théoriques et la pensée du groupe de recherche (GRIJA), tels qu'ils seront définis ultérieurement. Notre thèse a d'abord une visée exploratoire. Nous l'avons vu, elle s'insère dans un contexte social et culturel particulier, encore peu connu et difficile à cerner, notamment du fait de

² Nous définirons plus en détails ultérieurement ce que nous entendons ici comme paradoxe.

l'hétérogénéité de sa population. De nombreux questionnements demeurent concernant ceux que l'on nomme jeunes de la rue, jeunes marginaux ou jeunes en difficulté. Nous ne savons ni vraiment qui ils sont, ni comment expliquer leurs parcours inhabituels, ni de quoi ils souffrent exactement. Beaucoup de gens travaillent quotidiennement et déploient leur savoir-faire sans relâche afin de leur venir en aide : centres de jour, centres d'hébergement, intervenants et travailleurs de rue, etc. Tant d'efforts déployés et d'individus engagés au service des plus démunis, malgré les nombreuses difficultés associées. En plus des diverses rechutes (retour à la rue, consommation, etc.) et autres obstacles à se sortir d'une situation instable et précaire, certaines problématiques semblent se répéter d'une génération à la suivante. Les enjeux de la parentalité chez ces jeunes soulèvent des questionnements complexes pour les milieux d'intervention, et plus largement pour la société, auxquels nous n'avons pas de réponse simple.

Notre travail de recherche se veut donc une conceptualisation théorique qui, nous l'espérons, mènera à des possibilités de compréhension et à une réflexion sur les manières d'adresser autrement ces questionnements. Dans le cadre de la recherche principale du GRIJA sur la parentalité, nous avons rencontré des pères et des mères alors qualifiés de « jeunes de la rue »³ qui nous ont généreusement livré, lors d'entretiens, des éléments de leur histoire personnelle et familiale, leur propre vision d'un parcours de vie marginal et souvent souffrant, leurs espoirs et leurs craintes par rapport à leur(s) enfant(s) et à l'avenir. Des rencontres touchantes et surprenantes ayant suscité notre intérêt et notre désir de mieux comprendre ce que chacun souhaitait nous transmettre en particulier. Suite aux entrevues, les interrogations se sont multipliées, allant parfois dans tous les sens. Comment en vient-on à une telle

³ Nous reviendrons sur les détails de la recherche et les appellations dans la section sur la méthodologie.

précarité sociale? Est-ce un choix? Un enchaînement de malchances? Un parcours inévitable suivant d'où l'on vient? Y a-t-il un lien direct entre le vécu de ruptures dans l'enfance et celui du début de l'âge adulte? Pourquoi tant de rechutes? Pourquoi devenir parent dans un tel contexte? Comment comprendre que malgré le souhait de changement et le désir de faire différemment, bien souvent la situation demeure la même?

1.6 Le choix des pères

Divers éléments nous ont conduite à cibler seulement les pères. Au-delà des contraintes de temps dues aux modifications de la méthode d'analyse plus longue que prévue au départ (on dit qu'une bonne thèse en est une terminée...), ce choix fut déterminé par des raisons propres à la recherche elle-même et d'autres plus personnelles. D'une part, si peu d'études portent sur la parentalité chez les jeunes de la rue, il en existe encore moins qui s'attardent spécifiquement à la situation des pères. D'autre part, il nous apparaissait clair que le paradoxe identitaire, tel que posé précédemment, devenait d'autant plus intéressant qu'il concernait des jeunes hommes reconnaissant une paternité pas toujours assumée dans le quotidien. En effet, aucun des pères rencontrés n'avait la garde de son (ses) enfant(s). Certains même n'avaient aucun contact avec lui. Pourtant, c'est bien par cette voie de la parentalité qu'ils avaient choisi de répondre à la recherche. Être « jeune de la rue » et être « père » : des identités paradoxales portant à la fois le sceau de la désaffiliation et celui de la continuité par la filiation.

D'un point de vue plus personnel, nous nous devons de préciser que l'analyse des rencontres avec les jeunes pères nous semblait d'emblée plus réalisable que celle avec les jeunes mères. Tout en étant suffisamment touchée et intéressée par ces entretiens, nous avons eu le sentiment de pouvoir ainsi mieux trouver la bonne distance avec

notre objet d'étude et maintenir l'espace psychique nécessaire à l'accomplissement du travail.

CHAPITRE II

CONTEXTE THÉORIQUE

Notre contexte théorique s'articule autour de deux axes distincts, quoique reliés : celui de la paternité (en référence aux jeunes pères rencontrés) et celui de la transmission psychique entre les générations (laquelle implique notamment la notion de répétition).

2.1 Les jeunes pères

Le rôle du père évolue toujours en fonction de l'époque et de la culture. Dans notre société occidentale actuelle, il est convenu qu'il est l'objet de réaménagements importants (Krymko-Bleton, 2013). En effet, les transformations que subit le modèle familial traditionnel entraînent des bouleversements dans la conception que nous avons du statut du père (ex : homoparentalité, monoparentalité, fécondations in vitro, etc.), ce qui nous oblige à réfléchir plus largement à la question du devenir père et à celle de la « fonction paternelle » (Lacan) telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Pourtant, force est de constater qu'encore peu de travaux portent sur les pères et notamment sur les jeunes pères (moins de 30 ans) en situation de précarité⁴. D'une part, il semble que « peu d'expériences de jeunes pères [soient] théorisées au regard des travaux en rapport avec la maternité » (Marchand, 2013, p. 154); d'autre part,

⁴ Une hausse d'intérêt pour ces questions semble néanmoins se dessiner progressivement.

certain auteurs relatent la difficulté ne serait-ce qu'à les rencontrer (Jamouille, 2015). La question du père en tant qu'il doit être reconnu comme tel (Marchand, 2013) n'est sans doute pas étrangère à ce constat. Par ailleurs, Jamouille (2015) rapporte l'omniprésence des pères dans les récits de mères seules, mais en tant qu'ils apparaissent « en creux », sorte de « point aveugle » dans ses recherches (Jamouille, 2015).

Dans le cadre de l'étude du GRIJA sur la parentalité chez les « jeunes de la rue », nous avons eu la chance d'interviewer autant de pères que de mères. Nonobstant le travail de recrutement par les intervenants de l'organisme partenaire — ayant grandement contribué à la possibilité d'obtenir un tel échantillon —, nous pensons que les jeunes hommes rencontrés souhaitent ardemment pouvoir parler de leur paternité. Il semblait qu'une tribune leur étant directement adressée restait chose rare. Est-ce un sujet plus difficile d'approche que celui de la maternité? Y a-t-il des tabous l'entourant? Fait-on moins de place aux pères dans notre société? Et par conséquent, quelle aide leur est offerte en cas de besoin?

Afin de mieux saisir les enjeux de cette paternité nous intéressant, les sections qui suivent retracent certaines de ses implications. D'abord, nous définirons le processus de « paternalité » et ses remaniements identitaires. Puis nous aborderons les différentes problématiques pouvant survenir ainsi que le concept de la « fonction paternelle » ou des « fonctions Tiers ». Finalement, nous évoquerons les parallèles existants, d'une part, entre les pères rencontrés pour notre recherche et les pères adolescents, et d'autre part, entre le processus du devenir parent et celui de l'adolescence comme « passage ».

2.1.1 La paternité et la « paternalité »⁵

Qu'implique le devenir père? Au-delà des influences du contexte familial et social dans lequel l'homme évolue, la paternité le confrontera nécessairement à des remaniements identitaires à la fois intrapsychiques et interpersonnels. D'abord, selon Krymko-Bleton (2013), les liens de filiation seront réactivés, conduisant « l'homme à occuper auprès de son enfant une place déterminée par l'histoire familiale sur plusieurs générations » (p. 18). Tout un processus identificatoire s'enclenchera, amenant le nouveau père à s'identifier à la fois à ses propres parents, puis à son enfant. Diverses angoisses surgiront pendant ce processus, ainsi que la possibilité de régressions de toutes sortes; sans compter la question de sa mortalité découlant inévitablement de l'insertion dans la lignée des générations de pères. Nanzer (2013) le rappelle :

Devenir parent, c'est aussi faire un pas de plus vers sa propre mort, se confronter à son vieillissement. En devenant parent, nous changeons de génération, nous faisons de nos parents des grands-parents, les poussant un peu plus vers leur mort. (p. 118)

Si l'homme devient parent avec la venue de son enfant, un long processus demeure nécessaire afin qu'il accède à une « identité psychique de parent » (Nanzer, 2013). Progressivement, du désir d'enfant de l'homme à la reconnaissance du père par l'enfant, un processus de parentalisation s'amorce (Alby et Vives, 2015). Nombre d'auteurs utilisent désormais ce terme de parentalisation qui renvoie aux mouvements psychiques du devenir parent. Nous pourrions ici regrouper tous les réaménagements psychiques possibles et les deuils (Palacio Espasa, 2004), notamment développementaux (Nanzer, 2013), propres à ce processus complexe parfois nommé

⁵ Par analogie à la notion de « maternalité » (Racamier, 1961).

« paternalité » pour les pères. Il s'agit d'une véritable crise identitaire pour l'homme en voie de devenir parent, d'autant plus complexe qu'elle ne peut se concrétiser dans son corps et qu'elle renvoie à l'absence d'objet au départ (Nanzer, 2013).

Le futur père porte l'enfant dans sa tête, pas dans son corps. Il est travaillé dans sa tête par ses relations avec son propre père, celui de son enfance et de son adolescence. Il doit cesser d'être le fils de son papa pour devenir le père de son enfant. (Nanzer, 2013, p. 120)

Qu'advient-il lorsque les relations du passé demeurent conflictuelles? Et lorsque les deuils fondamentaux inhérents au devenir père risquent d'être entravés?

2.1.2 Problématiques paternelles

Nous l'avons mentionné, le processus de parentalité (ou de paternalité) implique son lot de remaniements et de deuils. Palacio Espasa (2004) rappelle en ce sens le potentiel « dépressiogène » de cette période de vie. Se surajoutant aux mouvements psychiques, de nombreuses transformations surgissent au sein même du quotidien de l'homme, notamment par rapport à sa conjointe, future mère. D'une certaine manière, il reste à l'écart de ce qui se produit en elle, puis entre elle et son fœtus. « Spectateur externe [de ce] lien invisible, mais fantasmé comme magique » (Nanzer, 2013, p. 120), le futur père se trouve confronté à un rôle de second plan, ce qui peut raviver des sentiments d'exclusion, d'impuissance, etc. Sa conjointe change, elle-même prise dans des processus physiques et psychiques complexes, et leur relation peut en faire les frais. Divers malaises physiques et psychologiques, souvent regroupés sous le vocable de « syndrome de couvade », sont susceptibles d'apparaître pendant cette période. Delaisi de Parceval (1998) a d'ailleurs parlé des trois « F », « *fight*, *flight*, *fear* », en référence à certains comportements inadaptés pouvant se présenter chez les pères en devenir.

En lien avec l'apparition des nouvelles identifications, tel qu'évoqué auparavant, l'homme en voie d'être père se trouve confronté aux enjeux de sa relation à son propre père. Plus spécifiquement, aux enjeux de sa relation aux imagos paternelles internes (Nanzer, 2013). Afin de forger graduellement son identité psychique de père, l'homme doit revisiter, élaborer (ou réélaborer), remanier ces imagos, décrites ainsi par Nanzer (2013) : « le père idéalisé, le père rival, le père castrateur, le père déchu, le père restauré » (p. 120). En somme, tout un travail psychique doit s'effectuer, impliquant celui d'historicisation. Que se passe-t-il lorsque ce travail ne peut s'accomplir? Lorsque, par exemple, la situation dans laquelle l'homme se trouve est si précaire et instable qu'elle rend difficile, ou même entrave, un tel travail psychique? Nous pensons ici aux jeunes pères rencontrés pour la recherche du GRIJA sur la parentalité... Puisqu'en regard des entretiens menés et des premières analyses, il apparaît qu'un ou plusieurs aspects de leur paternalité n'ont pu se développer harmonieusement.

2.1.3 La « fonction paternelle » ou les fonctions « Tiers »

Lorsque le processus de la parentalité est troublé, une panoplie de conséquences peuvent survenir et ce, à différents niveaux. Delion (2011) définit trois axes de la parentalité : son exercice, son expérience et sa pratique (p. 17), chacun correspondant à l'un des registres développés par Lacan : Symbolique, Imaginaire, Réel. Le premier axe renvoie donc au niveau symbolique de la filiation et de la généalogie, c'est-à-dire à ce qui encadre et rend possible le développement d'un individu au sein d'une famille et d'une société. Le second représente le niveau imaginaire de la parentalité, dans lequel priment les imagos de l'enfant (réel, fantasmatique, etc.) et l'expérience affective du parent. Quant au troisième axe, son nom l'indique, il correspond à la réalité de la pratique de la parentalité au quotidien : tâches, responsabilités, etc.

(Delion, 2011). Des perturbations peuvent se présenter dans un ou plusieurs de ces axes qui sont nécessairement en interaction.

En reprenant ces différents niveaux de la parentalité et en nous intéressant plus précisément aux pères, nous ne pouvons faire abstraction du concept fondamental de la « fonction paternelle ». C'est d'abord Lacan qui, vers la fin des années trente, consacrait une grande partie de son œuvre à cette notion devenue centrale en psychanalyse (avec ses variantes et autres appellations). À l'époque, comme le rappelle Neuter (2015), Lacan soutenait le rôle prédominant du « déclin de l'Imago paternelle », ou de la « carence du père de famille » dans l'étiologie des névroses. « C'est la carence du père dans le complexe familial inconscient qui est pathogène [...] la carence du père dans l'inconscient de la mère, dans celui de l'enfant et dans celui du père lui-même » (Neuter, 2015, p. 121). En d'autres termes, la « fonction paternelle » introduit l'enfant à la triangulation psychique, au tiers, et donc à l'ordre du Symbolique (Lacan). Suivant la métaphore du « Nom-du-père », aussi développée par Lacan, l'enfant sort d'une relation duelle et fusionnelle avec la mère lorsque celle-ci porte son désir sur le père (un tiers). Le manque ainsi créé (l'enfant ne comble pas le désir maternel) entraîne une castration symbolique qui ouvre à la possibilité pour l'enfant de devenir un « sujet désirant » (Lacan).

Les mutations familiales actuelles (homoparentalité, monoparentalité, pluriparentalités, etc.) mènent les auteurs contemporains à une redéfinition de cette « fonction paternelle », plutôt en termes de « fonction tierce » (Gutton, 2006) ou encore « fonctions du Tiers symboligène » (Neuter, 2015). Sans référer directement au père, cette dernière appellation proposée par Neuter recouvre néanmoins l'idée de la triangulation nécessaire et celle de l'entrée dans l'ordre du Symbolique. Autre point d'intérêt : cet auteur ajoute que la « carence » évoquée précédemment peut

s'entendre sur plusieurs générations, en tant qu'elle concerne « l'inconscient des parents et grands-parents » (Neuter, 2015, p. 121).

À l'instar des travaux de Lebovici sur la parentalité, Gutton (2006) reprend la notion de « narcissisme primaire » comme « maître concept » de cette parentalité.

L'incomplétude, le fameux manque fondamental humain jette le narcissisme vers un objet qui s'en trouve de ce fait créé [...et] l'objet est ici particulier : un être vivant qui derechef fait partie du projet identificatoire et des engagements conflictuels qui en sont les effets. (Gutton, 2006, p. 16)

Dans cette optique, la parentalité répondrait à la fois à un désir de réparation de soi (quelqu'un qui s'occupe de moi) et à celui d'une emprise (quelqu'un qui dépend de moi) (Gutton, 2006, p. 16). Quant à la « fonction tierce », l'auteur réfère au « souhait » du parent qui porte cette fonction séparatrice et identificatoire pour son enfant, celui-ci pouvant dès lors se développer comme semblable et différent. Autrement dit, comme étant un individu à part entière, faisant partie d'une famille et d'une société données. Que se passe-t-il lorsque ces fonctions demeurent inopérantes? Et surtout, qu'advient-il des pères ne pouvant les assumer, les incarner?

Poirier (1988) abordait la recherche de « re-père » chez les jeunes itinérants montréalais, en référence aux modèles d'intervention. Il proposait de penser l'aide en termes de véritable « fonction paternelle » venant pallier le manque ou la défaillance de cette fonction chez certains de ces jeunes.

2.1.4 Paternité et adolescence

Afin de compléter ce bref tour d'horizon sur les jeunes pères « en difficulté », nous souhaitons ici mentionner quelques remarques reliant les concepts de paternité et

d'adolescence. Nous nous sommes intéressée ici autant aux similitudes entre nos participants à la recherche et les pères adolescents, autant à ce qui relie (ou dissocie) les processus de l'adolescence et du devenir parent.

D'abord, certains auteurs proposent une sorte de prolongement du processus adolescent au sein de la population de « jeunes de la rue » (Gilbert, 2004). La paternité adolescente doit de ce fait être similaire en de nombreux points à celle de nos participants (18-30 ans).

Une recherche effectuée par Marchand (2013) concerne des adolescents âgés entre 16 et 18 ans, multirécidivistes et prisonniers en institution, pères ou en attente d'un premier enfant. Au-delà des problématiques potentiellement attendues (négligence, maltraitance, violences, transgressions, etc.), ce sont les conclusions de l'auteure qui nous ont interpellée. En effet, celle-ci rapporte l'importance du désir d'assumer ce rôle de père chez les adolescents rencontrés ainsi que le sens qu'ils peuvent lui attribuer. La paternité peut se présenter comme une véritable quête, une opportunité pour se sortir de leur situation précaire. « Devenir parent est l'affirmation d'une nouvelle dimension identitaire de la personne, qui revêt toute son importance au moment d'une dérive adolescente » (Marchand, 2013, p. 159). La paternité apparaît ici comme un ultime espoir, d'autant plus fort qu'il admet la possibilité d'une revanche sur leur propre modèle parental (Marchand, 2013). En somme, par la « conquête d'un re-père », les adolescents entretiennent ce désir de faire autrement, de ne pas reproduire, de se différencier.

Chez les participants rencontrés dans le cadre de notre recherche, comment s'imbriquent ce processus adolescent (possiblement toujours en cours) et leur devenir parent? Peut-on aussi concevoir leur désir de parentalité en termes de « conquête de re-père »? Pour Gutton (2006), le devenir parent peut potentiellement favoriser la

sortie de l'adolescence, notamment par le « deuil de sa propre réalité parentale interne » (p. 19).

Par ailleurs, en psychanalyse, l'adolescence est souvent décrite comme un « passage » impliquant certains processus psychiques caractéristiques. Par exemple, les enjeux liés à la « fonction paternelle » ou « tierce » dont nous venons de parler qui se rejouent inmanquablement lors de cette période mouvementée. Ou encore les remaniements du moi qui découlent de l'apparition de la puberté et des phénomènes psychiques d'après-coup (Delaroche, 2005). Mais aussi, « l'adolescence comme processus de changement qui accompagne l'opération d'individuation-séparation de l'adolescent par rapport aux imagos parentales » (Delaroche, 2005, p. 43-44). Étant donné ce que nous avons préalablement avancé concernant la paternité adolescente, peut-on se demander ce qui se produit lorsque ce processus de changement est retardé ou n'a pas lieu, d'un point de vue psychique?

Si l'on peut établir un lien entre le désir de devenir parent et celui de sortir de l'adolescence, rappelons toutefois la position de Nanzer (2013) à l'effet que le passage de l'adolescence à l'âge adulte est un processus qui entre en contradiction avec celui de devenir parent. Citons l'auteure :

Devenir adulte nécessite de pouvoir prendre une distance suffisante avec ses parents pour se forger sa propre identité, ce qui implique souvent des mouvements de distanciation brusques et plus ou moins violents. Alors que pour devenir parent à son tour, le jeune adulte doit avoir pu franchir cette étape et trouver une juste proximité avec ses propres parents, il doit s'autoriser un mouvement identificatoire positif qui lui permettra de développer sa propre manière d'être et de se sentir parent. (Nanzer, 2013, p. 117)

Ces propos mettent en lumière, à notre avis, l'écart pouvant exister entre le désir de devenir parent — incluant ce qui peut le motiver — et l'exercice de la parentalité.

Lorsque le processus d'individuation-séparation (de l'adolescence) semble mis à mal, se pourrait-il que même si le désir d'être parent apparaisse comme une avenue prometteuse, le fait de pouvoir devenir effectivement parent d'un enfant soit entravé? Ces questionnements qui concernent, au fond, ce qui se passe (ou ne se passe pas) entre les différentes générations au sein d'une filiation nous amènent à introduire la notion de transmission.

D'ailleurs, le titre et les objectifs de la recherche principale l'évoquent : lorsque l'on s'intéresse à la question de la parentalité, celle de la transmission (et éventuellement celle de la répétition) s'impose naturellement. « La création de l'enfant nouveau utilise un matériau ancien. Le commencement est un recommencement. Créer est transmettre; toute œuvre comporte de la transmission » (Gutton, 2006, p. 22). En effet, que transmet-on en devenant parent? Et inversement, qu'est-ce qui n'est pas transmis? Comment fonctionnent les répétitions? De quelle nature sont-elles?

2.2 La transmission

Il existe plusieurs manières de présenter la notion de transmission en psychanalyse. Elles varient en fonction des auteurs et des théories, et les mésententes sont nombreuses. Plutôt que d'opérer un rappel exhaustif de la littérature sur le sujet — ce qui risquerait de confondre le lecteur tant les points de vue divergent —, nous tenterons de formuler les points essentiels à la compréhension de notre démarche. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la notion du transgénérationnel, ce qui nous amènera à définir deux champs distincts de la transmission. Celui de la transmission du « négatif » sera développé, notamment par la reprise de certains concepts-clés : la pulsion de mort, le trauma psychique, la remémoration et l'après-coup. Finalement, nous aborderons la question de l'appropriation, essentielle à la compréhension de celle de la transmission.

2.2.1 Le transgénérationnel et ses aléas

Il arrive que des situations se répètent de générations en générations, comme si leur singularité se prolongeait dans une dimension filiale. Quelque chose qui échappe — par exemple un traumatisme appartenant aux générations antérieures, un élément non-dit ou non résolu, un « secret » — traverse les générations, puis ressort de façon récurrente dans une compulsion de répétition que beaucoup d’auteurs qualifient de « transgénérationnelle ». Brunshwig (1997) écrit :

Nous sommes faits des transmissions de nos parents et de nos ancêtres, et bien sûr de ce que nous en avons fait. Nous ne les recevons pas toutes brutes, nous les élaborons, nous les assimilons, nous les recréons, nous les renvoyons en feed-back aux parents qui y réagissent à leur tour. Cela vaut aussi bien pour les transmissions bénéfiques que pour les transmissions pathologiques. (p. 4)

Plusieurs notions intéressantes ont été élaborées à cet effet. À titre d’exemple, mentionnons celles de « crypte » et de « fantôme », telles que développées par Abraham et Török (1978). Le phénomène d’« encryptage » décrit par ces auteurs découlerait d’un travail de deuil non accompli, car impossible : la perte d’un souvenir forcé d’être oublié et devenu par là même indicible, impensable, échapperait au travail de deuil exigé, aboutissant « à l’installation au sein du Moi d’un lieu clos, d’une véritable crypte » (p. 297). Une identification occulte et imaginaire, non seulement à l’objet perdu, mais aussi au deuil encouru par cette perte, créerait alors ce « fantôme » pouvant se transmettre à travers les générations, d’inconscient à inconscient. Représentant alors le travail du secret inavouable d’un ancêtre, le fantôme refait surface, sournoisement, inopinément, afin que ne soit point oublié ce secret enterré (ou mal enterré) par la famille. Il ressort de la crypte, puis agit pour se faire (re)connaître, à la manière d’un « mort-vivant » (Ancelin Schützenberger, 2001); le sujet porteur de la crypte agit de ce fait « comme si c’était un autre » (Ancelin Schützenberger, 2001).

Nous pensons aussi au concept de « secrets de famille », étudié notamment par Tisseron (1996), qui réfère à ce qui demeure caché par la famille, entraînant parfois de graves effets pathogènes pour l'enfant. Ou encore à celui de « mise en acte du trauma », tel qu'abordé par Puskas (2002), à savoir au service de la compulsion de répétition transgénérationnelle, par le fait de « re-jouer » dans la génération suivante un trauma non résolu.

Au départ, l'intérêt pour la notion de transmission (ou de non-transmission) fut probablement ce qui suscita notre enthousiasme pour la participation à la recherche du GRIJA. D'ailleurs, le compte-rendu de notre projet de thèse paru en 2008⁶ en fait état. Au cours des dernières années, cet intérêt nous a amenée à la lecture de nombreux ouvrages sur cette question, notamment dans la lignée de la clinique du transgénérationnel, à l'interface de la psychanalyse et des pratiques thérapeutiques familiales. Les auteurs précédemment mentionnés, puis beaucoup d'autres, nous ont inspirée. À travers leurs œuvres, nous avons souhaité mieux comprendre les différents types de transmission (intra-, inter-, trans-, etc.) et leur processus. Nous l'avons déjà évoqué, les débats concernant cette notion abondent et chaque auteur reprend les concepts « à sa sauce », ce qui multiplie les définitions. Si le transgénérationnel réfère généralement à l'idée d'une transmission d'inconscient à inconscient sur plusieurs générations, les auteurs ne s'accordent ni sur la nature de ce qui se transmet ni sur les mécanismes de ce type de transmission.

Par ailleurs, nombre de concepts développés dans cette perspective théorique demeurent difficilement utilisables en clinique (et encore moins en recherche).

⁶ Gagnon, E. (2008). *L'inscription du jeune parent de la rue : déplacement du filial au social?* Projet de thèse doctorale. Sous la direction de Sophie Gilbert. Université du Québec à Montréal.

Bourguignon (2000) soulève entre autres le problème de la « fragilité théorique »⁷ de certains discours sur le transgénérationnel : « ces constructions généalogiques [impliquent] le danger d’effacement du sujet et le déterminisme causal », et plus loin, « ce travail n’est pas saisissable dans une représentation linéaire de la transmission intergénérationnelle, mais dans l’après-coup » (Bourguignon, 2000, p. 76). Plutôt que de supposer des « héritiers passifs », puisque ce sont aussi les enfants qui créent les parents, l’auteure rappelle que « chaque étape donne un sens nouveau au passé, à ce qui a déjà été fait et vécu par chacun » (Bourguignon, 2000, p. 79). Autrement dit, la notion de transmission transgénérationnelle ne peut se concevoir en-dehors de celle de l’appropriation subjective (ou de son impossibilité, justement). Nous y reviendrons au point 2.2.4.

2.2.2 Deux champs de la transmission

Partons de Gutton (2006) qui suggère d’établir deux champs importants concernant la question de la transmission (d’une génération à l’autre) en psychanalyse : celui de la différence objectale (lien métaphorique) et celui de la similitude narcissique (lien métonymique). Le premier champ renvoie à la différence des sexes et des générations, au sens où l’enfant « créé » s’inscrit dans une continuité comprenant une part de discontinuité. En d’autres termes, il est à la fois semblable et différent, individu unique appartenant à une lignée, à une famille. Dans cette optique, le processus d’identification, au sens de « s’identifier », c’est-à-dire d’assimiler un élément de l’autre qui reste dans l’inconscient et qui permet une transformation (Laplanche et Pontalis, 2004), peut se réaliser. Le champ de la similitude narcissique, dans lequel l’enfant apparaît comme une sorte d’« excroissance de l’organisme

⁷ Mentionnons que l’auteure se réfère ici aux critiques de Tort (1986) sur le transgénérationnel.

géniteur » (Gutton, 2006), inclut quant à lui un certain déni de la différence des générations et tend à confiner l'enfant dans le gouffre de l'indifférencié.

Avant d'approfondir ces dernières distinctions, il est intéressant de revenir sur l'idée que la transmission implique d'emblée un « problème narcissique » puisque, comme l'écrit Kaës (2003), « le sujet de l'héritage est divisé, comme le sujet de l'Inconscient, entre la double nécessité "d'être à soi-même sa propre fin " et d'être "le maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti sans la participation de sa volonté "... » (p. 3). Kaës fait référence ici aux enjeux d'étayage narcissique à la fois face à la génération précédente (d'où vient le sujet), à la fois en lien avec la question de la transmission à la génération future, les deux étant définitivement liées.

L'apport des contrats narcissiques, tels que développés par Aulagnier (1975) et repris par Kaës (2009), peut nous aider à mieux définir ce « problème narcissique ». Le contrat narcissique originaire fait référence à l'identification de l'individu à l'espèce humaine. Le contrat narcissique primaire renvoie quant à lui à l'inscription dans une famille et une filiation. Finalement le contrat narcissique secondaire, en partie conflictuel avec le contrat narcissique primaire, permet l'accès à l'affiliation sociale. Nous connaissons le paradoxe inhérent à ces contrats entre générations, puisqu'ils fondent et briment à la fois le narcissisme du sujet; d'une part en assurant la continuité de soi, d'autre part en assurant la continuité du groupe (Kaës, 2009). « L'opposition et la résolution qui soutiennent le contrat narcissique sont un axe conflictuel de structuration de la psyché : ses achoppements font à la fois la douleur et le triomphe de Narcisse » (Kaës, 2012, p. 123).

Citons de nouveau Kaës (2003) en lien avec ce problème narcissique :

Moi qui, refusant de s'inscrire dans un héritage et dans une lignée [...] peut ainsi se penser autogénéré, étant toujours déjà-là de tout temps, dès le temps de l'origine. [...] Or l'origine est précisément ce qui nous échappe, ce de quoi nous sommes irrémédiablement absent, et qui manque à notre emprise dans le mouvement même où nous sommes constitués dans et par le désir d'un autre, de plus d'un autre qui nous précède. Pour que la transmission se pense comme une butée structurante à l'infinitude omnipotente du Moi, elle doit se représenter autrement que comme une blessure narcissique, ou comme l'horreur d'être né. (p. 3)

Dans cet extrait, au-delà de la question de l'origine, c'est, entre autres, le fait de pouvoir « se représenter » qui apparaît décisif; ceci nous amenant à considérer ce que plusieurs appellent plus spécifiquement la transmission du « négatif ».

2.2.3 La transmission du « négatif »

Il s'agit de cette « violence de la transmission » (Kaës, 2003) dont on repère les traces dans les symptômes (dont la compulsion de répétition). C'est Freud qui, dès 1914 dans *Pour introduire le narcissisme*, fait référence à la transmission aux enfants des « rêves de désirs irréalisés des parents », donc à une transmission basée sur ce qui fait défaut. Les auteurs contemporains vont plus loin encore : « c'est à partir de ce qui est non seulement manque et faille, mais à partir de ce qui n'est pas advenu, absence d'inscription et de représentation, que fonctionne [cette] transmission » (Kaës, 2003, p. 12). Si l'on fait le pont avec les champs de la transmission décrits par Gutton (2006), cette « violence de la transmission » pourrait s'inscrire dans celui de la similitude narcissique, au sens où elle implique un non-travail psychique; située en-deçà du langage, elle ne peut se représenter, se « psychiser ». Tout se passe comme si, plutôt que de consigner la trace de quelque chose (par exemple un événement) dans la vie psychique, c'est une non-trace ou une « non-inscription » (Kaës, 2003) qui s'inscrit.

Cournut (1997) parle de la transmission entre les générations du « travail du négatif ». Il reprend l'idée selon laquelle un trauma se produit lorsqu'il y a mise en échec du système représentation-affect-refoulement-symbolisation, système permettant qu'une intégration dans la vie psychique ait lieu. « Cette incapacité à traduire en termes psychiques ces perturbations physiologiques laissent intactes des traces mnésiques, inscrites dans le corps, qui ne sont pas parvenues à se mettre en mémoire » (Cournut, 1997, p. 68). Ce sont les effets inconscients de ces « traces » (ou non-inscriptions) chez les parents ou les grands-parents qui se transmettent à la génération suivante. Et nous pourrions ajouter, en référence à Bion, qu'elles se transmettent telles quelles du fait de leur état « non-transformables ». L'une des conséquences du « travail du négatif » de la transmission est la compulsion de répétition d'une génération à l'autre (souvent appelée « transgénérationnelle »).

À cet effet, De M'Uzan (1970) désigne une distinction primordiale entre deux types de répétition : celle « du même » et celle « de l'identique ». La répétition « à l'identique » renvoie ici à l'idée d'une reproduction exacte, sans aucune différenciation entre les versions, tandis que la répétition « du même » implique un changement entre elles. C'est cette variation, aussi minime soit-elle, qui permet qu'un travail psychique d'élaboration puisse s'effectuer. Cette distinction prend tout son sens en lien avec le concept d'« après-coup », étant donné que celui-ci ne peut apparaître, effectivement, que dans la mesure où la répétition ne crée pas que « de l'identique ». La compulsion de répétition serait d'ailleurs une conséquence de cette impossibilité d'élaboration.

Une parenthèse s'impose ici. Nous croyons que ces notions complexes ne sauraient se concevoir sans l'apport fondamental du concept de pulsion de mort et des théories du traumatisme, de la remémoration et de l'après-coup. Aussi avons-nous décidé d'en esquisser les grandes lignes.

- Un détour par la « pulsion de mort »

Afin de bien saisir ce que signifie cette « non-inscription » dans le psychisme, il faut revenir à ce que plusieurs appellent le « tournant de 1920 » dans l'œuvre freudienne. De nombreux textes ont mené à ce remaniement de la théorie, notamment *Pour introduire le narcissisme* en 1914, *Pulsions et destins des pulsions* en 1915, *Deuil et mélancolie* en 1917. Mais ce fut le texte *Au-delà du principe de plaisir*, paru en 1920 qui, avec l'introduction de la notion de « pulsion de mort », consacra véritablement ce tournant. Dans ce texte, Freud démontre, non sans contrariété, que tout ce qui a été pensé sous le primat du principe de plaisir doit être rectifié. Le plaisir seul ne suffit plus, il y a un au-delà... La conception du psychisme ainsi que la technique psychanalytique s'en trouvent dès lors remises en cause. A priori, Freud constate que le principe de plaisir, ou sa forme transformée, le principe de réalité, sous-tend généralement toute activité psychique. Pourtant, certains phénomènes semblent échapper à cette seule explication. C'est le cas, notamment, des névroses traumatiques, où s'installe une sorte de tendance à la répétition d'activités et de rêves sans que le principe de plaisir n'y soit impliqué. Il semble que cette répétition d'expériences, n'entraînant aucune satisfaction, ait lieu d'emblée, aveuglément, et non pas au nom d'un plaisir recherché. Le mouvement de fond du psychisme n'est plus le réinvestissement des expériences de satisfaction; il consiste dorénavant à réinvestir « automatiquement » tout ce qui s'est passé, peu importe ce qui s'est passé (Roussillon, 1994).

Cette nouvelle interprétation entraîne nombre de changements. La théorie de l'inconscient doit être remaniée, donnant naissance à une nouvelle topique (ça, moi, surmoi) venant se superposer à la première. La théorie du narcissisme est modifiée : le principe du plaisir n'existant plus d'emblée, il doit désormais apparaître. À partir de 1920, il n'y a plus seulement l'idée d'un « trop de plaisir », mais aussi celle d'un

« pas assez » (Roussillon, 1994). La théorie des pulsions, opposant pulsions sexuelles et pulsions du Moi, laisse place (sans toutefois disparaître) à une nouvelle dualité entre pulsions de vie et de mort. Pour Freud, la pulsion se définit alors comme « l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer, sous l'influence de forces perturbatrices extérieures » (Freud, 1920, p. 46). Ainsi tout ce qui vit aboutit à la mort, retourne à l'état inorganique premier, et d'ailleurs provient, au départ, de cet état inanimé. La « tendance à la répétition » constitue une propriété pulsionnelle tendant aussi en ce sens, à savoir au retour à un état antérieur, abandonné jadis. Tout progrès, évolution ou changement, procède donc de facteurs externes, venant perturber l'organisme et le contraignant à s'animer. Partant du principe que la pulsion pousse l'organisme vers l'inorganique, l'inertie, et que toute vie se termine par la mort, donc qu'elle tend inexorablement vers elle, Freud postule l'existence d'une « pulsion de mort », à l'origine de la vie psychique.

La pulsion de mort est ce qui fait tendre les êtres vivants vers un état sans vie. [...] En ce qu'elle tend à ramener le vivant à l'état antérieur, elle est une composante de toute pulsion. [...] Sa tendance dominante est la « dé-mixtion », la « dé-liaison », la dissociation. [...] Pour tenter de comprendre cette contrainte de répétition qui outrepassa le principe de plaisir, [...] Freud propose « l'hypothèse déconcertante de la pulsion de mort » présupposant que « le but de toute vie est la mort, [que] le sans-vie était là antérieurement au vivant », et que « tout ce qui est vivant doit nécessairement mourir pour des causes internes ». (De Mijolla, 2002, p. 1357)

Autre remaniement important : après 1920, le traumatisme se conçoit désormais comme effraction du pare-excitation; la couche protectrice de l'appareil psychique est débordée par un trop plein d'excitations, et ceci entraîne de graves perturbations au sein de l'économie énergétique. Pour Freud, une seule issue se présente alors à l'organisme cherchant à se défendre : « s'efforcer de se rendre maître de ces excitations, [...] obtenir leur immobilisation psychique d'abord, leur décharge

progressive ensuite » (Freud, 1920, p. 37). Ici apparaît la « contrainte » (Roussillon, 2007) de répétition, au-delà du principe de plaisir.

- Le trauma psychique, la remémoration et l'après-coup

Plusieurs théories du traumatisme se sont succédées dans l'œuvre de Freud, mais nous retiendrons ici celle de ce « tournant de 1920 », dans la mesure où elle nous permettra de faire le pont avec les notions essentielles de remémoration et d'après-coup.

Récapitulons. Le trauma psychique renvoie au débordement, au bouleversement et à l'effraction de l'organisme, par un afflux d'excitations excessif en regard des capacités d'élaboration psychique d'un individu (Laplanche et Pontalis, 2004). Au fond, lorsqu'il y a traumatisme, plusieurs destins sont possibles, en fonction de l'intensité de l'événement et de l'appareil psychique y étant confronté. L'une des possibilités concerne la « non-inscription » psychique de l'événement — décrite précédemment —, c'est-à-dire sa non-représentation dans l'inconscient. Il s'agit bien de ce type de « non-inscription » dont parle Winnicott dans son texte sur *La crainte de l'effondrement* (1974), lorsqu'il rappelle qu'une « chose du passé ne s'est pas encore produite parce que le patient n'était pas là pour que cela lui arrive » (p. 40). Ce paradoxe entraîne l'impossibilité de remémoration (Freud, 1914b) de l'événement en question, puisque l'individu n'a pas pu l'enregistrer en mémoire du fait de son immaturité psychique au moment où il s'est produit. Ce n'est que par l'effet d'un « après-coup » que l'événement peut prendre sens, s'inscrire dans le psychisme. Autrement dit, l'après-coup de l'événement (supposé être un temps 2) devient en fait le véritable temps 1; l'événement lui-même figurant une sorte de temps 2, puisqu'il ne peut se « psychiser » que par cet après-coup. Dans la cure, par exemple, « l'après-coup surgit alors comme la possibilité du nouveau, comme potentialité

transformatrice d'un effondrement qui peut être éprouvé pour la première fois dans le transfert et s'inscrire. Ainsi, ce processus peut s'ouvrir à l'historisation » (Abrevaya, 2009, p. 1706).

En ce sens, Kaës (2003) écrit que la notion de travail psychique de la transmission « fait de la théorie de l'après-coup la catégorie centrale de la pensée de l'origine, du processus psychique et de l'à-venir » (p. 58). L'élaboration psychique nécessaire pour que le legs de la transmission permette une réappropriation subjective ne peut donc se concevoir que par ses effets d'après-coup.

Scarfone (2007) reprend les notions freudiennes de répétition et de remémoration⁸ et en redéfinit l'essence et la portée théorique. Il rappelle que la répétition réfère à tout ce qui « se situe en dehors du "domaine psychique", c'est-à-dire de la remémoration » (Scarfone, 2007, p. 2); cette dernière renvoyant justement à la « reproduction dans le domaine psychique » (Freud, 1914b). Cette distinction devient cruciale dans le champ psychanalytique et l'expérience de la cure, étant donné que la répétition s'y retrouve partout (par exemple dans le transfert). Comme l'écrit Scarfone, « la question [devient] de savoir sous quelle forme nous rencontrons la répétition » (Scarfone, 2007, p. 3). Lorsqu'elle se trouve déjà dans le « domaine psychique », le sujet⁹ qui répète se remémore, se représente, transforme et peut symboliser par ses processus de pensée. Mais lorsque l'individu ne peut se remémorer du fait d'une « non-inscription » (Kaës, 2003) dans le psychisme, il se trouve contraint à la répétition, à une « compulsion de répétition » au-delà du principe de plaisir (Freud, 1920).

⁸ Voir le texte de Freud, 1914b.

⁹ Nous utilisons ici ce terme à dessein, puisqu'il s'agit bien d'un processus de subjectivation (Roussillon, 2007).

Ainsi, le sujet se remémorant opère un processus de « psychisation » incluant la symbolisation. Mais Scarfone précise : « se remémorer, c'est recomposer la totalité de sa psyché », et cela passe nécessairement par le mécanisme de l'après-coup, comme nous l'avons vu précédemment. Les développements que fait l'auteur concernant la notion de trauma (Scarfone, 2014) vont d'ailleurs en ce sens. Cet extrait nous apparaît éclairant à ce propos :

Que nous soyons exposés au trauma structurant, ou au contraire au trauma qui comporte un interdit d'élaboration, nous sommes auto-tissés à même la déchirure de la rencontre avec l'autre et le potentiel traumatique de son altérité demeure même une fois qu'elle s'est établie à l'intérieur en tant que source de la pulsion. (Scarfone, 2014, p. 17)

Lorsque l'individu demeure en proie à une « compulsion de répétition » qui empêche la remémoration, il se trouve dès lors confiné dans un temps « hors chronologie », un « impassé » (Scarfone, 2013) toujours actuel et agissant.

La notion de « mise en acte », telle que décrite par Laplanche et Pontalis dans le *Vocabulaire de psychanalyse* (2004), nous semble aussi aller en ce sens. Elle fait référence à la transposition dans le présent de désirs et fantasmes inconscients du sujet, celui-ci les vivant « avec un sentiment d'actualité d'autant plus vif qu'il en méconnaît l'origine et le caractère répétitif » (p. 240). Évidemment, ce qui est inconscient n'est pas un équivalent de ce qui est « non-inscrit ». La notion de « mise en acte » permet tout de même de se rappeler l'idée (mentionnée précédemment) que ce qui ne peut être « psychisé » — donc représenté et symbolisé car en-deçà du sens accessible par le langage (Kaës, 2003) — se répète malgré tout, sous une autre forme, par exemple par l'agir. Elle vient proposer une forme de répétition qui s'oppose au souvenir ou à la remémoration, tenant compte du fait que « ce qu'on ne peut pas dire, on ne peut pas le taire » (Sibony-Malpertu, Laufer et Vanier, 2015, p. 224).

En somme, si cette perspective théorique du trauma nous permet d'établir le lien inextricable entre la transmission et les possibilités d'appropriation du sujet, elle admet aussi qu'il existe une relation directe entre la transmission et la formation de la psyché.

2.2.4 De la transmission à l'appropriation

Tisseron (1997) apporte une nuance non-négligeable au non-travail de la transmission lorsqu'il rappelle que « dans la vie psychique, tout reçoit au moins une forme de symbolisation. Rien n'est "insymbolisé" [...et] rien ne se transmet, tout se transforme » (p. 118). En d'autres termes, il admet l'idée que ce qui est transmis ne peut l'être que dans la mesure où le sujet qui « reçoit » se l'approprie, d'une manière ou d'une autre. Ceci va de pair avec les idées de Bourguignon (2000) mentionnées précédemment. Tisseron développe dans ce texte de 1997 les différentes formes de symbolisation : verbale, imagée, sensori-affectivo-motrice, lesquelles entraînent ou non des « dérèglements psychiques » en fonction de ce qu'elles permettent. Par exemple, une symbolisation verbale « distancie », alors qu'une symbolisation sensori-affectivo-motrice (comme ces « traces » évoquées précédemment) « instancie » (Tisseron, 1997). En somme, lorsqu'un « travail du négatif » se transmet, ce sont les possibilités de symbolisation de la génération qui « reçoit » qui s'en trouvent influencées, voire entravées.

Lorsqu'une génération a partiellement ou imparfaitement symbolisé un événement qui lui est advenu, c'est à la génération suivante qu'incombe cette tâche. Le problème est qu'elle n'a pas affaire à l'événement lui-même, mais à ses traces lacunaires dans le fonctionnement et le discours de la génération précédente. (Tisseron, 1997, p. 122)

Ainsi, pour qu'un véritable travail psychique de transmission s'effectue entre les générations, il doit y avoir « différenciation entre ce qui est transmis et ce qui est reçu et transformé, notamment dans le procès d'historicisation du sujet, c'est-à-dire dans le procès d'appropriation du sujet de l'héritage » (Kaës, 2003, p. 58). Cette notion de travail psychique apparaît donc centrale dans le développement même du sujet qui doit pouvoir penser son origine et se situer dans une filiation pour exister. Lorsqu'il est défaillant (ou qu'il s'inscrit par la négative), des « trous » risquent d'apparaître. Citons de nouveau Kaës (2003) :

D'inscrire la transmission dans le registre du négatif, du défaut de la métabolisation psychique et de la défaillance du contrat qui relie chacun à l'ensemble et l'ensemble à chacun, apparaissent plus précisément les conditions nécessaires pour que l'espace psychique puisse se constituer et pour que le processus de transmission puisse s'effectuer. (p. 12)

Autrement dit, la transmission implique directement la possibilité (ou non) d'appropriation — intrinsèquement liée à la constitution de l'espace psychique —, la première influençant la seconde et l'une n'allant pas sans l'autre. Néanmoins, rappelons le fait que « la problématique psychique d'un sujet organise la psyché d'un autre n'implique pas qu'elle la détermine » (Bourguignon, 2000, p. 70). Seulement, comme l'écrit Roussillon (2007) : « sans représentation psychique, l'impact subjectif n'est guère appropriable » (p. 53). Ainsi, comment penser cette transmission et, parallèlement, cette appropriation subjective (ou son impossibilité) chez nos participants?

2.2.5 Pour faire le pont avec nos questionnements

Nous savons que les répétitions intergénérationnelles de comportements (maltraitance, négligence, abus, abandon, placements, etc.) ne suffisent point à expliquer la situation de marginalité et de précarité des « jeunes de la rue » (Gilbert,

2007); nombres d'études vont d'ailleurs en ce sens et suggèrent de se pencher sur les sous-bassements psychiques de telles problématiques se répétant (Clément et Bouchard, 2003; Moreau et al., 2001). En nous intéressant à des pères, la question de la transmission (et celle de la répétition) devient d'autant plus centrale qu'ils deviennent à leur tour porteurs de ce risque de répétition de problématiques.

Une exploration du côté des représentations (et manque de représentations) comprises sur plusieurs générations — au moins trois : les participants eux-mêmes, leurs parents (et parfois grands-parents), leur(s) enfant(s) — pourrait apporter de nouveaux éléments de réponse, ou du moins, permettre une voie de compréhension englobant à la fois des aspects interrelationnels et intrapsychiques, les deux étant inter-reliés et complémentaires dans une réflexion clinique. Ces éléments repérés, sans nous indiquer d'aucune façon ce qu'il en est dans la réalité historique, viendront à tout le moins nous renseigner sur l'aspect a priori paradoxal de la parentalité chez ces jeunes pères.

CHAPITRE III

LES OBJECTIFS DE RECHERCHE

Tel que nous tenterons de le démontrer dans la section sur la méthodologie de travail que nous avons privilégiée, nous avons souhaité maintenir tout au long de ce processus de thèse une démarche fondamentalement inductive. Autrement dit, en partant d'une question suffisamment large et ouverte, nous nous sommes délibérément plongée dans la réécoute et les retranscriptions, de même que dans une première analyse, avec l'espoir qu'émerge un angle d'approche et des interrogations plus précises permettant éventuellement de formuler une compréhension de la problématique de la parentalité chez ces jeunes. Voici donc les principaux jalons de notre réflexion :

- D'abord, un élément nous a frappée dès la réécoute et la retranscription des entrevues, notamment par son aspect paradoxal. Les participants rencontrés répondaient à l'appel de la recherche comme « jeunes de la rue » (en lien avec le lieu de recrutement et l'appellation populaire) et comme « parents » (en lien avec le thème de la recherche sur la parentalité). Sans être contradictoires, ces deux « identités » appellent néanmoins l'idée d'un paradoxe dans la mesure où ils évoquent à la fois une sorte de rupture avec le social et une démarche de continuité dans celui-ci (par la procréation). Rappelons que la question identitaire, en lien avec la répétition d'une génération à l'autre, avait déjà été soulevée, quoique peu élaborée, lors des résultats préliminaires de la recherche principale (Gilbert, 2007).

- Ensuite, en repensant à la question posée en début d'entretien : « j'aimerais que tu me parles de ta famille », nous nous sommes interrogée sur la nature des propos entendus. Dans le « j'aimerais », nous retrouvons une intention formulée de la part du chercheur, une demande suivie de « que tu me », suggérant ainsi une mise en lien, proposition que nous soyons ensemble dans cet échange. Le « parle » fait référence à la parole, donc à l'idée que le chercheur veut avoir accès au sujet comme être parlant, désirant, qui a quelque chose à transmettre. Finalement on retrouve le terme « famille » qui peut évoquer plusieurs choses : éléments du passé, du présent, du futur, filiation, conflits, clan, origine, angoisses, éléments identitaires, relations, transmission, groupe d'appartenance, points de repère, etc. En somme, il semble que cette question d'amorce et le contexte de la rencontre nous amènent à entendre comment un sujet livre (transmet) à un autre un portrait d'une famille qui l'habite. Ce second constat, concernant la possibilité de prendre en compte la rencontre entre la chercheuse et les participants, nous a intéressée dans la mesure où il servira à mettre en lumière des liens entre le discours lui-même (verbatim) et la manière dont il a été transmis (éléments propres à la rencontre).

Partant de ces deux points — soit l'intérêt pour ce que nous posons d'emblée comme paradoxe identitaire et pour la rencontre comme telle —, nous tenterons donc de faire ressortir les différentes composantes de ce paradoxe en tant qu'elles renvoient autant à la question de la continuité qu'à celle de la rupture, les termes de la transmission et de la répétition y référant constamment.

Plus spécifiquement, nous souhaitons d'abord identifier pour chacun des participants — dans le discours et les éléments de la rencontre avec la chercheuse — les manifestations renvoyant à :

- leurs représentations d'eux-mêmes, des autres, de leur famille, de leur(s) enfant(s), de la société, du monde qui les entoure, etc;
- ce qui leur échappe par rapport à eux-mêmes, à leurs relations et aux différentes générations présentes (ou pas) dans leur histoire;
- ce qui semble « manquer », en termes de représentations et/ou de possibilités de symbolisation.

Dans un second temps, par la mise en commun des éléments identifiés chez les participants, nous tenterons de mieux comprendre les enjeux sous-jacents à ce paradoxe identitaire : être parent et « jeune de la rue ».

Comme nous souhaitons approfondir des éléments interrelationnels et intrapsychiques en lien avec ce paradoxe, nous avons choisi de modifier en partie la méthodologie d'analyse proposée dans le cadre de la recherche principale afin de mieux cibler notre réflexion. Ces changements, tels qu'ils seront décrits dans la section sur la méthodologie, nous ont toutefois amenée à revoir notre corpus de données et à privilégier un nombre restreint de participants et d'entrevues dans le but de faire une analyse en profondeur du matériel recueilli. Ainsi, rappelons que nous avons gardé uniquement les entrevues effectuées avec les jeunes pères et que nous n'avons pas utilisé les entrevues avec les jeunes mères. La prochaine section permettra d'éclaircir de manière détaillée cette méthodologie choisie pour répondre aux objectifs et éventuellement arriver, nous le souhaitons, à une théorisation-compréhension en lien avec nos questionnements.

DEUXIÈME PARTIE

LA MÉTHODOLOGIE

CHAPITRE IV

DEVIS DE LA RECHERCHE PRINCIPALE SUR LA PARENTALITÉ

*Il est toujours utile de chercher à savoir exactement
ce qu'on est réellement en train de faire.*
Georges Devereux

4.1 La méthode qualitative

Dans le cadre de cette recherche sur la parentalité, le choix d'une méthodologie qualitative s'imposait : d'une part en raison de la nature complexe du sujet visé; d'autre part du fait de l'intention des chercheurs d'obtenir une compréhension plus poussée des jeunes de la rue en contexte de parentalité, suivant une méthode inductive. Le désir de démystifier et d'aller au-delà des préjugés et des préconceptions vint soutenir la nécessité de donner la parole aux participants, de leur laisser le temps et l'espace pour s'exprimer, pour élaborer un récit souvent difficile à dévoiler. L'utilisation d'entretiens permit notamment de recueillir la parole des participants rencontrés, expression d'une expérience subjective au cœur de leur situation « en marge ». Rappelons-le, il s'agissait d'abord d'une démarche exploratoire. Nulle hypothèse n'était à vérifier. Plutôt, en dégagant des questions de recherche ouvertes directement en lien avec la problématique définie précédemment, nous cherchions à faire émerger des pistes de réflexion et de compréhension sur un sujet encore peu visité.

En recherche qualitative, c'est la compréhension d'un phénomène qui prime sur le cumul des connaissances (Guillemette et Luckerhoff, 2013). Mieux comprendre, susciter une réflexion, amorcer une conception nouvelle. Malgré l'évolution de la méthodologie de travail utilisée au sein du GRIJA, l'objectif principal des chercheurs est demeuré le même : « la compréhension du sens des problématiques, tenant compte de leur complexité, par une description et une analyse en profondeur de la réalité des sujets » (Gilbert, 2009, p. 21). Mentionnons que cette approche nécessite une « posture qualitative » (Gilbert, 2009) particulière de la part des chercheurs, inspirée de la psychanalyse et basée sur une attitude d'ouverture au matériel recueilli pour chacune des phases de la recherche.

4.2 La psychanalyse en toile de fond

L'orientation psychanalytique se trouvait au cœur même des fondements de l'étude sur la parentalité : « la référence à la psychanalyse [...] apporte non seulement une orientation théorique, mais également des assises conceptuelles à notre démarche de recherche » (Gilbert, 2006, p. 4). En effet, elle soutenait cette « posture » (Gilbert, 2009) du chercheur, c'est-à-dire ses repères théoriques, ainsi que son « attitude », à savoir le regard posé sur les données recueillies (Paillé et Mucchielli, 2005). L'utilisation d'entrevues de recherche prenait ici tout son sens : l'entrevue « permet a priori de recueillir un discours par la rencontre du sujet et de l'intervieweur et de dégager a posteriori, par l'analyse, un sens latent ou préconscient » (Ciccarone, 2007, p. 103).

Une écoute psychanalytique pendant les entretiens et lors de l'analyse des données, « située au-delà du registre de la communication informative, [qui] s'attarde au sens latent sous-jacent à la logique mise de l'avant » (Gilbert, 2006, p. 8), s'avérait de ce fait particulièrement appropriée. Afin de respecter le plus possible le fil conducteur

du discours des participants, ou la libre association (et tout ce qu'elle sous-tend), les entretiens, qualifiés de semi-directifs en raison de la question d'amorce, tendaient à être menés de façon non-directive. Cette démarche inductive a d'ailleurs favorisé la possibilité que soient abordées des thématiques nouvelles, non prévues d'avance (Gilbert, 2007). Par démarche inductive, nous entendons ici l'idée de « donner un sens » émergeant directement de l'analyse des données brutes (Blais et Martineau, 2006), tout en tenant compte de leur complexité.

Autre aspect en lien avec l'orientation résolument psychanalytique que nous souhaitons toujours mettre de l'avant : au moment de l'analyse, l'étude des entrevues menées par la chercheure¹⁰ elle-même permettait d'utiliser des indicateurs de mouvements transférentiels et contre-transférentiels inhérents à la rencontre avec le participant. D'où la pertinence d'analyser ses propres entretiens, avec tout ce qu'ils contiennent d'affect, tout en maintenant le dialogue avec d'autres chercheurs concernant les données d'entrevue. Évidemment, nous ne parlons pas ici d'analyse du transfert et du contre-transfert comme telle. Rappelons qu'il s'agit essentiellement d'éléments inconscients qui, bien qu'ils surviennent dans divers contextes, ne se prêtent à l'analyse que dans certains cadres particuliers, comme celui de la cure. Laplanche et Pontalis (1992), dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*, désignent d'ailleurs le transfert comme le « processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique » (p. 492). Et comme l'ajoute très justement Leroux (2001), « le cadre analytique ne [fournit] ses clés d'interprétation qu'au regard d'une fréquentation assidue » (p. 78). Il serait donc abusif de parler de véritable possibilité d'analyse transféro-contre-transférentielle dans un contexte de recherche impliquant des participants rencontrés à deux reprises seulement. C'est pourquoi nous privilégions ici l'idée de mouvements transféro-

¹⁰ Notez que nous référons ici à la chercheuse de cette thèse, donc à nous-mêmes.

contre-transférentiels présents au sein des entretiens et pouvant être décelés dans le discours et/ou les éléments entourant les rencontres. Nous y reviendrons.

4.3 Les participants et les critères de sélection

Le terme « jeune de la rue » utilisé lors de la recherche principale (et que nous garderons également pour la suite) provenait notamment du milieu d'intervention où les participants étaient recrutés. Contrairement à nombre d'appellations fréquemment employées, celle-ci détient au moins le mérite de ne pas désigner ces jeunes par la négative (les sans-abri, les SDF, etc.). Malgré la situation de grande précarité et de marginalité dans laquelle ils se trouvent, il serait inexact de parler de véritable itinérance, ou encore d'errance. En effet, les allers-retours à la rue ne justifient point de croire qu'une réelle chronicité se soit installée — bien qu'elle puisse survenir éventuellement chez certains d'entre eux.

Les jeunes rencontrés devaient être âgés de 18 à 30 ans (au moment des entrevues) et devaient être parents d'au moins un enfant. Ils fréquentaient l'organisme *Dans la rue*¹¹ à Montréal, où se sont d'ailleurs effectués le recrutement ainsi que la majorité des entretiens. Quatorze jeunes hommes et seize jeunes femmes ont été interviewés au total, dont cinq hommes et cinq femmes rencontrés par l'auteure de cette thèse. Notons que les situations familiales des participants variaient (avec ou sans la garde de leur enfant, en couple ou non, etc.).

Nous avons donc interviewé dix participants, à raison de deux entrevues d'environ 1 h 30 - 2 h chacune, pour un total de vingt entrevues. Ce nombre relativement

¹¹ Nous référons ici au centre de jour de l'organisme communautaire montréalais *Dans la rue* qui s'adresse aux jeunes âgés de 12 à 25 ans.

restreint de participants s'expliquait par la profondeur d'analyse souhaitée pour chaque entretien. À la lumière des recherches d'approche qualitative — impliquant cette méthode d'entretiens (peu directive) et d'analyse du matériel (inductive) — effectuées antérieurement, la grandeur de l'échantillon proposé paraissait alors tout à fait appropriée, suffisante et réalisable dans les temps et moyens disponibles.

4.4 Le recrutement

Les participants étaient volontaires et recrutés à l'organisme *Dans la rue* soit par les intervenants sur place, soit par le biais d'une annonce affichée à leur attention au centre de jour. L'échantillon constitué dépendait donc à la fois des jeunes présents au moment du recrutement, dans la mesure où ils répondaient aux critères de sélection mentionnés précédemment (jeune de la rue âgés entre 18 et 30 ans; parent), et de leur volonté de participer à la recherche. Le lien de confiance que les intervenants entretiennent avec les jeunes a grandement facilité le recrutement. Aussi, nos vingt rencontres ont eu lieu au sein même de l'organisme *Dans la rue*, ce qui a évité aux jeunes des déplacements inutiles (et souvent problématiques), en plus de leur permettre de demeurer en terrain connu, dans leur milieu. Toutefois, lors des entretiens, il a été précisé aux participants qu'aucun lien, à l'exception du recrutement, n'a été établi avec l'organisme : rien ne devait être rapporté aux intervenants de *Dans la rue* et leurs propos demeuraient confidentiels¹². Il était déjà entendu que dans tout échange ultérieur avec l'organisme, notamment concernant le retour des résultats de recherche, le discours brut serait transformé afin de préserver l'anonymat des participants rencontrés. À cet effet, les jeunes devaient signer, avant

¹² Notez que des extraits d'entretiens ont été utilisés lors de communications ou dans des publications, ce qui demeure une limite à la confidentialité. Celle-ci a toutefois pu être préservée par l'anonymisation de ces extraits.

le début du premier entretien, un formulaire de consentement¹³ mentionnant qu'aucune obligation de leur part n'était attendue et qu'ils pouvaient se retirer de l'étude en tout temps.

4.5 La cueillette de données et les instruments

La cueillette de données de la recherche principale s'est effectuée par l'entremise d'entretiens de recherche qualifiés de semi-directifs (en raison de la question de départ et de la grille d'entretien¹⁴), mais menés de manière non-directive. C'est-à-dire que nous avons tenté d'intervenir le moins possible pendant les entretiens et de suivre le fil conducteur du discours des participants eux-mêmes. Tel que mentionné, nous avons rencontré chaque participant à deux reprises, avec un intervalle d'environ deux jours, pour des entrevues d'une durée d'1 h 30 - 2 h enregistrées. Une compensation monétaire de vingt dollars (20 \$) était offerte pour chaque entretien, conformément aux normes en vigueur en recherche auprès de cette population.

Les entretiens débutaient par une question ouverte : « j'aimerais que tu me parles de ta famille », permettant aux participants d'élaborer librement, selon leurs propres associations, et favorisant « l'actualisation du psychisme, l'expression des fantasmes et des dérivés symboliques de la représentation » (Bourguignon et Bydlowski, 1995, p. 2). La grille d'entretien préétablie figurait seulement à l'arrière-plan pour la chercheuse et n'était pas suivie systématiquement. Elle pouvait néanmoins orienter les relances.

¹³ Voir en appendice 1.

¹⁴ Voir en appendice 3.

L'entretien de recherche « représente un outil indispensable et irremplaçable pour avoir accès aux informations subjectives des individus » (Chahraoui et Bénony, 2003, p. 141) et de ce fait, figurait une méthode de cueillette de données répondant tout à fait aux objectifs de la recherche principale. En plus de favoriser le déploiement d'un matériel riche et abondant, la tenue de deux entretiens par sujet offrait l'occasion de créer et de développer un espace relationnel facilitant l'élaboration des participants. L'interstice souhaité entre les deux rencontres permettait aussi un temps de réflexion admettant la possibilité de revenir, par exemple, sur des éléments qui nous apparaissaient importants, insuffisamment développés ou non abordés.

Ainsi, pour la recherche principale, deux entretiens avec chaque participant étaient prévus, à environ deux jours d'intervalle, dans l'idée de favoriser « l'élaboration en profondeur par les participants de leur expérience, [et] un retour rapide sur celle-ci à la suite d'un laps de temps de réflexion suffisamment bref pour que le contenu ou les pensées évoquées demeurent "en chantier" ou accessibles » (Gilbert, 2009, p. 21). Le nombre de deux entretiens avait été déterminé d'une part en raison des réalités propres à ces participants (la pauvreté, le mode de vie instable, les difficultés d'engagement et de responsabilisation, la grande souffrance, la méfiance, etc.) qui rendent difficile la multiplication des rencontres. D'autre part, afin de maximiser la richesse du contenu et de la rencontre, tout en minimisant le risque que les entretiens soient investis comme un suivi thérapeutique, considérant l'inspiration clinique de ceux-ci.

Afin de rester fidèle au discours des participants rencontrés, tous les entretiens furent enregistrés. La chercheure procédait par la suite à une retranscription intégrale des

entretiens sous forme de verbatim¹⁵, ce qui lui permettait dans un premier temps de se familiariser avec le matériau.

À la suite de chaque entretien, des notes étaient consignées afin de préserver certaines impressions ou questionnements propres à la rencontre et ne se trouvant pas nécessairement dans le verbatim. Aussi, une rencontre avait lieu entre la chercheure et la directrice de recherche (Sophie Gilbert), dans le but de revenir sur le vécu de la rencontre (éléments plus difficiles, faits saillants, impressions, pistes de réflexion, éléments intéressants à approfondir, etc.). Ces échanges entre chercheuses se sont avérés très utiles pour la compréhension des enjeux relatifs aux mouvements transférentiels¹⁶ entre la chercheure et le participant rencontré, ceux-ci pouvant ultérieurement servir à soutenir l'analyse du matériel.

Une telle méthodologie supposait donc une « co-construction » de sens, notion abordée notamment par Paillé et Mucchielli (2005). La co-construction s'effectuait à trois niveaux : d'abord au moment de l'entrevue, puisque « les pensées et le discours [...] demeurent inhérents à la rencontre entre un sujet et un chercheur » (Gilbert, 2006, p. 8). Elle se poursuivait ensuite entre le matériau et la chercheure (verbatim, notes sur l'entretien, éléments de la rencontre, etc.), alors que cette dernière tentait déjà d'établir des liens afin de permettre qu'un sens en émerge. Et finalement, il y avait « co-construction » entre la chercheure et la directrice de recherche lors de la mise en commun des premières interprétations.

¹⁵ Notons que certains des derniers entretiens furent retranscrits par une tierce personne, mais corrigés ensuite par la chercheure.

¹⁶ Tels que décrits précédemment.

Il s'agissait au départ d'une recherche axée sur la compréhension d'une problématique à la jonction d'enjeux psychiques et sociaux, et non d'une étude de cas. En effet, bien que la récurrence d'indicateurs référant aux processus préconscients était recherchée chez un même participant — ce qui permet notamment d'appuyer les interprétations —, l'examen des récurrences d'un sujet à l'autre nous intéressait particulièrement, dans la mesure où nous cherchions éventuellement à conceptualiser une problématique touchant une population spécifique.

4.6 Une première analyse des données

Les entrevues effectuées par la chercheuse elle-même ont d'abord été utilisées dans le cadre d'une analyse commune pour la recherche principale. À cette étape, les autres entrevues de la recherche du GRIJA sur la parentalité ont été consultées pour alimenter la réflexion, mais plutôt de façon informelle. Après chaque retranscription d'entretien, une première analyse individuelle consistait à repérer les thèmes et catégories en lien avec le discours du participant. Tel que mentionné précédemment, les éléments se rapportant à ce que nous avons nommé mouvements transférentiels et contre-transférentiels étaient pris en compte dans l'analyse et la mise en forme de ces thèmes et catégories, notamment par la prise de notes personnelles tout au long de l'analyse.

- Les thèmes¹⁷ : Selon Miles et Huberman (2003), les thèmes servent à former des unités d'analyse significatives et économiques à partir d'un matériel dense (p. 133). La démarche consistait en un repérage de thèmes en lien avec les objectifs et questions de recherche, mais aussi en une vérification que ces thèmes se répétaient d'un participant à l'autre (Paillé et Mucchielli, 2005). Un

¹⁷ Voir en appendice 4.

niveau d'inférence faible était recherché pour les thèmes générés (Paillé et Mucchielli, 2005) : ils devaient demeurer le plus proche possible de ce dont nous parlait le participant (par exemple : conflit parent-enfant, couple, aide, regard sur l'enfant, etc.). Ce processus de « thématisation » s'effectuait en continu, c'est-à-dire que les thèmes suggérés apparaissaient tout au long de l'analyse, puis étaient regroupés, fusionnés, hiérarchisés, classés sous forme d'arbres thématiques (thèmes principaux, sous-thèmes, etc.) (Paillé et Mucchielli, 2005).

- Les catégories « conceptualisantes »¹⁸ : Pour Paillé et Mucchielli (2005), ces catégories désignent directement un phénomène, puis impliquent une « intention d'analyse dépassant la stricte synthèse du contenu du matériau analysé et tentant d'accéder directement au sens » (p. 148). Cette articulation de sens figure de ce fait une étape même de la théorisation. Lors de l'élaboration des catégories, le travail de « conceptualisation » engendré permet que se rencontrent un « analyste-en-action », des référents théoriques et existentiels, et un matériau empirique (Paillé et Mucchielli, 2005). Leur mise en forme implique ainsi un niveau interprétatif plus élevé que les thèmes. Cependant, nous avons cherché à maintenir des catégories à la fois proches de la teneur des propos des participants, pour témoigner notamment de l'inclusion de l'affect, mais ne référant jamais directement à des concepts théoriques existants (par exemple : distanciation, souffrance, etc.).

Suite à ce premier repérage individuel, la chercheuse et la directrice de recherche se rencontraient afin d'établir un consensus sur le choix des thèmes et catégories ainsi que sur leur définition. Souvent, une tierce personne, également impliquée dans cette

¹⁸ Voir en appendice 4.

recherche¹⁹, intégrait cette rencontre; d'autres idées et points de vue pouvaient alors être discutés, ce qui enrichissait l'analyse. Cette comparaison inter-chercheurs renforçait de surcroît la validité et la rigueur dans l'analyse (Ciccarone, 2007). À cette étape, l'analyse s'opérait de façon continue : idéalement, la production de thèmes et de catégories pour les entrevues d'un participant débutait avant la tenue d'autres entretiens, pour un second participant. Cette méthode permit la prise en compte d'éléments pertinents pouvant s'ajouter, par exemple, au schéma d'entretien, sans compter qu'elle favorisa l'apprentissage de la chercheuse puisqu'elle eut l'occasion de se réajuster entre chaque entretien.

En 2006, Gilbert définissait cette méthode d'analyse à « deux voix » : la première pouvant se lire à travers le récit, l'histoire du sujet telle qu'il la livrait, et la seconde se rapportant plutôt à la manière dont se racontait cette histoire, à ce qui transcendait le discours du sujet (Gilbert, 2006). Selon cette auteure :

L'intérêt de cette démarche à deux voix [était] l'articulation de celles-ci à travers la conceptualisation finale, permettant de tenir compte de l'histoire du sujet et de sa position singulière au sein de celle-ci, une position d'abord psychique [...], mais incarnée dans le social. (p. 13)

En d'autres termes, cette analyse à deux niveaux permettait de considérer et d'explorer différentes perspectives liées à la problématique, en tenant compte à la fois du discours manifeste du participant rencontré, de son contenu latent, des enjeux psychiques sous-jacents, des éléments préconscients, et d'une réalité sociale dans laquelle s'inscrivait le symptôme du jeune de la rue (par exemple la délinquance, la toxicomanie, etc.).

¹⁹ Au même titre que l'auteure de cette thèse.

CHAPITRE V

VARIANTES DE LA MÉTHODOLOGIE PROPRES À NOTRE THÈSE

En 2009, suite à la mise en forme des résultats préliminaires de la recherche sur la parentalité, Gilbert écrivait :

La méthodologie présentée permet de bousculer des idées reçues, basées sur le comportement observable et/ou le premier niveau (énoncé) du discours des jeunes. [...] la recherche sur la parentalité nous autorise déjà à élaborer une alternative à la compréhension théorique comportementale de la répétition par apprentissage c'est-à-dire la reproduction de la conduite d'un modèle parental. Nos résultats orientent vers le concept de « générationnel », en tant que transmission de matériaux psychiques entre les générations (Carel, 2005) : une transmission de quelque chose qui échappe au sujet, prisonnier de ses conduites problématiques. (Gilbert, 2009, p. 32)

L'idée de départ de notre recherche provient donc directement de l'analyse des entretiens effectués lors de la cueillette de données de la recherche principale sur la parentalité. Divers éléments ressortant de l'écoute des entrevues, de la lecture du verbatim et de la première analyse thématique et par catégories conceptualisantes (Paillé et Mucchielli, 2005), permettent de témoigner de la pertinence de la présente étude.

À titre d'exemples : la catégorie « souffrance », représentant des nœuds de l'histoire des participants qui émergent pendant les entretiens — parfois dans le discours, mais plus souvent dans ce qui est « para-dit » —, laissant supposer une conflictualité toujours actuelle, irrésolue. Derrière cette souffrance béante et qui échappe pourtant,

pourrait bien s'articuler une répétition mortifère, un manque de sens, un incompris. La catégorie du « manque », miroitement d'une absence dans les pensées et les mots, d'un manque de liens et de parole, représentant les non-dits, les secrets, l'oubli, le vide. Il arrive que les participants, en proie à ces manques de représentations et de sens, viennent combler leur discours avec des éléments d'idéalisation et d'apparente construction de la réalité; nous avons de ce fait créé la catégorie « fragilité de l'aménagement », qui laisse entrevoir diverses solutions tentées par les participants pour « faire sens », pour mettre en mots leur histoire. Plusieurs autres catégories, par exemple la « filiation », la « fonction de l'enfant », l'« indifférenciation », etc., pourraient être évoquées ici puisqu'elles soulèvent nombre de questionnements quant aux processus de répétition chez les jeunes parents rencontrés.

Nous avons parlé du « paradoxe identitaire » — jeune de la rue et parent — émergeant de nos questionnements par rapport à la recherche principale et nous ayant conduite à choisir plus spécifiquement les entrevues avec les pères. Rappelons que toute la réflexion qui suivra naît de cette première interrogation et du désir de retravailler en profondeur les rencontres avec les participants afin de mieux comprendre leur problématique.

5.1 Les participants choisis et le retour au matériel d'entretiens

Tel qu'expliqué, nous avons conservé pour la présente analyse toutes les entrevues effectuées auprès des pères, et avons éliminé celles avec les mères. C'est-à-dire, deux entrevues avec chacun des cinq pères rencontrés, pour un total de dix entrevues d'environ 1 h 30 - 2 h. Chaque entrevue a été retranscrite sous forme de verbatim, incluant le plus de détails possible (durée des silences, bruits, ton de voix, hésitations, etc.) afin de préserver la teneur affective des rencontres.

Nous souhaitions dans un premier temps nous replonger dans les entretiens afin de retrouver ce qu'ils nous avaient fait vivre et ce qui nous interpellait au départ. La réécoute et la relecture nous ont amenée à de nouvelles prises de notes portant sur nos impressions, ressentis, pensées, interrogations, consignées dans un cahier en toute liberté. Un participant à la fois, nous avons voulu mieux les connaître (peut-être mieux les rencontrer) : leurs particularités, leur façon d'être, leur manière de se présenter à nous, leurs réactions (et les nôtres!), leurs aspects plus défensifs de personnalité, leurs traits prédominants, leur souffrance, leur espoir, etc. Tout ce à quoi nous pouvions avoir accès en l'espace de deux entretiens, à travers le souvenir et la redécouverte de ces rencontres. Ces moments d'immersion furent enthousiasmants et parfois déroutants. Ils nous ont donné l'envie et le courage de poursuivre ce long parcours, mais nous ont aussi plongée dans les méandres de nos propres enjeux et limites. Dans ce genre d'étude, force est de constater qu'on ne peut échapper à la subjectivité du chercheur, son analyse étant nécessairement teintée de qui il est, d'où il vient et de sa culture.

Devereux (2012), anthropologue et psychanalyste, défend l'importance de tenir compte de cette subjectivité du chercheur. Il va même plus loin en affirmant que « c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement [...et que] l'analyse du contre-transfert est scientifiquement plus productive en données sur la nature humaine » (Devereux, 2012, p. 15-16). L'existence même du chercheur, de par sa nature humaine, induit ce que Devereux nomme des « déformations » ou « perturbations », lesquelles demeurent impossibles à éliminer. Une méthodologie valable ne peut donc en faire l'économie et doit « exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive » (Devereux, 2012, p. 16). À l'instar de Devereux, nous pensons que les données provenant du chercheur méritent d'être considérées et directement utilisées.

Cependant, nous pensons que c'est plutôt la convergence et la cohérence (Brunet, 2008) de toutes ces sources d'informations — celles nous concernant et celles tirées du discours du participant — puis leur mise en lien qui constituent un corpus de données intéressant et qui permettent de se prononcer sur la crédibilité des résultats.

5.2 Présentation de l'échantillon retenu

Nous avons ainsi gardé les entrevues des cinq pères rencontrés chacun à deux reprises, pour un total de dix entrevues. Au moment des entretiens, ils avaient tous entre 20 et 30 ans, fréquentaient la ressource *Dans la rue* et se présentaient comme pères d'au moins un enfant, âgés entre 6 mois et 6 ans. Aucun n'avait la garde de son (ou ses) enfant(s) et deux d'entre eux n'avaient pratiquement aucun contact avec lui (eux). Aussi, tous étaient séparés de la (ou des) mère(s) de son (ou ses) enfant(s). Deux des participants habitaient dans un appartement relativement stable et les trois autres vivaient partagés entre des logements divers et des périodes sans domicile. Un seul avait un emploi. Tous les pères recrutés dans le cadre de cette thèse l'ont été au centre de jour de *Dans la rue*.

En nous intéressant d'abord à leur singularité et aux éléments ressortant des rencontres, il devenait évident pour nous que la mise en forme des résultats devait surtout permettre au lecteur de bien saisir l'essence des entretiens et notre appréhension des participants rencontrés. C'est pourquoi nous avons choisi, dans un premier temps, de constituer des portraits de ces rencontres. Nous reviendrons sur la manière dont ils ont été composés à partir de l'analyse. Dans la section des résultats, nous retrouvons donc ces cinq portraits. Chacun illustre l'essentiel de ce que nous avons conservé de ces entretiens, compte tenu des questionnements nous habitant et du cadre théorique à partir duquel furent menées les analyses. Nous espérons qu'à travers ces portraits, le lecteur parviendra à saisir à la fois une part des

problématiques psychiques et relationnelles complexes dans lesquelles se trouvent ces pères, notre démarche de mise en sens et de compréhension du matériel d'entretien, ainsi que certains éléments propres aux rencontres ayant eu lieu entre les participants et nous-mêmes. D'ailleurs, les noms donnés aux portraits vont en ce sens et ne sont en rien le fruit du hasard; ils proviennent de l'aboutissement de l'analyse des entretiens et de la réflexion l'ayant nourrie.

La taille de cet échantillon fut déterminée par notre désir d'aller en profondeur dans l'analyse des entretiens et dans la théorisation subséquente, tout en respectant certains délais raisonnables. La visée exploratoire de notre démarche nous a ainsi permis d'ouvrir des questionnements et d'entamer une compréhension sans tenter d'atteindre une saturation de données. À notre avis, les cinq portraits constitués nous permettent à la fois d'illustrer une compréhension directement tirée d'un matériel empirique, à la fois d'élaborer une théorisation complexe soutenant cette compréhension. Par ailleurs, nous souhaitons travailler à partir de tous les entretiens effectués auprès des pères (au nombre de dix) afin de se référer à la totalité du matériel disponible (tenant compte de l'importance de la « rencontre » singulière avec chaque participant) suite à notre participation à la recherche principale.

5.3 Le chercheur d'orientation psychanalytique

Gilbert (2009) développe l'idée d'une position d'« entre-deux » pour le chercheur d'orientation psychanalytique. Souvent inconfortable, elle demeure « ni totalement psychanalytique, ni totalement scientifique dans l'acceptation usuelle des critères de scientificité » (Gilbert, 2009, p. 23). D'une part, le contexte de recherche n'est pas celui de la cure analytique — ce qui n'empêche pas l'utilisation de concepts propres à cette métapsychologie pour penser; d'autre part, la méthodologie proposée ne s'inscrit aucunement dans une lignée positiviste incluant, par exemple, des critères de

reproductibilité ou de généralisation. La richesse de la démarche tient néanmoins en cette « rencontre de deux subjectivités, entre deux sujets humains » (Gilbert, 2009, p. 23), dans la mesure où le chercheur connaît suffisamment bien les assises théoriques et les enjeux potentiels avec lesquels il jongle.

À cet effet, nous pensons que cette thèse demeure intrinsèquement liée à qui nous sommes et aux démarches parallèles effectuées pendant notre parcours professionnel. Nous pensons notamment au cheminement au sein d'une cure analytique sur plusieurs années, nous amenant à être plus au fait de certains enjeux personnels ayant indubitablement joué dans les entrevues et dans l'analyse subséquente. Notre expérience clinique des dernières années et notre désir de toujours la questionner, l'approfondir, en revisiter les fondements théoriques, viennent aussi profondément teinter notre analyse. D'ailleurs, ce sont ces prémisses qui nous ont permis de nous autoriser cette démarche de recherche particulière, sans lesquelles nous n'aurions pas su sur quoi nous appuyer. Ajoutons à cela que cette thèse fait partie intégrante de notre formation professionnelle de psychologue et que c'est aussi dans cette perspective clinique que nous souhaitons l'inscrire.

5.4 L'analyse des données spécifique à cette étude

Initialement, nous devions effectuer un remaniement des thèmes et catégories déjà constitués lors de la première analyse, afin qu'ils soient plus en lien avec les objectifs et questions de la présente recherche. Par remaniement, il était entendu que des recoupements entre certaines catégories pouvaient se faire, que de nouvelles catégories pouvaient être créées, et que certains thèmes et catégories peu en lien avec la présente étude pouvaient être évincés lors de l'analyse finale. Toutefois, puisque nous avons décidé de modifier l'échantillon, l'analyse et la présentation des résultats, nous avons dû prendre les choses autrement.

La mise en forme de thèmes et de catégories, telle que décrite précédemment, nous a grandement servi à nous familiariser avec le contenu des entretiens, à élaborer des questionnements, et à nourrir nos résultats par la suite. Il nous fallait cependant reprendre le travail d'analyse en fonction des nouveaux objectifs de travail et utiliser d'autres méthodes plus appropriées. D'une part pour constituer les résultats à présenter sous forme de portraits individuels; d'autre part pour arriver à une compréhension théorique ancrée à la fois dans le discours des participants et dans les subtilités de chaque rencontre. Mentionnons que les deux niveaux d'analyse décrits ci-après sont impliqués dans la constitution des portraits et dans leur mise en commun subséquente.

5.4.1 Premier niveau d'analyse : le découpage en rubriques

Une fois la réécoute d'entrevues, la relecture et la prise de notes complétées, nous souhaitions mettre en forme les portraits à présenter. Pour ce faire, nous avons choisi d'effectuer une analyse à deux niveaux, le premier correspondant à un découpage en rubriques.

Les rubriques ainsi constituées sont différentes des thèmes et catégories de l'analyse commune²⁰. Il s'agit plutôt d'un découpage du texte en fonction de qui nous parle le participant : lui-même, sa mère, son père, son (ou ses) enfant(s), sa (ou ses) conjointe (le couple), sa fratrie, ses grands-parents (ou autre membre de la famille), la société, les pairs, l'interlocutrice (la chercheure). Ce nouveau découpage, à la fois simple et au plus près du verbatim, a eu l'avantage de mettre en évidence le discours des participants sur leurs représentations des liens, sur les répétitions personnelles et générationnelles (perçues ou non), sans compter qu'il nous a amenée à considérer

²⁰ Voir en appendice 5.

plus directement le poids des propos des participants dans l'élaboration théorique ultérieure. Par exemple, en regroupant tous les passages dans lesquels un participant nous parlait de son père, nous pouvions avoir accès aux récurrences, aux contradictions, aux interrogations, à ce qui semblait lui échapper. Dans la présente étude, l'intérêt pour les représentations pré-conscientes émergeant du discours du participant — à savoir dans les contradictions, répétitions, lapsus, silences, etc. —, permet d'articuler à la fois la part du participant, celle de la chercheuse, et celle de son orientation théorique : la psychanalyse. Aussi nous sommes-nous attardée ici aux éléments forts et permettant l'émergence d'une interprétation basée sur la convergence et la cohérence (Brunet, 2008) des données, de la même manière que l'on interprète des entretiens psychologiques d'orientation psychanalytique. En effet, dans un tel modèle de compréhension, c'est l'accent mis sur ce qui ressort davantage et qui concorde avec l'ensemble des éléments recueillis qui permet d'accorder une valeur et une crédibilité à la compréhension du clinicien. Il en va de même, à notre avis, pour l'analyse des résultats de recherche et ce qui est proposé comme interprétation par le chercheur. Ajoutons à ceci l'importance des connaissances théoriques associées et de leur intégration en cours d'interprétation des résultats.

5.4.2 Deuxième niveau d'analyse : le discours et les mouvements transféro-contre-transférentiels²¹

Nous l'avons mentionné, les mouvements transféro-contre-transférentiels influencent indubitablement le cours des entretiens et ce que nous pouvons en dire par la suite. Maintenant, comment s'en servir? Comment les déceler pour ensuite les interpréter? Une analyse des entretiens en tenant compte de leur déroulement linéaire nous apparaissait une bonne méthode de départ. Inspirée de la technique psychanalytique,

²¹ Se référer à ce qui a été dit précédemment concernant la définition de ces mouvements.

cette manière de suivre le cours des propos de chacun des protagonistes de l'échange présente l'avantage d'établir des liens précieux dans le discours. Nous pouvons ainsi reconstituer ce qui a pu se passer dans la rencontre, les éléments défensifs de chacun, le déroulement des pensées par les associations, les émotions qui apparaissent, etc. Dans ce déroulement linéaire des entrevues, nous nous sommes intéressée à des éléments spécifiques du discours : l'ordre dans lequel étaient présentés les personnages familiaux, les premières idées des participants en lien avec la question d'amorce « j'aimerais que tu me parles de ta famille... », les variations de voix, hésitations, changements de sujets, silences, moments et contenus des questions de l'intervieweuse, bris de lien (par exemple, le participant qui sort de la salle ou l'intervieweuse qui ne relève pas un matériel potentiellement pertinent). À partir de ces éléments, nous avons pu mettre en lumière des particularités de la rencontre avec chacun des participants afin d'établir des profils distincts et suffisamment représentatifs, sans néanmoins demeurer dans la description historique. D'ailleurs, qu'aurions-nous pu dire de cette réalité historique? Ne disposant d'aucun moyen permettant de la vérifier : pas grand-chose...

La relation d'un événement par un informateur est nécessairement filtrée par la structure de sa personnalité; elle est aussi alignée sur le modèle de sa culture, qui ne précise pas seulement ce qui aurait dû avoir lieu mais aussi comment devrait être raconté ce qui eut effectivement lieu. (Devereux, 2012, p. 367)

Apportons ici une nuance non négligeable : contrairement aux séances cliniques, les entretiens de recherche sont d'emblée guidés par une question de la part de la chercheuse qui n'arrive pas « sans mémoire ni désir » (Bion)... Le thème de la famille apparaît au premier plan (suivant la question) et la demande vient d'abord du côté du chercheur. Ces deux constats réduisent nécessairement le champ de l'analyse et de l'interprétation des données. Toutefois, l'association libre et la possibilité que se déploient des mouvements transféro-contre-transférentiels tiennent ici dans la mesure

où les entretiens ont été menés de manière non-directive et tendant vers la neutralité²² (Gilbert, 2009). Quant au problème de la demande, nous postulons qu'en répondant à la recherche de façon volontaire, les participants avaient nécessairement aussi une demande, ne serait-ce que celle d'être écoutés. Comme le rappelle Gilbert (2009), « la perspective psychanalytique permet d'envisager une autre demande, différente du motif explicite ou prétexte de la rencontre chercheur-participant [laquelle] se déploie au fil des entretiens menés » (p. 25). Aussi avons-nous été fort surpris lorsque certains participants (hommes et femmes), lors de la seconde entrevue, ne s'attendaient pas à recevoir la compensation financière prévue de vingt dollars (20 \$), ou encore demandaient des entretiens supplémentaires. Nous verrons dans la présentation des résultats comment la manière dont les participants expliquent leur participation à la recherche s'avère riche d'informations concernant une demande de leur part et la position dans laquelle ils placent ainsi la chercheuse.

Notre analyse des données d'entretiens demeure donc fortement inspirée de la clinique psychanalytique. Ceci dit, c'est une analyse des processus et des enjeux conflictuels ou paradoxaux qui nous a intéressée et non pas une analyse centrée sur une compréhension diagnostique structurale ou autre. Nous avons cherché à décrire ce qui se passait dans les entretiens afin de mieux saisir des fonctionnements psychiques et relationnels chez nos participants. « Cette mise au travail de la subjectivité du participant met à jour certains aspects de son fonctionnement psychique, de même que le lieu de conflictualités qui se reproduisent dans l'adresse à l'autre, au chercheur en l'occurrence » (Gilbert, 2009, p. 27).

Autre point d'ancrage : Ferro (2010), dans sa conception du travail analytique et de l'interprétation, propose trois vecteurs d'écoute inter-reliés que nous pourrions

²² Nous faisons ici référence au concept de neutralité comme idéal à viser, tel que défini dans le cadre analytique.

résumer très brièvement ainsi : celui de l'histoire de vie, celui du monde interne et celui du transfert, en référence respectivement aux théories de Freud, de Klein et de Bion. Autrement dit, une écoute du matériel fourni et la construction d'une interprétation qui soit basée à la fois sur l'histoire personnelle et le vécu, à la fois sur une compréhension du monde interne et fantasmatique, et à la fois sur ce qui se passe dans l'ici et maintenant de la séance avec l'analyste. Dans la conception de Ferro, il semble que l'interprétation la plus pertinente soit celle pouvant s'adresser à ces trois registres simultanément. Bien qu'il ne s'agisse point ici de séances d'analyse, c'est en nous inspirant de ce mode d'écoute multi-vectoriel que nous pouvons penser le matériel extrait des rencontres avec les cinq participants. C'est-à-dire que dans leur discours, nous ne pouvons distinguer clairement ce qui appartient à l'un ou l'autre des registres; ce faisant, nous sommes tenue, pour demeurer rigoureuse et proposer une compréhension recevable, de les amalgamer continuellement.

5.5 La création de cinq portraits

À partir de ces niveaux d'analyse, nous avons construit cinq portraits, c'est-à-dire un portrait pour chacun des participants. Créés l'un à la suite de l'autre, les structures de ces portraits varient en fonction du contenu émergeant des entretiens et des analyses et que nous souhaitons mettre de l'avant. Il est important de noter ici que malgré nos aprioris théoriques, nous avons constitué ces portraits sans y faire référence. Toute la rédaction de cette partie des résultats s'est effectuée à partir des données d'entretien et de nos notes personnelles. Évidemment, notre pensée demeure en partie influencée par la théorie psychanalytique. Seulement, nous avons fait l'effort de la mettre en suspens lors de l'analyse, de la même manière que nous tentons de le faire en séance avec un patient. Cette « suspension » de la théorie et de ses termes consacrés permet de « ne pas trop rapidement restreindre la complexité du sujet à une appellation » (Gilbert, 2009, p. 30) et d'ouvrir le champ de la réflexion ultérieure. D'autant que

pour ces « jeunes de la rue », les étiquettes ne manquent pas. Il ne s'agissait en aucun cas de conclure à une forme de diagnostic.

Le lecteur pourra donc découvrir ces cinq portraits comme cinq illustrations de nos rencontres avec les jeunes pères. Les noms donnés aux participants nous sont venus à travers le travail d'écriture et parlent à la fois de leur manière d'être et de la position dans laquelle nous nous sommes trouvée au moment des entretiens. D'ailleurs, il est intéressant d'apprécier l'aspect « spectaculaire » auquel nous avons, sans nous en rendre compte, fait appel. En effet, les portraits créés réfèrent tous à des personnages du monde du spectacle. Notons que ces constats nous sont apparus après-coup seulement, lors de la mise en commun des résultats. Sorte de « tache aveugle » de la chercheuse, éléments se rapportant au contre-transfert, certes, qui nous permettent a posteriori de mieux évoquer ce que ces rencontres ont pu nous faire vivre. Spectatrice plutôt qu'interlocutrice, voir plutôt qu'entendre; être frappée, éblouie, choquée. Par ailleurs, peut-être ces constats réfèrent-ils aussi à la situation « spectaculaire » de ces jeunes « dans la rue », disponible au regard de tout un chacun.

5.6 La mise en commun des résultats

Avant d'élaborer une conceptualisation de notre problématique d'intérêt, il nous fallait passer par la comparaison et la mise en commun des résultats premiers, soit les portraits des jeunes pères. Cette étape nous a permis de lier certains aspects communs et saillants du matériel empirique à la théorie psychanalytique pour les penser, pour les utiliser ensuite dans l'élaboration d'une véritable thèse. Trois dimensions distinctes (bien qu'inter-reliées) concernant ces éléments communs entre les portraits ont été développées à cette étape de l'analyse : les « personnages inquiétants du sempiternel théâtre de soi », les « mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux » et la « filiation mutilée ».

La première dimension concerne ce que nous avons pu faire ressortir chez tous les participants à partir de la mise en forme des rubriques sur les différents personnages qu'ils nous présentaient. Nous avons souhaité reprendre ici ces personnages afin de bien mettre en évidence leur caractère répétitif, figé ou plaqué, tel que perçu et compris dans le discours des cinq pères. La seconde dimension permet de mieux saisir l'ampleur d'un fonctionnement paradoxal retrouvé chez nos participants. En effet, nous verrons comment les diverses coupures — relationnelles, avec soi-même, avec le passé et avec la société — demeurent interdépendantes de la conservation des liens. Quant à la dernière dimension développée dans cette section, elle réfère aux éléments de répétition entre les générations (parent-participant-enfant) tels que repérés dans les entrevues et en tant qu'ils apparaissent échapper aux participants. Suivant comment cela se présente pour chacun, nous avons élaboré différentes illustrations de filiations « tronquées », dans lesquelles il manque toujours l'un des éléments essentiels.

5.7 Proposer une compréhension-théorisation

« Par sa théorisation, le chercheur va prendre la parole et proposer une compréhension » (Paillé et Mucchielli, 2005, p. 189). Dernière étape de l'analyse, la théorisation finale n'apparaît qu'au terme d'un long et périlleux processus de création, d'articulation et de construction, dans lequel s'emboîtent le discours des participants rencontrés, les choix de la chercheuse et les éléments de la théorie psychanalytique à l'arrière-plan (Paillé et Mucchielli, 2005). À ce stade, le chercheur expérimente nombre de rencontres : avec lui-même, son sujet de recherche, sa théorie de référence, les auteurs trouvés, l'angoisse de se prononcer. À lui de « prendre la parole » et d'exposer sa pensée, laquelle provient des résultats qu'il a obtenus et de ses interprétations, puis vient se greffer à celles d'autres auteurs.

Afin de proposer notre compréhension de la problématique à l'étude et d'arriver à rédiger cette dernière partie du travail de recherche, il nous a fallu revenir à chacune des étapes préalables et les considérer dans leur ensemble. Rappelons-le : notre démarche a été indubitablement inductive et ce, durant tout le processus de recherche.

5.8 En résumé : une démarche inductive

Les questionnements de départ de notre thèse viennent directement des entretiens effectués et des résultats préliminaires de la recherche initiale sur la parentalité. La forme et le contenu des résultats se sont décidés à la suite de tout un travail de relectures et réécoutes des entretiens, prise de notes et création de comptes-rendus. Les portraits ainsi construits sont donc le fruit d'un long parcours d'intégration du matériel avec tout ce qu'il a généré. Notons aussi les nombreux retours vers les verbatim à ce stade de l'analyse, essentiels à l'accordage et à la crédibilité des interprétations par rapport à chacun des participants. La mise en commun des portraits lors d'une nouvelle analyse des résultats ainsi constitués nous a amenée à établir trois dimensions du matériel. Ce sont à la fois la mise en forme de ces trois dimensions distinctes, la recherche des liens les unissant, et les allers-retours constants avec le matériel d'entretien et avec les portraits qui ont permis, au final, l'élaboration d'une théorisation-compréhension.

Cette démarche fondamentalement inductive devrait être comprise non pas comme linéaire, mais plutôt comme une succession d'étapes s'enrichissant les unes et les autres. Plus précisément, les étapes antérieures permettent l'émergence des étapes subséquentes, et chacune s'en trouve nourrie et approfondie au fur et à mesure que le processus avance.

CHAPITRE VI

CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES

Il importe ici de rappeler que la présente recherche s'inscrivait d'abord dans une étude plus large, à savoir celle du GRIJA intitulée : *La parentalité chez les jeunes de la rue et les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention*; étude ayant fait l'objet d'une approbation éthique par l'Université du Québec à Montréal. Tous les principes éthiques fondamentaux ont de ce fait été évalués et approuvés préalablement.

Quelques considérations se rapportant plus spécifiquement à cette recherche mériteraient néanmoins d'être citées. En raison du contenu difficile — et souvent souffrant — abordé lors des entretiens (enfance, famille, enfants, marginalité, etc.), la chercheuse s'était engagée d'une part à demeurer disponible suite à la rencontre dans l'éventualité où le jeune nécessitait un support et une écoute supplémentaire, et d'autre part à diriger ce jeune vers les ressources appropriées, avec son consentement, en cas de besoin ou d'urgence. Rappelons de plus que la chercheuse a agi en tout temps dans le plus grand respect de la personne rencontrée, de son intégrité et de son individualité, ainsi que du contenu de la rencontre, si généreusement livré. Lors de la rédaction des portraits, une attention toute particulière fut portée à la confidentialité de certaines données qui auraient pu permettre la reconnaissance des participants, notamment par leurs proches.

TROISIÈME PARTIE

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

INTRODUCTION

Dans cette section, nous présenterons les résultats sous la forme de cinq portraits illustrant les rencontres avec chacun des participants. Nous avons voulu présenter les cinq pères à tour de rôle et de manière indépendante afin de mettre en lumière les spécificités de chacun. L'analyse porte toujours sur des niveaux distincts mais intriqués, tels qu'explicité dans le chapitre précédent, les uns permettant d'éclairer et d'enrichir les autres. Suivant cette perspective, nous nous sommes intéressée au discours, à la séquence des thèmes abordés, aux singularités, aux rubriques (constituées lors de la seconde analyse), à nos notes personnelles, à nos impressions et ressentis, etc. Chaque portrait tente de retracer les éléments importants de ces rencontres, autant par ce que les participants disent ou montrent que par ce qu'ils dissimulent parfois, sans doute à leur insu. Les répétitions et incompris sont mis de l'avant, notamment par la recherche de contradictions et autres particularités dans le discours (hésitations, silences, changements de ton, etc.). Tout en cherchant à permettre au lecteur de retrouver l'essence de ces rencontres, nous avons néanmoins souhaité préserver l'anonymat de nos participants et avons transformé les références à leurs histoires personnelles et familiales afin qu'ils ne soient pas reconnus.

À titre informatif, notons que les termes employés dans toute cette section du travail réfèrent systématiquement à leur définition usuelle, à savoir telle que l'on en fait usage dans le langage courant. Lorsqu'un mot renvoie à un concept théorique précis, l'auteur de référence est indiqué entre parenthèses.

Ces cinq portraits présentent l'amalgame de tout ce que nous avons pu réunir (verbatim, analyses, thèmes, catégories et rubriques, impressions et ressentis, etc.)

concernant les entretiens avec ces jeunes pères. Vous y rencontrerez d'abord l'Illusionniste, avec ses bricolages et tours de magie, puis le Boxeur, infatigable combattant aux allures de géant. Le Funambule suivra, haut perché sur sa corde raide (retenez bien votre souffle!), ainsi que le Professeur, maître autant que prisonnier de sa matière. Ne l'oubliez pas, il y a aussi le Mime. Il hurle en silence, s'éclipse pour mieux réapparaître. Bonne lecture²³.

²³ Notez que les numéros de page des citations ainsi que la lettre désignant le premier (A) ou le second (B) entretien ont été laissés dans la section qui suit. Ces indications permettent de retracer approximativement à quel moment de l'entrevue les propos du participant surviennent.

CHAPITRE VII

L'ILLUSIONNISTE – PORTRAIT D'UNE RENCONTRE BRICOLÉE

7.1 Le paradoxe du collage

Le collage a cette particularité qu'il montre une chose en en cachant systématiquement une autre. Les deux surfaces sont connues, cohabitent, sans pourtant être vues au même moment. L'une apparaît à la condition d'ignorer l'autre, rendue invisible.

Le collage apparaît ici comme une solution ingénieuse dans la construction d'une identité en couches superposées qui s'ignorent entre elles. Les entrevues avec ce jeune homme regorgent d'éléments dits, montrés, racontés, disponibles à la conscience comme des souvenirs, des envies, un savoir sur soi et sur son histoire. Le discours est structuré, élaboré même, touchant. Et pourtant, on finit par y déceler des indices de tromperie. Comme si l'interlocuteur se devait de croire à une certaine vérité afin d'oublier les allusions à ce qui doit demeurer caché. À la manière de l'illusionniste, ce jeune attire continuellement l'attention sur un aspect d'une réalité afin d'en dissimuler un autre. Au risque de découvrir l'imposture, on ne peut lier entre elles les clés de son histoire qui, pourtant, parsèment l'ensemble du récit.

7.1.1 Une place disponible – ou l’effacement du désir

L’histoire de « collage » de ce participant pourrait débiter avant sa naissance, alors qu’un autre occupe le ventre de la mère. Cet autre ne verra jamais le jour, mais laissera néanmoins une marque indélébile dans la vie du jeune homme qui nous intéresse ici, notamment à partir du questionnement sur ses origines.

Aucune idée. Je sais même pas si j’étais prévu [...], mais qu’est-ce que je sais, c’est que ma mère elle a fait une fausse couche [...], puis qu’elle est tombée enceinte de moi par après, mais avant que l’autre serait né. Fait que si elle avait pas fait de fausse couche, moi je serais jamais né. (p. 15 B)

Cette idée de se trouver à la place d’un autre (ou de ne pas occuper véritablement sa place) restera en filigrane tout au long des entrevues, et s’exprimera de diverses manières. Dans l’extrait précédent, le participant met de l’avant sa propre vie aux dépens de celle de cet autre, mort. C’est parce que la place a été libérée qu’il peut s’y installer.

Étrangement, le désir d’enfant des parents reste lettre morte par rapport au sujet lui-même; c’est un autre qu’on attendait, et lui semble être simplement « tombé » là. La question de la procréation et celle de la rencontre entre un père et une mère demeurent donc évacuées par son arrivée miraculeuse.

Moi je suis bien content de ça, sinon je serais pas né. Fait que, quand j’y pense, je me dis que j’avais... avec n’importe qui, tu as pas bien bien de chance que ça tombe sur le bon petit sperme qui tombe au bon temps. [...] Ça va tu être ton esprit, si ça existe, qui va être dans cet humain-là? Ou... tu as pas beaucoup de chance d’exister, quand tu y penses. [...] Oui. J’ai eu bien de la chance. (p. 16 B)

Cette « chance » permettant que les choses arrivent sans que l'on s'y attende ou sans que le désir ait quelque chose à y voir ressortira d'ailleurs lorsqu'il abordera la naissance de son propre enfant :

Ben, c'est arrivé de façon naturelle. Comme ça arrive tout le temps. Je m'y attendais pas puis, puis c'est arrivé. [...] C'était pas vraiment mon choix. Après j'ai fini par le... j'ai fini par l'accepter. (p. 2 A)

Tout comme le désir de ses parents ne joue pas de rôle dans sa naissance, la procréation de son enfant n'implique en rien son propre désir. Difficile de devenir père dans un tel contexte. Nous y reviendrons.

7.1.2 Le masque de l'autre – ou l'effacement de l'avenir

Développons un autre aspect du collage comme paradoxe. Dans le discours de l'Illusionniste, l'identité est revendiquée en partie à travers l'idée qu'on lui colle toujours celle d'un autre. À savoir, les personnages des parents, et plus spécifiquement celui de la mère, lui attribuent le visage d'un cousin éloigné, ancien alcoolique s'étant donné la mort au terme d'une longue déchéance. Quoiqu'il fasse, son destin sera soumis au tracé funeste de ce cousin, son futur effacé par celui d'un autre.

J'ai toujours été, tu sais, pour ma mère, j'ai toujours été comme un gros délinquant là. Je pense qu'elle a toujours vu la situation pire qu'elle était là. Parce qu'elle, elle a [un cousin] qui s'est suicidé à cause de [l'alcool]... elle a toujours eu peur qu'il m'arrive la même affaire que lui. (p. 8 A)

La consommation apparaîtra ici à la fois comme répétition de ce destin tragique et comme tentative de reprise de contrôle sur cette image lui collant à la peau.

Moi, je vois drogue, je voyais une tête de mort avec deux os en-dessous, comme sur les produits de nettoyage, genre poison, tu vas mourir, drogue égale mourir. Poison. [...] on m'avait toujours expliqué, c'est comme, la drogue c'est la mort. Tu prends de la drogue, tu vas mourir, tu vas aller en prison. Ben ben négatif. Dans le fond, je me suis fait taper sur la tête pas mal toute mon adolescence pour un problème de consommation, que dans le fond, j'étais capable de gérer. Tu sais, c'est par choix là. C'était pas la drogue qui me contrôlait. J'ai toujours eu le choix de qu'est-ce que je faisais dans ma vie... (p. 7-8 A)

Le choix... Étrange choix que celui d'affronter la mort et d'arborer un masque pour être reconnu. Dans le regard de l'autre, à défaut de se trouver lui-même, il se bricole une identité lui permettant, paradoxalement, d'exister. Mais comme la mort guette, on joue avec elle pour garder l'illusion de la liberté.

Moi j'ai toujours été *full* ostineux, en plus, puis tête dure au coton, fait qu'essaye pas de me dire qu'est-ce que je vais devenir, je vais faire le contraire, juste parce que tu l'as dit. (p. 11 A)

Liberté limitée par les mots de l'autre... et le masque tombe parfois, révélant les contradictions. Dans la première entrevue, il dira :

Tu sais, j'ai jamais été quelqu'un de violent, quelqu'un qui faisait des problèmes. Mais tu sais, j'avais des problèmes de consommation de pot, puis mes parents voyaient ça pas mal plus un gros problème que moi. [...] Parce que eux, dans le fond, qu'est-ce qu'ils disaient, ils disaient : « ah! Tu vas devenir violent, tu vas... ça commence par le pot puis... » (p. 6-7 A)

Et dans la seconde entrevue :

Je me battais vraiment. Si c'était pas avec quelqu'un, j'avais toujours quelqu'un, j'avais toujours un ennemi à l'école. J'étais un petit crisse, pour vrai. J'étais baveux, puis je cherchais la marde quand même. [...] J'aimais ça avoir peur. [...] Je carburais à ça, l'adrénaline puis tout. Je faisais chier des plus vieux, ils avaient le goût de me battre, puis quand j'étais plus petit, j'avais pas

peur. J'avais même pas peur des adultes, ou des voleurs. J'espérais juste qu'il y ait un voleur qui tombe chez nous. Pour vrai, j'étais vraiment pas peureux quand j'étais petit. (p. 28-29 B)

Que cherche-t-il dans cette violence agie? Et dans l'appel à cet adulte dangereux? Pourquoi cette attitude étrange? À la lumière des entretiens, c'est l'hypothèse de l'identité « collée » qui retient notre attention, à la fois comme problème et solution. Porter ce masque proposé, voire imposé par l'autre (consommateur violent), c'est se donner la possibilité d'être reconnu, mais au prix de perdre son vrai visage. Le lien à l'autre demeure, donc il existe; mais qui est-il au juste?

7.2 « Bris-Coller » une identité de père

Pour ce jeune homme en quête identitaire, les choses semblent se passer ainsi : c'est l'extérieur qui définit qui il est, quelle est sa place, son rôle, ce qu'il deviendra, ce qu'il désire. Tout se passe à travers le regard de l'autre. À l'instar des idées développées précédemment — le collage par un autre d'un masque sur son propre visage, et la prise d'une place dans la vie rendue disponible par un autre mort —, l'Illusionniste cherchera dans les aspirations des autres son identité de père, laissant par là même croire en l'absence d'un désir qui soit sien. Parlant de sa fille et de la mère de celle-ci :

Avant, sa mère était pas trop sûre si elle voulait me la laisser voir puis tout, mais là, elle a compris que la petite elle a besoin d'un père. (p. 1 A)

Elle avait pas *full* besoin de moi dans ce temps-là. Puis là [...] elle a commencé à me rappeler pour me dire : « Hey! Ce serait le fun que tu vois la petite, pis qu'elle couche chez vous de temps en temps. Comme ça, quand elle va se lever, tu vas être la première personne qu'elle va voir. » (p. 3 A)

Pour devenir père auprès de sa fille, il doit attendre qu'on lui octroie ce rôle. Aussi cherche-t-il désespérément dans le regard de l'autre — incluant celui de sa fille — à être reconnu comme tel.

J'imagine qu'elle sait pas vraiment que je suis son père. Je le sais pas, pour vrai, elle parle pas. Tu sais, elle me fait une belle façon, mais elle fait des belles façons à tout le monde. Je sais pas si elle voit que c'est moi son papa. Je lui dis, papa, mais je pense pas qu'elle sait ce que ça veut dire non plus. (p. 6 B)

Ainsi souvent escamoté, le désir d'enfant est pourtant bien là et apparaît parfois plus clairement, avec toute l'ambivalence et les contradictions qu'il recèle. Par exemple dans cet extrait, alors qu'il s'adresse à la mère de sa fille :

Je comprends que ça doit être difficile se faire avorter, c'est pas moi qui le vis, c'est peut-être un petit peu plus facile à dire pour moi [...], mais moi je suis pas prêt à avoir un enfant tout de suite, fait que il faudrait que tu ailles, ça serait le fun peut-être te faire avorter, puis... après on fera plus exprès, on va se protéger comme du monde. (p. 12 B)

Ça me dérange pas. De toute façon, moi je m'étais toujours dit que je veux des enfants, puis, j'en ai une. (p. 14 B)

La prochaine fois, on ne « fera plus exprès ». S'agit-il d'un lapsus? Bribes de l'inconscient remontant à la surface. Une partie du collage s'est décollée. Et aussi, il dit bien attendre un enfant, mais ce n'était pas celui-là. Celui-là, il le voulait pour mort, avorté. C'est un autre qu'il souhaitait, plus tard. Répétition de sa propre histoire de naissance?

L'enfant mort de l'histoire des parents réapparaît ici en tant qu'enfant à éliminer par le sujet lui-même. Une place reste toujours à protéger. Et le devenir père semble complexe, ambivalent. Quant à l'enfant à venir, il recouvre plusieurs facettes, souvent

contradictaires. Tour de force ou tour de magie, il faut bricoler habilement cette nouvelle identité qui fragilise l'illusion et risque de faire tomber le masque.

7.3 La fonction de l'enfant et son revers

L'enfant est désiré et non-désiré à la fois; sa présence constitue le gage d'une continuité de soi-même, un prolongement de sa propre vie pour déjouer la mort, faire (re)vivre le sujet. Elle amène aussi l'assurance que quelqu'un se souviendra de lui, l'aura peut-être, finalement, connu et reconnu. Fantasmatiquement, l'enfant peut tenir compagnie, briser la solitude et devenir le « bâton » sur lequel on peut s'appuyer.

Oui, bien je me suis toujours dit que j'en voulais, là. Puis, je sais pas, comme une continuité. Je sais pas. Pas mourir, genre seul, qu'il y ait personne qui m'aime, tu sais, je sais pas, à partir d'un âge je me dis, tu as plus d'amis, puis tu en veux plus, puis mourir tout seul. Je dis pas que je veux qu'il y ait quelqu'un qui braille quand je vais mourir, mais tu sais, j'ai pas envie de finir tout seul. (p. 34 A)

La présence de l'enfant vient permettre des rapprochements avec les parents, la conjointe, et peut-être aussi, de manière moins directe, avec la société. Par la possibilité que soit modifiée la qualité de ces liens difficiles à maintenir, tout se passe comme s'ils devenaient plus acceptables, tolérables, moins conflictuels. Ainsi le père devient un grand-père et un confident, la conjointe devient une amie, etc. L'enfant crée des ponts et semble réparer en partie la relation à l'autre, lui donner un nouveau souffle afin qu'elle soit maintenue, voire retrouvée, différemment.

Tu sais, quand on était ensemble, ça allait plus ou moins bien là, mais là, tu sais, on a quelque chose en commun. On a une petite qu'on aime tous les deux puis, ça va bien là. On est amis. (p. 4 A)

L'enfant demeure aussi non désiré dans la mesure où il risque de venir prendre la place du sujet, situation qui semble se répéter malgré ses nombreuses tentatives d'évitement. Le passé reste présent, inlassablement, et vient refaire surface sournoisement. Une place reste toujours à protéger... C'est l'autre qui occupe tout l'espace, le sujet se trouvant immanquablement exclu. Ainsi il dira, en parlant de sa fratrie :

Tu sais, dans le fond, moi je cadrais pas vraiment dans leur nouvelle vie familiale. Tu sais, mon père, la belle-mère avec les deux jeunes enfants, tu sais, moi, je fittais pas vraiment là-dedans. (p. 9 A)

La grossesse de sa conjointe portera le sceau de cette exclusion. D'abord, le sujet se sentira exclu de la relation avec sa conjointe lors de l'arrivée de l'enfant. Puis, cette dernière le quittera éventuellement pour un autre conjoint, « meilleur » père pour son enfant.

Néanmoins, l'Illusionniste n'est pas dupe : il sait qu'il a quelque chose à voir avec ces rejets, que leur répétition n'est pas que le fruit du hasard et qu'il orchestre leur venue, malgré lui. Seulement, les collages le rendent partiellement aveugle et l'empêchent de voir l'ensemble des enjeux de ces répétitions. À cet effet, il évoquera avoir été « trop absent » durant la grossesse de sa conjointe, à l'instar de son propre père « trop absent » auprès de sa famille, sans toutefois mettre directement en lien ces deux aspects au cœur d'un des *leitmotifs* de son récit.

7.4 Répétition de l'absence

Le père du sujet est présenté comme un homme absent, occupé ailleurs, loin de sa famille et des responsabilités du quotidien. Nous verrons comment ces qualités

paternelles seront reprises à son compte, ce qui générera des mouvements contradictoires devant néanmoins coexister.

Dans le fond, il a toujours été occupé, dans la vie... [...] Déjà là, il avait quand même pas mal de job avec ça, il fallait qu'il aille à l'extérieur souvent, fait que je le voyais pas, je le voyais pas *full* souvent [...]. Puis ma mère, elle aimait pas *full* ça, fait qu'elle chialait pas mal tout le temps que mon père était pas là. (p. 6 A)

Dans son enfance, le participant souffre de cette absence, mais c'est la mère qui portera le poids de l'animosité : elle souffre de l'absence et elle en veut à cet homme, mais aussi elle est la responsable de tous les maux du sujet.

En plus, quand moi je le voyais pas, j'avais ma mère en plus qui me disait, tu sais, qu'il était pas là. Ça a comme mis un petit peu de haine, sans le vouloir là, tu sais. Frustration qu'il soit pas là. (p. 6 A)

Lorsqu'il se remémore des souvenirs du temps d'avant la séparation parentale, il explique de lui-même ce déplacement de la haine :

Ma mère très sévère. [...] Quand mes parents restaient ensemble, mon père me donnait des punitions, puis ma mère venait me sortir des punitions. (p. 20 A)

Là ma mère, ça la faisait chier, parce qu'il me donnait des punitions mais c'était elle qui fallait qui me surveille. Par après, là, j'ai appris ça. Je pensais que c'était parce que elle était pas si sévère puis elle aimait pas ça, mais dans le fond, c'est que plus souvent mon père, il me donnait des punitions, mais il était pas là pour les faire respecter. (p. 21 A)

Malgré la conscience du déplacement et l'explication donnée ici, la « mère sévère » demeure néanmoins bien présente : elle porte l'autorité parentale, elle punit et tente

de contrôler. Le sujet dira se sentir loin d'elle et la décrira comme « la fatalité en personne ». Les chicanes et l'éloignement sembleront marquer leur lien.

Puis là je me suis pogné avec. J'ai dit : « je t'ai appelée pour te souhaiter bonne fête, essaie pas de me contrôler, de me dire quoi faire... » Puis, finalement j'ai fini par raccrocher puis, c'est chiant. (p. 19 A)

C'est plate mais genre, il y a bien du négatif, avec ma mère. C'est plate. (p. 24 B)

Un autre aspect important relié à l'absence du père se trouve dans la question de la transmission familiale, de père en fils. Tous porteurs du même gène, les hommes sont présentés comme très occupés, absents de la maisonnée en raison de leur besoin pressant de grand air, d'aventure et de liberté :

C'est dans la famille! (p. 17 A)

Moi mon rêve... [...] Qu'est-ce que je veux faire dans la vie, moi, mon grand-père, mon arrière-grand-père, [...] mon père... [...] Puis même dans... ça c'est dans la famille de mon père, puis le père de mon père, puis son père. (p. 17 A)

Difficile de ne point suivre cette voie toute tracée, au prix de ne pas honorer le titre d'homme dans la lignée. En même temps, la nécessité de se différencier, de n'appartenir à aucun groupe et de ne surtout pas répéter, viendra s'ériger en impossibilité de suivre cette voie donnée.

Fait qu'il y a bien des [nom d'un métier] dans ma famille... puis pendant un bout, on dirait que mon père essayait quasiment de me, pas de me l'imposer, mais tu sais, vraiment de me donner le goût puis tout. (p. 17 A)

Tu sais, c'est bon qu'il y ait du monde qui me donne des conseils, moi je suis capable de gérer ma vie par moi-même. [...] Je veux dire, c'est mon choix. (p. 30 B)

Ces deux avenues contradictoires — suivre le chemin des hommes de la famille ou faire autre chose pour s'en distinguer — trouveront peut-être une voie d'accès à travers la répétition de sa propre absence comme père auprès de son enfant. Ainsi il maintiendra une part de cette identité d'homme occupé, sans toutefois se fondre dans le moule supposé attendu.

C'est dur à réaliser, dans le fond, sur le coup. Même là, je la vois pas souvent, fait que, quand je l'ai dans mes bras, je le sais que j'ai une fille, mais c'est dur à réaliser pareil. (p. 3 B)

Bien qu'incontestablement souffrante, cette voie pourra recouvrir certains avantages en regard de la problématique du sujet : d'une part, l'enfant l'ayant remplacé sera privé de ce qui lui a manqué à lui-même, un père, ce qui entretiendra cette rivalité entretenue à l'égard de l'autre. D'autre part, cette absence lui permettra de s'identifier à ce père idéalisé étant toujours occupé ailleurs, car ayant envie de liberté.

Sûrement que j'ai encore besoin de liberté puis de... [...] Ça a l'air que... que je suis pas encore prêt, peut-être bien. (p. 31 B)

L'idéalisation du père — par l'ennoblissement de sa recherche de liberté —, restera donc nécessaire pour le sujet autant pour maintenir le lien, s'identifier à lui et s'expliquer l'absence (celle du père et désormais la sienne). Mais cette répétition reste empreinte de souffrance puisqu'elle dévoile l'échec de faire différemment, en même temps qu'elle oblige à la solitude en renouvelant l'exclusion.

7.5 Une place en solo

La place du participant n'est jamais acquise et le port du masque semble demeurer incontournable. Tout au long des entretiens, il se décrira lui-même en fonction d'un autre, établissant des rapports de ressemblance ou de différence, tout en réitérant l'idée d'être « à part », sans lien d'affiliation à rien ni personne. La recherche des liens semble être au cœur d'une quête effrénée, mais le lien est délétère puisqu'il met à mal ce qui doit demeurer invisible. Comme l'illusionniste ayant besoin d'un spectateur le regardant sans le voir, sans le deviner, il s'évertue à s'entourer tout en demeurant seul.

Plusieurs sentiments confirmant cet état de grande solitude ressortiront pendant les entretiens. Ainsi il dira ne « cadrer » nulle part, être différent des autres, unique. On est « jaloux » de lui, donc l'autre est potentiellement dangereux; il ne pourra faire confiance à personne, ou alors il devra « se faire oublier », partir loin, ailleurs. Conséquemment, c'est souvent cette question de la rivalité qui restera au cœur de ses propos.

J'ai fait quasiment tous les quartiers. À toutes les années, c'est une nouvelle place. Dans le fond, je pense que j'aime pas le monde. [...] Tout le monde se mêle des affaires des autres, puis tout le monde est jaloux l'un de l'autre, puis... Moi je suis plus capable. C'est pour ça que je veux partir de là. (p. 13 A)

Moi, genre, les jaloux, c'est l'histoire de ma vie. [...] Je cherche pas la marde pour rien, fait que... mais on dirait que je suis un aimant à ça pareil. (p. 13 A)

Difficile de s'ancrer quelque part sans être découvert... La façon de vivre de ce jeune homme, avec ses déplacements perpétuels et une crainte malade d'être trouvé, en fait état.

Difficile, aussi, d'entretenir des liens dans un tel contexte :

J'ai toujours changé, je suis sûr que j'en ai rencontré plein du bon monde, mais je suis pas resté avec toute ma vie, puis en plus, à tous les jours, je rencontre du nouveau monde, puis du bon monde, du mauvais, puis, c'est comme tout... Il faudrait que j'entretienne toutes mes bonnes relations que j'ai eues dans ma vie, mais c'est dur. Plus que tu en as du monde, plus, tu sais... (p. 35 A)

La crainte d'être découvert engendrera une distance similaire par rapport à l'intervieweuse durant les entretiens. Elle s'illustrera par la crainte d'une sorte d'envahissement potentiel par l'autre qui risque d'entrer dans sa tête et d'y découvrir des choses ignorées même de lui. Pourquoi cette peur d'être vu, d'être lu? Qu'apercevra-t-on au plus profond de lui-même?

Dangereux, c'est dans ma tête. (Qu'est-ce qui est dangereux?)²⁴ Bien, je sais pas, tu découvres des affaires cachées, trop bien enfouies. [...] Mais tu sais, avec des bons indices, des bonnes questions, tu peux te rapprocher... (p. 28 A)

Cette crainte évoquée amènera l'Illusionniste à associer sur un souvenir d'enfance bien précis : une expérience chez le psychologue avec sa mère. Il se remémore alors une mère désespérée de lui, fatiguée, qui cherche de l'aide en vain. Le constat d'échec et l'idée que personne ne peut rien pour lui sont réitérés à travers une perception de l'aide comme imposée et inutile, mais surtout comme simple « recherche de bibittes », donc comme tentative de découvrir ces fameux problèmes dont on ignorait l'existence.

Tu sais, elle avait des livres sur une mère et son... [...] ou Que faire si... puis des pamphlets qu'ils donnent dans les CLSC puis des affaires de même, les ressources qu'ils donnent pour... Elle y allait pas mal, puis tu sais des bouts, ça

²⁴ Les parenthèses contiennent les questions de l'intervieweuse.

allait pas bien, peut-être bien parce que mes parents étaient divorcés puis c'était juste elle qui s'occupait de nous autres, puis elle faisait ça à temps plein, puis... elle était fatiguée à la longue, puis... Moi j'ai jamais vu vraiment l'utilité d'aller à ces places-là... (Oui, c'est quoi ton souvenir de ça?) Bien, ma mère qui pleurait, puis tu sais, tu fais, on cherche les bibittes, genre, des squelettes dans le placard, puis, je sais pas, là. Me semble que j'ai braillé moi itou, là, puis, je sais pas trop, là. Je me rappelle pas vraiment de qu'est-ce qu'on me disait. (p. 30 A)

Les autres font peur... ils sont jaloux, dangereux, cherchent à percer nos secrets avec on ne sait quelle intention. Il vaut mieux les garder à distance, contrôler leurs mouvements de rapprochements et d'éloignements.

7.6 La mise à distance inévitable

Au début des entrevues, l'Illusionniste reçoit plusieurs appels de l'extérieur et nous fait part de sa difficulté à être entièrement disponible en raison de son horaire chargé et des contraintes de ses occupations. Bien que volontaire dans sa participation, il nous montre néanmoins l'image d'un homme « occupé ailleurs ».

Cette attitude entretiendra une certaine distance avec l'intervieweuse et rendra difficile, dans un premier temps, les échanges. Il faudra tout un processus d'appropriation mutuel et surtout, une sorte de garantie de la part de l'intervieweuse que le participant peut occuper cette place donnée pendant les entrevues. Ainsi, elle devra lui redonner la parole à de nombreuses reprises, poser des questions et démontrer une grande présence malgré l'indisponibilité apparente du sujet. Alors seulement, petit à petit, ce dernier commencera à se dévoiler et à prendre une place d'interviewé à qui l'on s'intéresse. Tout comme dans son rôle de père octroyé par d'autres, c'est par l'effort d'un autre qu'il arrivera à prendre une place de sujet ayant une histoire à raconter.

En plus de cette mise à distance de l'autre, nécessaire pour les raisons évoquées précédemment, nous retrouvons dans les propos de ce jeune homme des mises à distance face à sa propre pensée, représentées par des oublis, des trous dans l'histoire.

J'ai de la misère à me souvenir. Je vois des images, mais pas vraiment de situations. J'ai des souvenirs à tel ou tel endroit. Je me rappelle pas vraiment la vie familiale... (p. 27 A)

Mais ça, j'avais complètement oublié, jusqu'à ce qu'on en reparle là. [...] je sais pas si ça c'est la drogue ou c'est juste la vie, genre, puis ta tête elle se remplit, puis le lendemain tu en oublies, ou, je sais pas si il me manque plus de trous, si il me manque plus de souvenirs à cause que j'ai fumé du pot ou... je sais pas si ça a un rapport, un lien. (p. 31 A)

Dans ce deuxième extrait, on peut penser à la fonction de la prise de drogue comme catalyseur de cette nécessité de distanciation, à la fois par rapport aux autres et face à ses propres pensées. Mais aussi, on peut entrevoir les bénéfices de la prise de parole et de la remémoration lorsqu'elles sont permises, données et redonnées :

Comment j'ai trouvé ça? Je sais pas. Libérateur. Non, je sais pas. Je t'ai dit des affaires que, je jaserai sûrement pas avec mes amis. (p. 41 B)

7.7 Retrouver une place parmi les autres

Dans la foulée des souvenirs ressurgissant, le participant réalise à un moment qu'il n'est plus un enfant, qu'il n'est plus cet enfant tenu par les bras de son père, désormais grand-père. Une place enviable, à coup sûr.

Ça fait bizarre que là, c'est mon enfant, puis que c'est pas moi l'enfant. (p. 4 B)

Cette courte phrase en dit long sur son sentiment d'étrangeté face à la problématique le concernant, qu'il pressent sans pouvoir la nommer. On imagine une sorte de « télescopage des générations » (Faimberg, 2003) qui le rend perplexe dans le regard qu'il porte sur cet enfant supposé être le sien, mais qui n'est pas lui. Peut-être clame-t-il aussi, dans ces quelques mots, toute la souffrance de ne pas avoir pu se reconnaître comme enfant de ce père absent. Car tel que mentionné, en évacuant la question du désir des parents de procréer, il se coupe de son propre désir d'être père. Autrement dit, si l'on se vit comme ne venant de nulle part, peut-être est-ce toute la question de l'identité qui s'en trouve affectée, incluant celle de père.

Difficile de trouver une place à soi, d'arriver à s'ancrer quelque part. Pourtant, il la cherche désespérément :

Puis je veux ma place. Le trois-quarts de mon *stock* est dans des sacs, dans des boîtes, puis je peux pas tout déballer puis m'installer là, puis... Fait que, tu sais, ça me ferait du bien d'avoir ma place. Ça va me faire vraiment du bien. (p. 33 A)

Et d'une certaine manière, il semblera la trouver à travers un paradoxe. La question de l'autonomie, soit le désir d'être en charge de lui-même par lui-même, viendra contraster avec celle de la dépendance souhaitée : il partirait et se débrouillerait, à la condition qu'on lui fournisse tout ce dont il pourrait avoir besoin et qu'on ne lui demande rien en retour. Il veut explorer le monde, partir à l'aventure, découvrir sans toutefois jamais être déçu ni redevable. Nostalgie d'un monde perdu à jamais dans lequel tout est douillet, simple et beau, là où l'on est porté par l'autre, où tout arrive lorsque le désir se pointe, comme par enchantement.

Mais ce monde perdu, cette nostalgie d'une place à soi, il ne pourra commencer à la nommer et à l'élaborer qu'à la toute fin de la seconde entrevue, la tristesse faisant tout à coup son apparition.

J'ai toujours essayé de prouver au monde que ça allait pas faire qu'est-ce que ma mère me disait. Mais ça m'a marqué pour vrai. Je reviens souvent à ça. Tabarnak, ma mère. Elle a toujours... Elle a essayé de faire un bon petit gars, puis tout. Avec des punitions puis tout. Tu sais, je l'aime ma mère, je l'aime bien. Elle a vraiment essayé. Je vois qu'elle a peut-être pas eu les meilleures techniques, mais je l'aime pareil. C'est pas de sa faute. (p. 41 B)

L'Illusionniste porte un masque. Un masque pour exister, paradoxalement, à défaut d'être reconnu et de se reconnaître dans le regard de l'autre. Quel avenir pour celui dont l'identité demeure cachée? La solitude apparaît inévitable, l'Illusionniste ne trouve pas sa place. Au sein de ses familles (passée et présente) ou ailleurs, il reste inconnu, exclu du monde qui l'entoure et de ce qu'il désire.

CHAPITRE VIII

LE BOXEUR – PORTRAIT D'UNE RENCONTRE... PERDUE D'AVANCE

Le combat avec l'ange – Jacques Prévert

*N'y va pas
Tout est combiné d'avance
Le match est truqué
Et quand il apparaîtra sur le ring
Environné d'éclairs de magnésium
Ils entonneront à tue-tête le Te Deum
Et avant même que tu te sois levé de ta chaise
Ils te sonneront les cloches à toute volée
Ils te jetteront à la figure
L'éponge sacrée
Et tu n'auras pas le temps de lui voler dans les plumes
Ils se jetteront sur toi
Et il te frappera au-dessous de la ceinture
Et tu t'écrouleras
Les bras stupidement en croix
Dans la sciure
Et jamais plus tu ne pourras faire l'amour.*

Le Boxeur entre en scène. Sur le ring, il jauge son adversaire, observe ses mouvements, son regard. Où l'attend-il? De quel côté le prendre, le déjouer? Chose certaine, mieux vaut s'empresse de le mettre K.O... l'empêcher de penser, lui en mettre plein la vue avant qu'il ne s'infilte dans les zones sensibles.

En début d'entrevue, ce jeune homme présente une version pour le moins idéalisée de ce qu'évoque pour lui la famille. Il nous plonge d'emblée dans une sorte de paternité rêvée évacuant les difficultés du passé et l'amenant sur une voie nouvelle :

Pour moi, ça a été e... comment je pourrais dire... un tournant de l'histoire, si on veut. [...] Ça m'a comme carrément changé. D'un bout à l'autre. [...] Avant j'étais quelqu'un de ben... je pouvais être violent, je pouvais m'emporter vite, je pouvais hum... crier après n'importe qui pour n'importe quoi. Aujourd'hui, c'est comme totalement différent, je suis totalement l'inverse. (p. 1 A)

C'est comme si j'avais pris un mauvais chemin au début pis là ben, je suis retourné sur le bon chemin, je m'en vais sur le bon chemin. (p. 1 A)

Cette nouvelle voie ayant pour particularité d'emprunter un sens à contre-sens.

Malgré leur importance évidente dans le cheminement du sujet et l'espoir qu'ils incarnent, peu de détails concernant les enfants eux-mêmes ressortiront des entrevues. Ils seront surtout présentés comme un tout, très peu différenciés; il les appellera « ça », sans leur accorder de personnalités propres.

C'est des vraies tornades là. Ça rentre dans la maison pis ça court après toute, pis ça joue après toute. (p. 12 A)

Ça braille pour du lait, ça braille pour des couches... ça braille parce que ça veut se faire prendre, ça braille parce que elle est toute seule, ça braille parce que... (p. 14 A)

Quant aux figures parentales, leur évocation, dès les premières minutes d'entrevue, semble les évacuer plus que les faire apparaître. Le sujet parlera d'un père absent, duquel on ne peut rien tirer de bon et de qui il est inutile de parler. Puis d'une mère admirable, combattante sans relâche qui aurait su garder le contrôle sur ses enfants, mais de qui on ne peut dire grand-chose non plus du fait de leur distance actuelle.

[Mon père] c'est comme e... c'est un trou de cul. Y a pas d'autres mots pour le décrire. (p. 3 A)

Si j'aurais pas ma mère là, je me demande donc ce que je ferais aujourd'hui [...] on était des vrais monstres là, pis pourtant, ma mère elle a su garder le contrôle sur nous autres pis... c'est ça que je trouve remarquable d'elle... (p. 3 A)

D'entrée de jeu, nous sommes propulsés dans un monde où l'image et l'action prévalent sur les mots, où ce qui se donne à voir vient faire écran à la pensée et à la possibilité que se dise quelque chose. Pour survivre, comme dans le ring, il faut se battre. Et pour gagner, il faut être fort, inébranlable. La stratégie s'impose en images : impressionner et déstabiliser l'autre avant qu'il ne le fasse. Nous verrons comment se dessine, à travers le discours de ce jeune homme et la manière dont il le transmet, ce qui ne peut être dit, voire pensé. D'ailleurs, lui-même le pressent assez rapidement en début d'entretien, une fois établie la première image idéalisée de lui-même et de sa famille :

C'est tout. Y a pas grand-chose à dire... (p. 4 A)

En effet, qu'a-t-on à transmettre de plus? Comment soulever le voile et donner à voir ce qui doit demeurer caché? Il est intéressant de noter ici qu'à la toute fin des entrevues, lorsque le sujet est questionné sur sa participation à la recherche, il répond :

Par curiosité. [...] Savoir ce que je pourrais dire pis jusqu'où j'irais. (p. 40 B)

8.1 Ce « gros » corps qui parle²⁵

Une grande partie des entrevues avec ce jeune homme sera consacrée aux descriptions détaillées d'épisodes violents dans lesquels il démontre sa force, sa puissance, en écrasant l'adversaire. La thématique du « gros », du Big, apparaîtra après quelques minutes d'entrevue seulement, à la fois dans le contenu du discours et dans la présentation in vivo d'un corps musclé et surinvesti dans ce qu'il donne à voir : corps dangereux, sorte d'arme redoutable capable de tout détruire.

Parallèlement à cette image invincible qu'il nous montre, se développeront toutefois des éléments du vécu du sujet favorisant la compréhension de sa nécessaire construction. Être « gros », afficher sa force, recèle plusieurs fonctions et semble s'être imposé progressivement comme défense pour survivre, comme *modus operandi* dans la rencontre avec l'autre et comme point central d'un caractère propre duquel on ne peut plus se détacher, au risque de n'être plus rien.

Ainsi se construira l'image du monstre qui fait peur... et qui a peur :

Ben, il y a pas grand-chose qui me fait peur, parce que quand j'étais jeune, quand j'étais vraiment jeune là... [...] Quand j'étais petit cul, c'était mon fun, ça, affronter la peur, affronter la mort, affronter n'importe quoi. (p. 14 B)

Aujourd'hui là, j'aurais peur de me battre, parce que j'aurais peur de le tuer. (p. 23 A)

Ouais. J'ai peur de ce que je pourrais faire. Je sais que je peux faire souffrir là, t'as pas idée comment. (p. 25 A)

²⁵ Ce sous-titre est inspiré du texte de Aubin (2000) : *Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance*. (voir la référence bibliographique)

8.2 L'autorité qui limite et abandonne

Suite à l'évocation d'une figure maternelle qui aurait su « garder le contrôle » sur ses enfants — figure souhaitée plus que réelle et qui s'effritera pendant les entrevues —, c'est plutôt par l'entremise d'une autre autorité que le sujet élabore une première limite face à ce monstre qui l'habite :

C'est le centre d'accueil qui m'a empêché de me battre. Le centre d'accueil là, ça, je peux dire qu'y a au moins juste ça de bon. Ça m'a appris à me contrôler. (p. 8 A)

C'était tout de suite : bataille, bataille, bataille. Pis le centre d'accueil, ben quand tu te bats ben tu te ramasses en isolement. Ben, c'est pas mal moins drôle. [...] Fait qu'à cause d'eux autres, ben j'ai arrêté de me battre... (p. 20 A)

À cette autorité imposant une limite nécessaire et apaisante viendra toutefois s'ajouter un autre discours :

[...jusqu'à] mes 18 ans, je faisais du *in and out*. [...] Ouais, j'ai été libéré la journée de mes 18 ans. [...] Ouais, ils m'ont crissé dehors là... Tiens! T'es libéré! Bye! Va t'en! *Straight pipe*, j'avais rien... à part mon *back-sac* là, ils m'ont crissé dehors, pis je me suis ramassé dans la rue... (p. 8 A)

Et plus loin dans la même entrevue :

Le centre d'accueil, c'est de la marde. C'est de la crisse de marde. C'est une école estie... pour le crime. C'est pas compliqué là, c'est une école de crime. [...] Je suis sorti du centre d'accueil là, j'étais un professionnel. [...] C'est *fucking* stupide là. Ça sert à rien les centres d'accueil. Ça fait juste empirer notre cas. (p. 30 A)

Maintes fois entendus (dans les entretiens effectués auprès des « jeunes de la rue »), ces propos prennent néanmoins un sens particulier pour ce sujet dans la mesure où on les considère dans leur ensemble et suivant la séquence de leur apparition en entrevue. En effet, on retrouve ici la référence à une autorité qui tente de contrôler et qui devrait se montrer suffisamment solide face à ce « gros » corps qui fait peur, mais qui finalement laisse tomber, abandonne, voire empire les choses en contribuant à le rendre encore plus imposant, plus épouvantable. Tout le paradoxe de cette position d'autorité ressort d'ailleurs lorsque le sujet évoque le souvenir de cours de sports de combat dans lesquels on l'envoyait s'entraîner à la fois pour apprendre à se défendre, à la fois pour le calmer et le mettre à distance car il dérangeait.

Bien qu'elle ne soit jamais nommée comme telle, cette question de l'abandon persistera tout au long des 2 entretiens et prendra différentes formes selon les personnages et les thèmes évoqués. Aussi elle semblera s'incarner pour le sujet lui-même dans l'abandon d'une partie de sa propre personnalité :

J'ai un mur dans ma tête qui fait que ces affaires-là seront jamais capables de sortir de là, là... Même si moi je voudrais mettons en parler, je pourrais pas. Je serais pas capable. C'est barré, c'est fermé, c'est... c'est comme si je dirais un trou sans fond là. Tu pourrais pas le trouver. (p. 31 B)

[...] pour ce que je veux garder de personnel là. Ce que... ce que je vais amener dans ma tombe là, ça... c'est tombé dans un trou sans fond. Fait que cherche-le pour le *fun*. Mmm. (Mmm. Tu dis que même toi tu pourrais pas en parler ?) Non. Ah même si je voudrais, je serais pas capable. Je serais pas capable. (Tu as fait un mur. T'as-tu l'impression que ça te protège ?) Dans un sens, oui. Dans un sens, oui... (Ça sert à quoi, pour toi ?) À oublier certaines affaires. Ouais. Je dirais ça de même. Les mettre de côté, fait que comme ça j'y pense pas, pis je fais ma vie. Ça reste là. (p. 32 B)

Le thème de la mort, abordé ici indirectement (« dans ma tombe »), nous apparaît mettre en évidence la perte irrécupérable pour le sujet qui se trouve amputé d'une partie de son histoire (et de lui-même). Et paradoxalement, ce thème nous semble aussi soutenir l'idée que la vie du participant dépend de cette partie tronquée.

8.3 Une lignée de femmes... l'homme évacué

Une fois exposés ces divers éléments (le monstre, la peur, la limite nécessaire, l'abandon) en filigrane du discours de ce jeune homme, un retour à son histoire (telle qu'il la raconte) et aux personnages qui la peuplent viendra nous éclairer sur la manière dont se tissent les fils d'une transmission lourde de conséquences et, telle que nous avons choisi de la décrire, « perdue d'avance » (en référence au combat face à la mort).

D'abord, lorsqu'il est question d'une lignée représentant les différentes générations de sa famille, il évoque l'idée d'être le seul homme parmi les femmes : enfants, mère, grand-mère, arrière-grand-mère. Aucun autre sujet masculin ne fait partie du décor.

En tout cas, on était 5 générations vivantes dans la famille. Ça te donne une idée. Je suis le seul gars! (p. 21 B)

En termes de filiation, les hommes demeurent totalement absents pour ce sujet. Il évoque pourtant leur existence et leurs rôles à divers moments, sans toutefois les intégrer dans sa lignée de sang. Ainsi, il y a le père absent dont on ne veut rien savoir, le beau-père « ben gentil » de qui on a peu à dire, les grands-pères dont on ne sait s'ils en sont vraiment, etc.

D'où vient-il alors? À qui peut-il s'identifier? Quel rôle porte-t-il pour la poursuite de cette lignée? En existe-t-il vraiment une?

Dans sa manière d'aborder la question du désir d'enfant, accolée à celle de la lignée, il dira :

Ben ça, je me dis que toutes les femmes veulent des enfants, fait que je me casse pas la tête avec ça. [...] Toutes les filles que j'ai connues voulaient un enfant. [...] C'est clair là, c'est inévitable, c'est la vie. On peut pas faire autrement là. (p. 10 B)

Le maternel prend toute la place. Il colle à la peau de la femme qui ne peut être autre chose qu'une mère (ou une mère en devenir). D'ailleurs, pour ce sujet « sans père », former un couple impliquera toujours la procréation. Une femme, un enfant. Une autre femme, un autre enfant. Pourtant, à travers cette lignée de femmes et d'enfants, aucune possibilité de devenir père, ni même d'avoir une place propre d'ailleurs. Abdiquer le rôle de père, le « laisser tomber » lui aussi. Tout se passe comme si l'absence du père se rejouait indéfiniment, confirmant par là même l'impossibilité pour le sujet d'advenir au sein d'une famille.

Ces thèmes, nous apparaissant au cœur de la problématique de ce jeune homme, mériteraient ici quelques développements. Nous les reprendrons séparément afin de mieux les expliciter, mais ils demeurent intrinsèquement liés.

8.3.1 La formation du couple et la venue de l'enfant

Pour ce jeune homme, les conjointes se succéderont au gré des abandons. C'est-à-dire que chaque rejet d'une ancienne famille dans laquelle il ne trouve pas sa place entraînera la création d'une nouvelle famille formée par le couple — et donc un

enfant. Après la déception, l'espoir est tourné vers la nouvelle possibilité de famille qui accueille, qui le fera père. Et pourtant il se trouve toujours éjecté du tableau :

C'est elle. Moi, je dis que c'est elle. Ça a toujours été elle. Parce que après l'accouchement, même avant ça... Quand je l'ai rencontrée, de ses amies, j'ai su que elle, elle voulait juste un enfant pis qu'elle se câlissait ben du père. (Ok) Fait que là, elle l'a eu son enfant, pis elle m'a délaissé. Totalelement. (Tu t'es senti tout seul?) C'est pas que je me suis senti... c'est ça qui est arrivé. Ça paraissait là, ça se voyait. Elle était tout le temps après le bébé pis moi, je passais après. Tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps. (p. 10 A)

Une partie du désir d'enfant sera tout de même reconnue par ce participant, comme une possibilité de revivre sa propre enfance :

Ben oui, j'en voulais. C'est sûr que j'en voulais... Pour aller jouer avec eux autres, pour aller... toute faire, dans le fond, avec eux autres. C'est... c'est revivre avoir des enfants là. C'est comme si c'est un peu ta jeunesse à toi là. (p. 10 B)

Mauvais présage et destin confirmé... l'histoire se répètera. Tout comme dans son enfance, c'est dehors et seul qu'on l'enverra :

C'est ma mère là, quand on était ti-cul, que le matin, les matins d'été : « Envoye! Crisse ton camps dehors, va jouer dehors! » J'allais jouer dehors, qu'est-ce tu veux que je te dise? (p. 17 B)

Nous retrouvons ici le thème de l'abandon et la souffrance qu'il contient. Sorte d'abandon toujours exprimé passivement : « laisser tomber », « lâcher prise », etc.

Ben c'était dur pour elle, parce que elle avait pas vraiment de contrôle sur moi. Euh... Elle était... comment je pourrais dire... Elle a fini par lâcher le morceau. [...] Ben... Par lâcher prise, par... [silence 7s]. Je sais pas comment le dire...

Elle était tannée là, de vouloir essayer de me changer. Fait qu'elle a arrêté.
[silence 5s] Ouain... [silence 5s] (p. 31 A)

8.3.2 Rester dehors, comme un chien

« Être dehors » restera le fil conducteur de la place qu'occupe le sujet parmi les autres. Cette position sera évoquée dans l'enfance, alors qu'il jouera seul avec des chiens, puis plus tard lorsqu'on le sortira des centres jeunesse et qu'il se retrouvera à la rue, et encore plus tard lorsqu'il sera en couple et occupera plutôt l'espace extérieur :

[...] mais ça allait pas ben, fait que... la plupart du temps, j'étais tout le temps dehors avec le chien, fait que... j'allais me promener avec le chien... (p. 3 B)

Et encore une fois, en parlant de sa nouvelle famille :

C'est surtout elle qui s'en occupe. [...] Ouais. C'est elle qui s'en occupe le plus souvent. [il baille] Parce que moi, anyway, je suis tout le temps en train de faire du ménage dans la maison, fait que... C'est moi qui sort le chien... (p. 17 A)

Une sorte d'identification aux chiens se construira ainsi :

C'est arrivé plusieurs fois ça, que j'ai joué avec des chiens de garde. [...] Je sais pas pourquoi, j'ai un don. Avec les chiens là, ah oui, je suis sûr que j'ai un don. [...] Moi, j'ai jamais eu peur des chiens. Fait que le chien, il le ressent que j'ai pas peur. C'est de même qu'il le sait. Entre chiens là, c'est comme ça. (p. 13 B)

L'évocation de ces souvenirs d'abandon, de rejet l'amenant à faire sa vie « dehors » avec le chien, entraînera le sujet à parler de la place qui lui revient. Comment doit-on prendre sa place? Que lui a-t-on inculqué à ce propos?

8.3.3 L'homme en souffrance et l'identification au « monstre »

Plusieurs aspects en lien avec cette entreprise identitaire — « faire sa place » — seront développés par le sujet. D'une part, tel que mentionné précédemment, il se rallie aux chiens qu'il qualifiera de « gros » et de « dangereux »; d'autre part, il élabore tout un discours sur sa mère qu'il décrit comme « un monstre » et à laquelle il dit ressembler en de nombreux points. Ces identifications aux chiens et à la « mère-monstre » semblent venir teinter la représentation qu'il a de lui-même auprès des autres : il doit se battre pour faire sa place et on a peur de lui.

Ma mère, elle, elle a du caractère. C'est une femme de caractère... (p. 3 A)

Fait que elle se faisait traiter de monstre, pis de ci, pis de ça à l'école là. Fait qu'elle l'a forgé son caractère là. (p. 6 B)

Je me promenais avec ma mère. Une gang de jeunes, [...] ils se sont mis à traiter ma mère de monstre. Moi, je m'en rappelle pas. Ma mère, ce qu'elle m'a dit, c'est que je suis parti à courir, je les ai ramassés un après l'autre. (p. 7 B)

Dans ce dernier extrait, un questionnement s'impose quant au regard que lui-même, enfant, a pu porter sur cette « mère-monstre ». En a-t-il eu peur? Ou honte? La description de ce personnage, faite de contradictions et de non-dits, demeurera énigmatique tout au long des deux entretiens avec ce participant. Tantôt elle sera forte et capable de contrôler l'incontrôlable, tantôt elle abandonnera, laissera tomber. Comme si le sujet sentait qu'elle n'a pas pu contenir toute cette violence en lui, le calmer, le garder auprès d'elle. Ainsi il reparle de ses hébergements en centre d'accueil, avec douleur :

Moi, tout le long que j'ai été en centre d'accueil, j'ai jamais appelé ma mère. Elle venait me rendre visite, mais c'est à peine si j'y parlais là. (p. 26 B)

C'est des années que... Les années de centre d'accueil là... j'aimerais ça oublier ça. C'est l'enfer les centres d'accueil. Je le dirai jamais assez. [silence] (p. 28 B)

Toujours en lien avec cette idée de « faire sa place », le sujet évoque les nombreux changements de lieu dans son enfance et nous comprenons mieux, ainsi, l'utilité de sa violence, dont la peur apparaît être l'un des moteurs principaux :

C'est arrivé souvent là... parce que j'ai changé beaucoup de centre d'accueil souvent, fait que... Pis je sais pas si tu sais comment ça marche en centre d'accueil, mais en tout cas, du côté des gars, il faut que tu fasses ta place là. Parce que si tu fais pas ta place, tu te fais marcher sur les pieds. C'est comme ça pis ça va toujours être comme ça. Fait que toutes les fois que je rentrais dans un centre d'accueil pis que j'arrivais dans une nouvelle unité, je pognais tout le temps le plus gros pis le plus grand. Je le ramassais dans un coin pis je le tapais... (p. 20 A)

Ben oui, mais j'ai toujours fait ma place, moi. C'est de même qu'on m'a montré à faire ma place, c'est de même que je fais ma place. Partout où ce que je vas. (p. 6 B)

Aussi, cette place à obtenir par la force sera abordée en lien avec la rivalité dans la fratrie et le rôle de grand-frère qui initie l'autre :

C'est moi qui l'a endurci, lui [son frère]. Ben justement, estie, il se laissait tout le temps faire quand il se faisait pagner par du monde pis un moment donné, je me suis écœuré. Je l'ai ramassé dans un coin pis je l'ai tapé jusqu'à temps qu'il se défende. C'est ça qu'il a fait. Aujourd'hui, okay [...] il déplace de l'air. (p. 7 A)

En définitive, toute cette peur et cette violence engendrée semblera consacrer le monstre, l'enfermer dans cette image qui ressortira à tout coup, en toute circonstance :

Il faut souvent répéter après eux autres, mais t'sais, c'est des enfants, fait que c'est normal là. Ça va arriver, des fois, que je vais lever le ton sur eux autres, parce que bon, elles écoutent pas. Mais quand ça fait 10 fois que tu dis la même chose, un moment donné, tu en as là, là [met la main au-dessus de sa tête]. Fait que m'a lever le ton, m'a la ramasser par un bras, je l'écrase : « Assis, estie. Ça suffit. » Là, ça se met à brailler. (p. 13 A)

On retrouve ici, dans l'éclat de cet « écrasement », la nécessité de revêtir cet habit de monstre et toute la violence sous-jacente.

[il se lève et mime ses paroles] Je suis violent? Dans ce que je viens de faire là? Où est-ce que tu vois de la violence là-dedans, toi? [...] Oui, par boutte, je vais être brusque, mais... ça lui a pas fait mal là. Elle a juste eu peur. C'est tout. (p. 15 A)

On ne lui a pas fait mal, seulement l'enfant a eu très peur...

Le Boxeur semble aux prises avec une identité difficile à assumer, pour lui-même et pour les autres. Le monstre s'édifie pour lui, malgré lui, et la peur qu'il génère ne semble avoir d'égale que celle dont il a été victime. Comment s'en sortir? Comment ne pas répéter?

CHAPITRE IX

LE FUNAMBULE – PORTRAIT D'UNE RENCONTRE QUI NE TENAIT QUE PAR UN FIL

C'est l'histoire d'un éléphant qui marchait sur un fil. De tout son poids, il progressait en équilibre au-dessus du vide, muni d'un simple balancier pour maintenir sa situation précaire. À cette vue spectaculaire et improbable, le public désarçonné retenait son souffle, appréhendant la chute. Comment défier la gravité? Le balancier suffirait-il? De fait, il arrivait que l'objet lui échappe, et alors il se retrouvait la tête en bas; un éléphant se balançant dans les airs, fixé à sa corde on ne sait trop comment. La foule fermait ses mille yeux pour ne pas voir l'écrasement de cette masse énorme. Et au moment de les rouvrir, surprise! L'éléphant avait repris ses aises avec assurance sur la corde raide, arborant un nouveau balancier, comme si rien ne s'était passé.

Ou peut-être est-ce l'histoire d'un jeune homme suspendu dans l'espace et le temps, lourd d'un vécu familial chargé d'embûches et de malheurs. Face au regard hébété de son interlocuteur, il tanguait sur son fil à la manière d'un funambule maladroit qui ne compte qu'au contrepoids du balancier pour éviter de tomber. Étrange théâtre tenant en haleine, et pourtant désespérant de fatalité. Ainsi il raconte comment il s'accroche à l'un, à l'une, puis à l'autre, puis encore à un autre... sans jamais trouver de stabilité en lui-même; lorsqu'on le lâche, dit-il, il perd ses moyens et s'effondre. Il tombe.

À la question de départ de la première entrevue — « j'aimerais que tu me parles de ta famille » — ce jeune homme se demande s'il doit élaborer sur son côté « parental »

ou celui « avec sa fille ». L'invitation d'y aller « comme il le sent » l'amène à lier ces deux pôles dans une sorte d'ébauche décrivant sa dégringolade d'hier à aujourd'hui²⁶. En l'espace de quelques minutes seulement, il nous plongera au cœur de son mal-être, mélange de dépressions successives et de consommation excessive pour y survivre. On le lâche, il tombe, tente de se relever, et l'histoire recommence.

Trop entendu, ce récit cohérent et bien ficelé ne manque pourtant pas de nous interpeller et les interrogations fusent. Que s'est-il passé? De qui, de quoi parle-t-il? Pourquoi donc? Le ton de l'interlocuteur devient curieux, avide de renseignements singuliers, ou simplement d'explications. La descente aux enfers semble évidente, presque assurée par ce parcours d'abandons et de maltraitance. Mais la confusion s'installe dans la tête de celui qui écoute et plus rien n'a de sens. Il faut chercher, tenter de retrouver le sujet à travers cette chute qui emporte tout sur son passage, et recoudre avec lui les pans d'une tragédie déjà jouée.

9.1 Les parents – l'omniprésence de l'absent

Nous apprendrons d'abord, dans l'histoire que nous raconte ce jeune homme, l'absence prolongée d'un père incarcéré et celle d'une mère trop occupée ailleurs, bien que présente physiquement. En somme, l'absence d'un adulte sur qui compter, sur qui s'appuyer pour grandir. Et parallèlement, la présence presque parasitaire de frères en dérive, celle écrasante d'un beau-père violent.

Mon père euh... il s'est faite rentrer en dedans quand j'[étais très jeune], je l'ai revu à l'[adolescence]. J'ai eu un beau-père qui m'a battu toute ma jeunesse... (p. 1 A)

²⁶ Remarquons qu'il établit lui-même cette liaison entre les divers événements de son histoire, nous informant ainsi de son caractère répétitif, sans nécessairement en être conscient.

Ma mère euh... je sais pas t'sais... j'ai vécu chez ma mère, mais ma mère travaillait tout le temps ou ben sinon elle était au bingo. Elle passait pratiquement jamais de temps avec nous autres... (p. 1 A)

[...] c'est tout le temps la guerre entre mon jeune frère pis moi ou ben mon plus vieux frère pis moi, fait que t'sais je m'entends pas ben avec les deux. Déjà là ça ça l'aide pas gros gros gros gros avoir des frères t'sais qui sont tout le temps sur ton dos pis qui te *bitchent*... (p. 1 A)

Dès le tout début de la première entrevue, nous sommes plongés dans cet univers d'enfant perdu, seul, laissé à lui-même et sans ressource. Il décrit les liens aux membres de sa famille comme quasi inexistant, du fait de leur absence, sinon comme abusifs, contre lui.

Le père manque durant toute l'enfance, mais reparaît plus tard, lorsque le participant cherchera à créer son propre noyau familial. La relation sera dès lors plutôt basée sur une transmission de confidences, une sorte d'amitié entre deux hommes ayant besoin l'un de l'autre, avec au centre un poupon, signe de leur lien indélébile et de leur postérité. Les rapprochements sont souhaités, mais demeurent difficiles et entrecoupés de ruptures plus ou moins longues. D'ailleurs, la première étape des retrouvailles n'apparaît pas très concluante.

Je me suis dit, bon ben mon père s'en va, il s'en va re-consommer, il s'en va se répéter son trip. (p. 1 A)

Ainsi les rapprochements se font par l'intermédiaire de l'enfant, comme nous le verrons ultérieurement, mais aussi par l'entremise d'une activité commune :

J'y ai faites des menaces de pu vouloir le revoir s'il continuait à boire, s'il continuait à fumer t'sais j'y pétais des coches pour rien pis plus tard j'ai commencé à boire pis fumer avec... (p. 16 A)

Être comme ce père pour le rejoindre, en désespoir de cause...

Mon père là, c'est comme euh... ça serait comme mon parrain de... NA dans le fond. [...] Narcotique Anonyme. T'sais ça serait comme genre mon parrain, ça serait comme genre le gars avec qui je vais m'assir pis prendre un café pis parler des vraies affaires comme que je fais là en ce moment. (p. 17 B)

Petit bout de phrase qui en dit long sur sa vision des entrevues et sur le rôle que peut occuper son interlocuteur : on parle des « vraies affaires ». Que veut-il dire au juste? À la lumière de ce qu'il nous dira de son rapport aux thérapies, l'autre avec qui il entretient un échange semble forcément devoir adopter une certaine position attendue. Le père « parrain de NA », l'interlocuteur avec qui on parle des « vraies affaires », etc. Nous y reviendrons.

La mère, bien que présente dans la vie du participant, est décrite comme toujours ailleurs, prise par d'autres intérêts. Beaucoup de reproches lui sont adressés, principalement de deux ordres : parfois elle envahit le sujet en lui remettant ses problèmes sur les bras (la fratrie); d'autres fois les récriminations concernent son manque de protection parentale, alors qu'elle choisit un beau-père violent et qu'elle laisse ses enfants sous son joug.

Mon petit frère... il vient icitte là parce que il est dans marde, ma mère me l'a débarqué chez nous, ma mère m'a débarqué mon petit frère chez nous parce que elle était écoeurée de l'avoir chez eux, je l'ai amené au B.S. (p. 10 A)

Le beau-père il m'a toujours battu, en le faisant sans que ma mère soit là, mais quand qu'elle était là c'est drôle, il fermait sa gueule, il disait rien, [...] mais quand qu'elle était pas là il en profitait en tabarnak. (p. 17 A)

Ce dernier ne semble pas investi comme figure parentale. Loin de remplacer le père, il est présenté comme un être immonde, écrasant, violent, sournois. Rien de bon ne

semble pouvoir en sortir. Et, comble du malheur, tous semblent s'accorder pour faire une place à ce personnage :

Ah ça m'enrage de parler de mon beau-père. [...] Ah ça m'enrage. Ça m'enrage en estie. J'en parle avec mon père pis je grimpe aux rideaux. T'sais moi mon père il va me parler de mon beau-père, t'sais, même lui avant ça l'enrageait, mais à c't'heure il s'en câlisse t'sais c'est rendu des bons chums, [...] ils jasant ensemble comme si c'était des vieux chums d'enfance. (p. 19 A)

Pourquoi cette proximité des figures parentales? Pourquoi personne ne le protège de cet homme violent? Même le père, souvent idéalisé, semble le trahir. Ainsi les liens se nouent et se dénouent au gré des humeurs de chacun, et parallèlement les conflits se multiplient dans la famille :

Ma mère est en chicane, est en chicane avec mon parrain, ses sœurs... ça va pas ben là pour euh le côté de, le côté de ma mère là... (p. 3 B)

C'est à cause que ma mère elle se pogne tout le temps avec moi... (p. 4 B)

Mon petit frère il fout la guerre partout où c'est qui va... pis où est-ce que c'est mon entourage... t'sais ma famille, mes chums pis toute... (p. 4 B)

Le milieu familial apparaît conflictuel, changeant, voire confus. Ce qui ne manque pas, comme l'illustrent les citations qui suivent, de rendre confus les souvenirs eux-mêmes. Dans un tel état des choses, il devient ardu de savoir vers qui ou vers quoi l'on doit se tourner :

Je m'en câlissais là de ma mère. Ma mère je la voyais pas. Je voulais mon père. Le fait que je voye pas ma mère... ben je voulais mon père. Mon père lui il voulait me voir. Il voulait nous voir... (p. 19 B)

Parce que j'suis un père attentionné t'sais moi je porte attention à mes, à ma fille pis toute... comme mon père m'a toujours porté attention à moi pis mes frères... c'est pas comme ma mère là, mon père il passait beaucoup de temps avec nous autres même si c'était un ivrogne fini là... il joue tout le temps avec nous autres, il se fait tout le temps du fun. T'sais moi mon père euh... t'sais c'est... c'est une personne qui est proche de ses enfants... pis... c'est une de mes valeurs aussi... t'sais j'veux pas que ma fille elle aille un père qui est dans débauche, j'veux que son père soit proche d'elle pis qui... t'sais qui soit là toujours, qu'il soit toujours là pour elle... pas qu'elle aille un père absent, sur la... sur la dépression pis sur l'alcool pis sur la drogue. (p. 13 B)

La question de la réalité des faits ne nous intéresse pas particulièrement ici. D'autant que cette histoire ne sera jamais vérifiée. Par contre, il apparaît évident dans la manière dont elle s'élabore pendant les entrevues, notamment en regard des nombreuses contradictions dans le discours, qu'elle porte en elle-même ce paradoxe de l'omniprésence de l'absent. En effet, il semble que le personnage absent (le père) détienne le rôle du parent présent dans les pensées du participant, disons le plus investi. Alors qu'à l'inverse, c'est par ses manquements et son absence que nous est présenté le personnage présent physiquement (la mère), quoique possiblement absent psychologiquement. Le paradoxe ressort d'ailleurs dans ce qui doit être perpétué ou non :

T'sais elle [sa mère] a jamais été présente pour moi, mais moi pour ma fille c'est pas ça que je veux, je veux qu'elle ait un père présent... (p. 5 A)

Ce qui reste vrai aux yeux du Funambule qui se raconte, c'est l'absence de la mère et le désir omniprésent d'un père. Et cette réalité ne manquera point de se répéter, comme nous le verrons, avec toutes les contradictions impliquées : notamment, les craintes du participant face à la mère de son enfant, qui a la garde complète mais qui risque de ne pas être suffisamment présente; et sa propre absence effective auprès de cet enfant, du fait de ses nombreux problèmes de consommation et de dépression, couplée d'un investissement sans bornes, alors qu'il pense continuellement à cet enfant loin de lui et duquel il ne peut se séparer, même en pensées...

9.2 À la recherche de (re)pères

La figure du père semble occuper une grande place pour ce participant qui y tire ses points de repères les plus marquants. Par exemple, un souvenir (écran?) figé dans le temps, représentant de ce qui reste de l'enfance :

T'sais j'ai pas de gros gros, j'ai vraiment pas de souvenir là de cet âge-là à part que mon père s'est faite arrêter devant moi là. (Ça tu t'en rappelles?) C'est sûr. T'sais je vais m'en rappeler longtemps là. (p. 15 B)

Le peu de souvenirs à évoquer laissera au participant l'impression d'une transmission qui n'a pas eu lieu, qui manquerait, un sentiment qu'on ne lui a rien transmis et qu'il n'a pu hériter de rien. Difficile de savoir qui l'on est si l'on ne sait pas trop d'où l'on vient. Il y a une sorte de vide laissé par le passé et les figures parentales.

(Qu'est-ce que tu connais de leur vie à eux?) Ma mère... pratiquement rien... mon père toute. Parce que ma mère... elle, elle a jamais parlé de son passé ou ben de quoi que ce soit. (p. 17 B)

Ainsi il en connaîtrait peut-être un bout : celui de son père. Mais l'histoire s'arrête là, il n'en dira pas plus. À d'autres moments des entrevues toutefois, nous retrouvons des bribes de ce qu'il considère comme lui venant de ce père. Notamment, un rôle de protecteur et certaines valeurs familiales.

Moi toute mon monde c'est toute mes p'tits frères, mes p'tites sœurs pis touche pas à mon monde parce que moi m'a les défendre. J'ai tout le temps été comme ça. Pis ça c'est à cause de mon père [il rit]. Protège ta famille, ta famille va toujours être là pour toi. (p. 18 A)

9.2.1 Confusion dans la transmission

Cette transmission souhaitée (plus qu'effective?) apparaîtra néanmoins ébranlée par divers aspects de la vie de ce jeune homme, laissant émerger dans les entrevues des moments de doute et de confusion sur le chemin à suivre :

Pis les amis ben c'est ça que ça fait quand t'es dans marde. Ça t'envoie chier. Ben moi ça été le contraire, moi ma famille m'envoyait chier pis mes chums ont été là pour moi, ben moi t'sais qui tu veux que je croye... le fait que j'ai vécu ça ou ben ce que mon père il m'a dit... le fait que j'aie vécu que ma famille m'a envoyé chier pis qu'ils m'ont mis dans marde pis que ça été mes chums qui m'ont hébergé pis qui m'ont aidé pis toute, pis que mon père qui me dise « R'garde, la famille va toujours être là pour toi, mais tes chums, mais que tu sois dans marde, ils vont t'envoyer chier. »... qui que je crois? (p. 13 A)

Et pour ajouter à la confusion :

T'sais c'est là qui vont [ses amis] m'envoyer chier pis qu'ils vont me laisser tomber, je le sais, j'suis pas cave. [...] La majorité du temps là c'est quant tu te retrouves vraiment, mais vraiment dans marde là dans pire marde là, t'as des grosses dettes pis toute là c'est là que tes chums sont pu là pour t'aider. [...] Tu te débrouilles tout seul. (p. 21 A)

Comme s'il trouvait une issue à ce problème de confiance et de chemin à suivre, les amis deviennent à un moment donné des cousins, membres de la famille. Une façon de rester fidèle aux deux propositions?

Pis j'ai encore des bons amis de la maternelle encore que je vois encore aujourd'hui pis je vois encore du monde là, ça fait... j'ai un de mes... je le considère comme, j'en ai deux que je considère comme mes cousins... (p. 13 A)

La fonction du protecteur, telle qu'évoquée précédemment, aura aussi son revers. Contraint d'occuper ce rôle auprès de la fratrie — fratrie qui par ailleurs génère de forts sentiments de rivalité —, le sujet se sent envahi par eux, parasité par leurs problèmes. D'une part il doit être celui qui protège :

Je pouvais pas laisser mon petit frère tout seul avec mon beau-père qui est violent pis que ma mère qui est tout le temps à la job ou au bingo... (p. 22 A)

D'autre part il craint d'être lui-même la source des problèmes :

Je veux pas que mon petit frère passe par où moi j'ai passé. Qui tombe, qui tombe dans la roche, qui tombe dans le *speed*, l'*ecstasy* ou ben l'héroïne, n'importe quoi... [...] je veux pas voir mon petit frère faire ça, je veux pas voir mon petit frère se détruire de même parce que moi je l'ai faite pis c'est pas, c'est pas l'*fun*... t'sais je sais c'est quoi ça fait, j'ai eu l'expérience pis je veux pas que mon petit frère passe par là parce qu'il... il en survivrait pas. (p. 12 A)

Et en même temps il se sent floué, presque parasité par sa fratrie :

T'sais mais moi je les aidais. Je leur en donnais, pis moi je me vidais, eux-autres ils se remplissaient. J'ai, j'ai même été habiter avec mon frère, ça a même pas duré trois mois je voulais le tuer. (p. 11 A)

[...] moi je me suis toujours fait remercier en me faisant cracher dans face t'sais... (p. 12 A)

9.2.2 Quelques échappées

En plus de la confusion dans cet héritage, on comprend, dans la manière dont ce jeune homme raconte son histoire, qu'une perte brutale est survenue. Qu'il y avait un avant,

et qu'il y a un après. Et que c'est cette perte qui demeure le fait saillant de son malheur.

Tu vois pas ton père pendant pratiquement 10 ans... [...] c'est pas t'sais, c'est pas le *fun* t'sais, surtout que en plus j'étais un petit gars à papa... t'sais moi c'est pas ma mère, je m'en foutais de maman, je passais du temps avec mon père, j'aimais ça être avec mon père. C'était la même affaire avec [ma fratrie...], on était des fils à papa. (p. 16 A)

Ce vécu de perte nous permet d'apporter un certain éclairage au souvenir unique évoqué précédemment (lorsque le père se fait arrêter). En effet, il semble constituer la pierre angulaire d'une compréhension du sujet concernant ses moments de chute répétés. Et de façon redondante dans les entrevues, le participant fera le lien entre la question de la perte et ses descentes aux enfers.

Mais c'est sûr que n'importe quoi pourrait faire en sorte que [tape dans ses mains] ça tombe... [...] Quand que c'est de même là, il suffit d'un claquement de doigt pour que je retombe. Une petite affaire... pis je retombe... oublie ça je suis parti... pis si je pars ben c'te coup-citte je reviendrai pas... je reviendrai pas si je pars... j'risque de partir pour de bon... (p. 24 B)

À la manière du funambule perdant son équilibre, chaque perte semblera le faire chuter dans le vide avant l'écrasement final, définitif. On le lâche, il tombe. Le sentiment d'être manipulé par l'autre comme un pantin s'exprime dans l'idée qu'on peut toujours le laisser tomber, le lâcher... et qu'il ne s'en remettra pas. En d'autres termes, le vécu de pertes successives dépend de l'autre et de comment il tient ou ne tient pas le sujet à sa merci.

Fait que là, après la dépression que la mère de ma fille m'a faite faire... (p. 8 A)

C'est pas moi qui l'a laissée, c'est elle qui est partie sans donner de nouvelles rien pis j'ai faite une dépression là-dessus aussi. (p. 6 A)

Une anecdote intéressante à ce propos, souvenir raconté par la famille : petit bébé tenu dans les bras de son père, voilà que ce dernier l'échappe par étourderie. Le funambule chute et s'écrase au sol.

S'accrocher à un fil de secours restera toujours d'actualité :

C'est pour ça là, je suis allé chercher mon aide. Je suis allé la chercher pour pas faire de conneries. (Tu voulais faire une connerie?) Euh... j'ai eu trois rechutes à cause de, des histoires avec la mère de ma petite... pis disons que ça me tente pas d'en faire une autre... [...] si je rechute, celle-là ça pourrait être la dernière là... t'sais je serais peut-être même pu là là après cette rechute-là là... t'sais ça va peut-être me coûter la vie pis je veux pas aller jusque là... (p. 1 B)

La vie ne tient qu'à un fil. Et un sentiment d'usure semble s'emparer du jeune homme.

9.2.3 Un corps à toute épreuve

Autre point de repère essentiel pour ce participant : son propre corps entraîné à combattre la peur.

[...] je me faisais écœurer à tous les jours au primaire jusqu'au secondaire. Je me suis faite battre souvent euh... j'ai vécu l'enfer comme enfance pis adolescence au secondaire jusqu'à tant que je décide de me révolter pis que j'dise que ça suffit. Que je mange pu de coup pis que... ça s'arrête là. (p. 23 A)

Et la peur changée en rage s'avérera une arme redoutable :

Ça a été la dernière fois que je me suis battu pour vrai. Que j'ai crissé mon poing dans face à quelqu'un. [...] Ça peut arriver, mais je veux pas que ça

arrive. [il rit] Parce que là je me contrôle pas [semble émotif] quand que je commence là-dessus je me contrôle pas j'ai de la misère à m'arrêter... (p. 22 A)

Une arme qui fait peur à son tour et que l'on doit contrôler :

Pis disons que je veux pas me rebattre aujourd'hui parce que [...] disons que avant je faisais aucun arts martiaux pis à c't'heure j'en fais 2... c'est... ça risque d'être un petit peu plus pire... (p. 23 A)

9.2.4 Une bouée de sauvetage

Nous l'avons vu plus tôt, l'autre avec qui ce jeune homme peut entretenir des échanges « vrais » se présente sous la forme d'un interlocuteur d'un genre particulier. Il est un « parrain », donc celui qui a vécu du même, qui connaît le chemin à suivre et qui pourra guider; quelqu'un de qui on peut prendre quelque chose, à qui l'on peut s'identifier.

À ce sujet, il importe de mentionner l'importance qu'accorde ce jeune homme aux intervenants et aux thérapies. Il nous dira avoir fait — et bénéficié — de nombreuses demandes d'aide que l'on pourrait résumer en ces termes : la recherche d'un lieu où il aurait une place, d'un groupe où on l'accepterait enfin.

Même les centres d'accueil, autrefois craints, lui apparaîtront désormais comme une aide potentielle qu'il aurait dû prendre :

Je voulais pas y aller en centre d'accueil, je voulais pas connaître ça. Pis... aujourd'hui je me dis j'aurais peut-être dû connaître ça parce que... [...], j'aurais peut-être pas connu ça moi si j'aurais été en centre d'accueil... t'sais j'aurais été à l'école, t'sais j'aurais... je marcherais sûrement drette aujourd'hui

si j'aurais passé par là... mais non... j'ai, j'ai faite le cave pis j'avais peur d'aller en centre d'accueil... (p. 20 B)

Se donner une place donc, et tenter de sortir des relations qui le « parasitent » pour se retrouver lui-même en tant qu'homme :

[...] c'est ça que j'ai appris à faire en thérapie là, c'est de prendre soin de moi, mes valeurs, mes responsabilités pas celles des autres... (p. 12 A)

[...] tu comprends un peu plus que tu vis avec tes émotions pis t'en parles... t'sais c'est pas parce que t'es un homme que tu vas t'empêcher de pleurer, un homme, ça l'a le droit de pleurer. (p. 7 A)

L'homme qui pleure déverse ses larmes. Et l'autre semble pouvoir jouer le rôle de celui qui reçoit ce qu'on lui déverse. Le participant veut se vider du poids qui l'assaille, s'en libérer. Ainsi il dira participer à la recherche pour « se vider, être plus léger ».

J'aime ça en parler de mon vécu parce que ça vide mon sac pis je me sens plus libéré après. Je me sens un peu vide pis je me sens un peu mieux t'sais. C'est un fardeau de moins. T'sais parce que c'est ça que j'ai appris en thérapie aussi t'sais apprendre à parler mieux, à vider mon sac, comment je me sens pis... (p. 27 A)

L'aide, en lui permettant notamment de se déverser, l'amène à se sentir plus léger et libre, mais aussi plus vide.²⁷ Et ce sentiment de vide deviendra vite envahissant et le laissera dans un état confus, perdu et seul, empressé de se remplir à nouveau. Il nous en fera part lors de son arrivée à la seconde entrevue, le lendemain. Plus mal que la

²⁷ Le lien avec la fonction contenante (Anzieu) pourrait s'avérer intéressant ici. Car justement, tout se passe comme si elle ne pouvait pas être effective. Le sujet ne peut l'utiliser (au sens winnicottien), et ce sentiment de vide qu'il décrit durant les deux entretiens en est probablement l'une des conséquences.

veille, parler de son vécu l'aurait plongé dans une sorte de désespoir profond, duquel il ne pourra se sortir que par l'intervention d'un autre sur qui s'appuyer, en l'occurrence son enfant.

[...] ah hier pis en plus de ce qu'on va parler là aujourd'hui, j'veais avoir besoin de voir ma fille... j'veais n'en avoir de besoin... (p. 2 B)

J'suis, j'suis calme quand je suis avec elle t'sais... je pense à rien d'autre qu'à elle pis à m'occuper d'elle pis de la serrer dans mes bras pis lui donner toute mon amour que j'ai de besoin. (p. 12 B)

Tout cet amour dont « il » a besoin... Pour ce jeune homme en proie au désespoir et aux échappées de l'entourage, la quête de repères auxquels s'accrocher devient vitale. C'est d'ailleurs surtout en fonction de cette exigence qu'il décrira l'importance du lien à sa conjointe, éventuellement à son enfant.

9.3 Maintenir le lien, rester accroché

Ffffff... disons que si elle serait pas là ben... je pourrais faire une connerie pis toute là... (p. 1 B)

La présence de l'autre (ici la conjointe) reste une condition sine qua non à la possibilité de maintenir un certain équilibre sur la corde raide. Nous l'avons vu, elle sert de balancier, de repère, de bouée de sauvetage. Et tout se passe comme si, pour maintenir cette présence, les liens devaient se resserrer.

D'abord, le participant doit croire en son pouvoir attracteur :

Toutes les filles, je sais pas pourquoi, ils m'ont toujours dit ça. Toutes ceux avec qui que je suis sorti. [...] Pourtant, je suis pas différent des autres. Pourtant, j'suis pas... j'suis pas si extraordinaire que ça... t'sais... (p. 21 B)

Puis, il doit croire au besoin de dépendance de l'autre :

Elle a de la misère à vivre sans... [...] (Tu dis qu'elle peut pas vivre toute seule?) Non... elle est pas, elle est pas assez responsable. Elle a pas, elle a pas créé son indépendance... elle a tout le temps eu quelqu'un en arrière d'elle. (p. 25 B)

Là c'est pour ça là qu'est prête, elle va t'être prête à s'en venir vivre avec moi là. (p. 23 B)

Le désir de s'en rapprocher et de maintenir le lien semble fort, mais il conserve néanmoins son lot de dangers. L'ambivalence est au rendez-vous, laissant entrevoir quelques contradictions dans le discours :

Là on est vraiment, ça vraiment d'l'air sérieux notre affaire. On est un petit peu plus proche qu'on l'était... (p. 7 B)

[...] disons que je crains d'aller habiter avec une femme... j'veais essayer avec ma femme que j'ai en ce moment... mais... à part ça j'ai eu des mauvaises expériences pis pu jamais je le fais... pu jamais je le fais, j'veais sortir avec une fille, mais qu'elle ait son logement pis moi j'ai mon logement. Comme ça il y a de quoi qui arrive ben on a notre place. (p. 7 B)

Quant au désir d'enfant, il apparaît dès le départ teinté de cette nécessité de maintenir le lien à l'autre :

Oui, on en parlait. On a commencé à en parler avant qu'elle tombe enceinte. [...] quand on a commencé à sortir ensemble, on se protégeait pas. Elle voulait

pas. Drette là moi c'est quoi que ça me disait... t'sais automatiquement, moi elle veut un enfant. Bon... engagement! (p. 9 B)

9.4 De la fonction de l'enfant

L'engagement du couple semble supposer d'emblée la possibilité d'enfanter. Un peu comme dans l'expression connue de la poule et de l'œuf, bien qu'on ignore qui vient en premier, l'un n'existe pas sans l'autre, les deux demeurent toujours intriqués. Et les mêmes attentes du participant — envers la conjointe, le thérapeute, l'interlocuteur — ne manqueront pas de peser aussi sur cet enfant : un autre à qui s'accrocher pour ne pas tomber.

T'sais, le fait, le fait que je me tiens debout encore aujourd'hui, c'est ma fille... [...] t'sais je veux pas, je peux pas dire que j'utilise... ouais... j'utilise ma, ma fille là, je l'utilise carrément comme une béquille. Ma fille, ma fille là c'est mon handicap pis c'est ma béquille. C'est ce qui m'empêche de faire une connerie. Pis ma blonde aussi, mais surtout ma fille c'est ce qui m'empêche... [...] c'est une autre sorte de consommation de drogue là, c'est de l'amour, que je consomme là, c'est de l'amour de ma fille. (p. 23 B)

Le participant revient, dans cet extrait, à tout cet amour dont « il » a besoin et que l'enfant peut lui apporter. Il fait aussi référence à la consommation, celle-ci apparaissant comme neutralisée par la présence de l'enfant. Ou en d'autres termes, l'enfant vient le protéger de sa consommation, tout en favorisant l'espoir de changement.

Ben j'ai compris qu'il fallait que j'arrête de niaiser. Pis que j'avais ma vie à vivre, que mon trip était fini pis que... [...] Ma fille elle a besoin de son père comme qu'elle a besoin de sa mère. (p. 8 A)

Si j'aurais tout le temps ma fille avec moi, j'arrêtera de fumer la cigarette pis le pot... t'sais la plupart du temps je m'empêche de fumer... (p.13 B)

Un autre détour par ce besoin criant de la présence du père. Un père duquel il pourra d'ailleurs se rapprocher par l'entremise de l'enfant :

J'ai mon père [...] aussi qui m'aide t'sais si j'ai des commissions à aller faire, l'épicerie pis toute, ma petite reste avec mon père. J'ai envie de fumer une cigarette, je vais la laisser avec mon père... (p. 9 A)

L'enfant empêche la consommation et rapproche du père. Mais, paradoxalement, ce dernier favorise cette consommation d'une part en servant de modèle à copier (tel que vu précédemment), d'autre part en le libérant, quelques instants, de cet enfant « trouble-fête » (Emard et Gilbert, 2016).

9.5 La répétition : crainte et fatalité

La venue de l'enfant comme nouvelle possibilité d'ancrage et ouverture sur l'avenir crée, en elle-même, la crainte de la répétition de ce qui a déjà été vécu et qui laisse des traces. La rechute le guette, quoi qu'il arrive :

[...] ça m'arrive tout le temps... mais ce qui arrive c'est que j'arrive pas à le gérer pis je rechute. Mais là, c'est un, c'est un vrai miracle là, ça fait un mois là que j'endure ça pis j'ai pas encore rechuté. (Mais ça te fait peur?) Ça me fait peur parce que j'ai peur de me repogner encore avec ma famille pis que ça refasse comme quand que ma mère m'a crissé dehors pis que ma famille me parlait pu pantoute pis qu'ils voulaient pu rien savoir. (p. 3 B)

Les enjeux autour de l'abandon maternel ne seront pas beaucoup développés pendant les entrevues. Il en glissera seulement quelques mots, suite à nos questions plus directes sur le sujet. C'est plutôt l'absence du père, encore une fois, qui semblera le préoccuper par rapport à son enfant :

Disons que je voudrais que ma fille elle aille un père qui soit présent, qui aille sa job pis qui va bien pis qui peut subvenir aux besoins. C'est tout ce que j'ai souhaité qu'elle soit heureuse... (p. 5 A)

Une absence d'autant plus dangereuse pour l'enfant qu'elle attire la venue d'un beau-père :

Disons que ça c'est assez important pour moi t'sais, je veux pas que ma fille elle aille un autre, un autre père t'sais un beau-père... mais qu'elle connaisse t'sais, qu'elle connaisse jamais son père ça je l'accepterais jamais. (p. 25 A)

(Elle a tu un beau-père?) Ben elle a eu un beau-père. Quand que j'étais séparé... (p. 25 A)

La peur est là, consciente et douloureuse, mais il ne peut en être autrement, fatalement. Et cette possibilité d'un avenir meilleur semble dès lors contaminée par la crainte qu'il contient. Le participant, aux prises avec cette contradiction, nous dira d'ailleurs :

Disons que je, je prévois pas ma vie dans le futur... je préfère laisser le temps aller... parce que je pourrais me tromper... [...] fait que je préfère attendre. Pis... je vais le savoir le moment venu. (p. 10 B)

Puis il poursuivra ainsi :

T'sais tout ce que je prévois pour ma fille, c'est qu'elle aille un bon avenir pis que... c'est, c'est, c'est ça que je veux faire pour elle [...] C'est sûr que je lui souhaite un avenir prometteur, c'est ce que je veux pour elle... (p. 10 B)

Le souhait est là, on ne saurait en douter. Mais comment le sujet peut-il s'approprier ce rôle parental, prévoyant de l'avenir de son enfant, alors qu'il ne peut, du même coup, penser cet avenir? Pourquoi, malgré les nombreuses tentatives de s'en sortir et

les demandes d'aide répétées, rien ne semble bouger, changer? La manière dont il peut utiliser l'aide — et les entretiens de recherche — nous fournit probablement quelques éléments de réponse, en plus des contradictions avec lesquelles il demeure coincé.

Le Funambule semble confiné à cette position au-dessus du vide. Dépendant de l'autre qui le tient, il risque toujours de tomber. Peut-être ne peut-il être en lien que de cette manière? Un lien qui pèse lourd et qui, pourtant, le ramène souvent à sa solitude. Un lien dont il souffre, qui l'envahit, mais qu'il répète malgré lui, même dans son nouveau rôle de père.

CHAPITRE X

LE PROFESSEUR – PORTRAIT D'UNE RENCONTRE AVEC UN *SELF-MADE-MAN*

Extrait de L'Albatros – Charles Beaudelaire
Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Le bon professeur présente la capacité d'unir des morceaux de contenus variés afin de leur donner un sens, une direction; il sait constituer une matière et la rendre digeste pour ses élèves. D'informations disparates sur son sujet de prédilection, il parvient à former une trame à la fois compréhensible et captivante qui guidera l'autre.

Tout au long des entretiens avec ce jeune homme, nous verrons la manière singulière dont s'entrecroisent les éléments qui constituent cette trame à suivre, de même que leurs effets sur la relation à l'autre. Il travaille à inventer ce fil conducteur pour l'interlocuteur qui l'écoute, afin de maîtriser ce qui sera entendu, autant qu'il travaille à l'établir au sein de son existence, cherchant un sens à lui donner et maintenant vivant une sorte d'idéal recherché. Mais paradoxalement, cette trame, parce que définie dans son essence, maintient le sujet dans une voie unique et directe. La route étant tracée, nul autre chemin n'apparaît possible.

Ce Professeur dit et montre ce qu'il veut bien dire et montrer. Il « professe » et enseigne plus qu'il ne se livre. Il instruit l'autre en fonction des éléments qu'il a lui-même choisi de retenir. En version finale de son discours et à force de répétition, les omissions finissent par être désapprises, expédiées aux oubliettes. Le discours tenu demeure inébranlable, cohérent; un discours à exhiber plus qu'à partager.

Pour que l'interlocuteur reste attentif, intéressé, le professeur doit impérativement marquer son discours de rebondissements et de retournements qui semblent imprévus. Il veut en mettre plein la vue et plein les oreilles.

Lors de la première entrevue, lorsque l'intervieweuse appuie sur le bouton ON de l'enregistreuse audio, le jeune homme s'exclame : « *Testing, one, two!* » Et s'amorce ainsi une rencontre pour le moins improbable. D'abord à l'interrogation concernant sa famille, il répondra :

Ben ma famille, là, c'est un peu *rough*, si tu veux que je te parle de ma famille, ma famille est décomposée pas mal. (p. 1 A)

Famille « décomposée » donc, en morceaux, qu'il tentera par tous les moyens d'assembler, de recoller :

Tu sais, je suis en train de, en train de me remettre sur pied, finalement. Avec ma famille. Je suis en train de recoller ma famille. [...] Elle est pas mal éclatée, elle est pas mal... Je sais pas si j'ai dit éclatée, mais c'est ça que je voulais dire, elle est en morceaux. Fait que je suis en train de la recoller. (p. 2 A)

Ainsi il nous présente, d'emblée, ce avec quoi il essaie de « composer », d'une part dans sa nouvelle vie de papa, d'autre part dans sa manière de répondre à notre interrogation de départ, en entrevue. La visée consciente ira dans le sens de la

reconstruction d'une constellation familiale perdue car trop éclatée, qu'il faudrait transmettre à un autre, curieux de savoir. Mais comme tout travail de montage, des bouts de l'histoire seront retranchés, occultés, d'autres seront embellis, grossis pour leur conférer plus de valeur, et le tout sera signé de la marque de l'auteur afin que l'œuvre soit reconnue comme sienne, sans intervention de la part d'un autre.

10.1 Le prix des réconciliations : blessure identitaire et danger de répétition

Nous verrons combien coûteux pour le sujet s'avèrera ce désir de reconstruction d'une famille unie, notamment en raison des renoncements impliqués et de leur potentialité destructrice au plan identitaire.

Recomposer une famille, donc. Dessein complexe et non dépourvu d'obstacles. L'envie que les pièces forment un tout ne suffit pas, d'autant que l'éclatement a aussi son rôle à jouer, sa raison d'être.

J'étais retourné là-bas simplement parce que oui, nos deux familles étaient là-bas, mais moi je m'en fous pas mal. Ma famille sur mon bord, regarde, j'étais dans la rue, ils se sont crissés de moi, je vais bien me crisser d'eux autres moi avec. (p. 9 A)

Les liens ont été rompus; la brisure demeure et rend vaines les tentatives de rapprochement. On était seul, on restera seul.

[...] j'attends rien des autres, ostie. On est jamais mieux servi que par soi-même. Si je me mets à attendre après mon père puis ma mère, tabarnak, je vais attendre longtemps, je pense. Même quand j'étais jeune, je pouvais pas me fier là-dessus, fait que pourquoi je me fierais là-dessus aujourd'hui, tu sais? (p. 21 B)

Cette idée d'être seul, de n'avoir besoin de personne et de n'en rien attendre, exprime à coup sûr une souffrance de l'être reprise à son compte sous la forme d'une domination grandiose. L'autosuffisance fait basculer la solitude.

À 14 ans, moi, j'avais plus besoin de mes parents. Je me débrouillais tout seul. (p. 33 A)

À cela pourrait s'ajouter l'idée du *self-made-man*, celui qui se forge seul :

Je suis un autodidacte. (p. 26 A)

Difficile de renoncer à une telle affirmation, d'autant que l'on peut aisément pressentir ce qu'elle recouvre : douleur du passé que l'on souhaite oublier et unique chance de s'en sortir et de ne pas répéter. La reconstruction semble devoir passer par cette route autarcique, au prix de demeurer seul, et le désir de recoller la famille entraîne un autre danger potentiel : celui de la répétition d'une génération à la suivante. Comment surmonter cette crainte de refaire les mêmes erreurs avec son propre enfant, sinon en trouvant des façons de se différencier ?

Il sera pas élevé comme mes parents m'ont élevé, c'est sûr. Je suis une autre personne, moi, qu'eux autres. Je suis moi-même, c'est ça que je te disais tout à l'heure. (p. 31 A)

C'est vrai le principe que nos enfants sont le contraire de nous autres. Moi je suis le contraire de mon père en ostie. Justement, ce qui le faisait chier. Lui, il voulait que je sois Mini lui. C'était pas Mini lui, j'étais moi-même. Pauvre tigars. (p. 19 A)

Qui est ce « pauvre ti-gars »? Le père attendant de son enfant qu'il soit identique à lui-même? Ou le fils à qui l'on impose cette attente? Nous verrons ultérieurement comment les deux peuvent s'appliquer au Professeur.

Presque fatalement, la crainte de la répétition devient réalité exaucée. Lorsqu'elle apparaît inévitable car déjà amorcée, comment y faire face? Dans l'extrait qui suit, le jeune homme nous explique le drame que fut la séparation parentale pour lui, tout en minimisant les effets sur son enfant de celle survenue avec sa conjointe, mère de cet enfant :

Mais je pense encore que le fait que mes parents se soient séparés, c'est ça qui m'a *fucké* la tête. C'est pour ça que je suis un peu content que ça soit fait, là, avec elle, le petit s'est pas rendu compte de ça, lui. Il s'en rappellera pas mais qu'il aille cinq ans, ce qui s'est passé. Fait que lui, ça va être ça, sa vie, ça va être normal, c'est la routine, fait que... Moi j'avais mes parents, puis je les ai perdus. Tu comprends? (p. 28 A)

Et pour se confondre davantage, il ajoutera dans la seconde entrevue :

Moi je l'élève à ma façon. Quand il vient chez nous, c'est de même que ça marche. Moi, j'ai été élevé de même. Chez ma mère c'était de même. Chez mon père, c'était de même. Puis quand les deux vivaient ensemble, bien, c'est ça que je faisais, je manipulais. J'allais voir ma mère : « je veux avoir ça – Non. » J'allais voir mon père : « je veux ça – Oui. » Fait que, tu sais! J'avais deux chances! Fait que c'est ça que je veux pas qui arrive. (p. 9 B)

10.2 Une mise à distance essentielle

La distanciation face à l'autre, mais aussi celle des pensées propres, s'avère nécessaire pour contrer la blessure narcissique et le danger de la répétition. Le participant délimitera ainsi son discours durant les entrevues en établissant un chemin tracé dont il ne faudrait point dévier.

À l'instar du professeur qui choisit et peaufine sa matière, il évacue du même coup tout un pan des connaissances, laissant à d'autres le soin d'organiser ces fragments à leur guise. L'intervieweuse « élève » se retrouve laissée à elle-même, sidérée face à l'ampleur de ce qu'elle méconnaît et qu'on ne lui enseignera pas.

J'en parlerai pas avec toi. On passe à, on passe à d'autre chose. Le pourquoi du pourquoi je veux pas le savoir, je m'en câlisse. Si je suis en train de réparer les affaires, je reviendrai pas sur le passé, parce que ça va rien que me mettre en crise. Fait que, j'en parlerai pas plus avec toi... (p. 7 A)

Tout se passe comme s'il fallait effacer certaines choses pour poursuivre dans une voie. Évacuer, mettre à distance ce qui ne doit pas être là :

Si je commence à lui en vouloir tout le temps, on fera pas une famille fort, fort. Ça fera pas une famille solide, solide, ça là. Fait que c'est pour ça que je te dis, le pourquoi du pourquoi, je veux pas le savoir. Puis, tu comprends? Je mets tout ça de côté. (p. 39 A)

La distanciation par rapport à ce qui sort des sentiers battus se fera notamment par cette contrainte dans le discours et dans l'échange. Les choses non désirables, celles dont on ne veut rien savoir, seront ainsi mises à l'index. Ne pas laisser aller ce qui émerge spontanément, maintenir la ligne directrice de la trame connue et préétablie, tout en reléguant l'interlocuteur au rang de récepteur.

Ben, je sais plus trop quoi dire. La dernière fois, je pense que je t'ai pas mal tout dit. (p. 1 B)

Difficile d'entretenir des liens — et avec l'autre et avec soi-même — dans ce contexte de non-dévoilement. Dire fait peur, se remémorer fait peur. Peut-être pouvons-nous saisir en partie le rôle de sa consommation excessive à partir de cette idée :

Moi, tout le bout, le temps que j'étais dans la rue, je m'en rappelle plus ou moins. Toute la drogue que j'ai faite, puis tout, j'ai tout essayé de bannir ça de mon cerveau, puis de l'éradiquer de ma mémoire. (p. 28 A)

Oui, mais j'ai une mémoire d'éléphant, moi. C'est comme je te dis, là, c'est vraiment le bout que je veux pas me rappeler, que je me rappelle plus. (p. 30 A)

Comment comprendre cette nécessité de mise à distance si tenace, cette crainte farouche de la répétition et cette fragilité identitaire toujours à risque de bouleversements? Malgré la difficulté à percer les mystères de ce jeune homme confiné dans sa charpente érigée en geôle, certaines traces d'un passé trouble, empreint de violence et de pertes, laissent entrevoir des éléments de réponse. Nous reviendrons sur ces traces du passé, mais avant, relevons une autre manière d'établir une distanciation à la fois avec l'autre, à la fois avec lui-même.

10.3 L'un ou l'autre : l'effacement d'un lien au service de la survivance d'un autre

Au fil des entretiens avec ce jeune homme, nous observons l'utilisation d'une méthode assez efficace d'effacement d'un lien dans le but d'en préserver un autre. Voici quelques exemples tirés de son discours.

Le lien à la mère sera rompu au moment de reprendre contact avec le père, et tout se passe comme si les deux relations ne pouvaient se vivre en même temps :

Tu sais, avant, c'était drôle, c'était avec lui que j'avais pas de contact, c'était avec ma mère que j'avais le contact. (p. 20 A)

J'étais pas mal plus proche de ma mère que de mon père. Mais, vois-tu, j'ai pogné 30 ans, puis les choses viennent de virer de bord. Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Là, je suis plus proche de mon père que de ma mère. (p. 31 A)

Le lien avec la conjointe, qui apparaît d'abord établi en raison même de la venue d'un enfant, sera néanmoins rompu aussitôt cet enfant arrivé :

Puis, bien, ça a juste fini qu'on a fait une relation puis on a eu un petit. Mais c'est le... à cause qu'elle est tombée enceinte qu'on a eu une relation, en fait. Parce que peut-être que ça aurait pas toffé, ça aurait pas toffé si longtemps que ça, si elle avait pas été enceinte, tu comprends? (p. 5 A)

Il y avait pas grand relations sexuelles, [...] ça me dérangeait de faire l'amour à ma femme pendant qu'elle était enceinte. (p. 5 A)

Bien, ça allait pas bien bien, [...] puis on s'engueulait souvent. (p. 2 A)

D'ailleurs, au moment où commence la vie de cet enfant, c'est la sienne qui semblera s'arrêter :

C'est rien que ça qui compte pour moi dans ma vie. Il y a rien d'autre, là. Mon univers à moi a arrêté de tourner, là c'est la sienne qui tourne, puis c'est moi qui révolue alentour de la sienne, tu sais. (p. 4 A)

Durant la seconde entrevue, il évoquera une démarche psychologique passée en lien avec un mal-être qu'il reliera éventuellement à l'envie de renouer avec son père. Puis il déclarera la fin du lien avec le thérapeute en ces termes :

Il fallait que je me rapproche de mon père, parce que ça revenait tout le temps sur le sujet. Fait qu'à un moment donné, le psychologue m'a fait réaliser que, regarde, c'est peut-être ça. Fait que je suis allé régler des problèmes avec mon père, puis à c't'heure c'est mon chum. [...] j'ai arrêté de consulter la minute que je me suis mis à reparler avec mon père, rien que pour te dire. Ça a comme libéré bien des affaires. (p. 29 B)

Le lien avec la grand-mère maternelle apparaîtra très important durant l'enfance, se substituant même, par moment, à celui avec la mère :

Ma mère voulait pas, j'arrivais chez eux, mais quand ma mère était chez ma grand-mère, ma grand-mère me donnait des cigarettes, puis elle disait : «il est chez nous, tu as rien à dire ». Elle disait ça à ma mère. Moi je fumais en avant de ma mère pareil. J'avais neuf ans. (p. 17 A)

Ajoutons que les réconciliations avec la mère ne seront envisageables qu'au moment de la mort de cette grand-mère :

Tu veux jouer de même, tu veux plus m'avoir, tu me crisses sur le bord de la rue, bien regarde, décâlisse! On se reverra aux funérailles de ma grand-mère. Qu'est-ce que tu veux que je te dise? (p. 31 A)

La question de la fratrie pourrait aussi être développée ici, puisqu'elle illustre pour le sujet cette impossibilité de partage des investissements. Il dira comment il ne peut y avoir de place pour lui dès lors qu'il y a d'autres enfants.

Il établira d'ailleurs un lien entre leur présence et son évincement de la maison, lorsqu'on l'envoie en centre d'accueil. L'archétype de la méchante belle-mère dans le conte de Cendrillon prend ici tout son sens :

C'est à cause de elle, que je me suis ramassé en centre d'accueil. Elle était plus capable de m'endurer. Puis elle, elle avait deux enfants, fait qu'elle voulait garder ses enfants, puis moi, bien, c'est sûr, je suis tout seul. Fait qu'on va l'envoyer, lui. (p. 20 B)

Cette référence à la méchante belle-mère nous amène à revenir sur ces éléments du passé, tels que vécus et rapportés en entretiens par le sujet lui-même, comme enracinements des craintes reliées aux relations et sources potentielles de la nécessité de distanciation.

10.4 Relations abusives du passé et retour dans l'actuel

Le participant parlera du lien à l'autre potentiellement inégal, voire abusif : être en-dessous et violenté, se sentir rabaissé et ne jamais avoir accès au même monde. Il liera d'abord ce type de lien à la figure paternelle :

Moi mon père, il m'a crissé des claques, il m'a tout fait, ostie, pour pas que je fasse des affaires. Plus qu'il me frappait, plus que je le faisais. [...] C'était tout le temps : « Ah! tu vas comprendre ça plus tard. Tu vas comprendre ça plus tard ». (p. 17 A)

Puis nous retrouverons ce type de lien inégal et abusif incarné dans une société qui prend plus qu'elle ne donne :

L'aide à l'enfance... [...] c'est des kidnappeurs d'enfants. [...] C'est des osties de *freaks*, ostie. Puis là, ils te trouvent des charges... Ils veulent te le prendre ton petit, ostie... (p. 34 A)

Père et société abusent et retirent, les deux étant directement liés au mouvement menant à la rue :

Moi je viens d'un père qui était très autoritaire, puis qui a fait en sorte que je me suis ramassé dans la rue, tu comprends? [...] il m'a crissé en centre d'accueil. Je me suis crissé mon camp du centre d'accueil, jusque dans rue. (p. 16 A)

Père et société abusent et retirent, certes, en même temps qu'ils restent nécessaires au sujet. Sans père ni société, on demeure enfermé dans la matrice maternelle, perdu dans un monde sans loi ni possibilité d'existence propre. Sans relâche et de divers moyens, ce jeune homme cherchera à maintenir ce lien au père si précieux malgré l'absence :

À l'âge de 18 ans, je suis allé voir un avocat, *checker*, non, tout est beau, tu es libre comme l'air. J'ai appelé mon père. Je suis libre comme l'air. Là, il est venu me chercher. [...] j'ai passé trois jours à dormir chez eux, je me suis réveillé, il m'a recrissé dehors. J'ai pogné mes seringues, mes affaires, va revenir à Montréal, merci bonsoir. (p. 23 A)

D'autant qu'il maintiendra, malgré sa marginalité assumée, ce lien essentiel à la société. Et ceci passera entre autres par l'éducation de son enfant :

Non, pas l'éducation, l'éducation c'est le gouvernement qui s'en occupe. Je paye des taxes, moi, câlisse, il va aller à l'école. (p. 8 B)

10.5 La perte menant à l'effondrement

Une autre clé de compréhension concernant cette nécessité de maintenir à distance les liens nous apparaît dans les nombreuses pertes, vécues par ce jeune homme comme des déclencheurs de tourmente et d'effondrement. Par exemple, il évoquera une succession d'événements le menant directement à la rue et la déchéance de la drogue, en lien avec la perte de ses parents lors de leur séparation et la perte de ses repères — surtout comprise en termes d'abandon — alors qu'il se retrouve en centre d'accueil. Plus tard, la perte de son couple et ensuite celle de son enfant sembleront avoir des effets similaires, l'entraînant dans un tourbillon dépressif dont l'issue pourrait bien être la folie.

Quand je l'ai perdu, je suis tombé en dépression. J'avais de la misère à aller travailler, je mangeais plus, je sortais plus, je riais plus. (p. 8 A)

Moi, que je l'ai perdu une fois, je le reperdrai pas une autre fois. Je te jure, je vire fou. Je te jure. Je réponds même plus de moi-même, si je le reperds une autre fois. [...] Renlevez-moi le pas, ostie, [...] quand tu pousses un animal trop proche du mur, à un moment donné, bien, il se revire de bord. Puis il se défend. (p. 36 A)

Cette crainte de devenir fou se trouvera d'ailleurs colmatée pendant l'entrevue alors qu'il exprimera l'envie de recourir à la vasectomie : moyen définitif pour ne plus jamais avoir à revivre la perte d'un enfant. En effet, ne pas faire d'enfant évacue tout risque de le perdre, cette coupure radicale avec la question de la fertilité nous renvoyant à toute la souffrance sous-jacente au vécu de perte. Pourtant, nous verrons que ce « non-désir » d'enfant n'échappe pas au caractère paradoxal de tout désir.

10.6 Le « non-désir » d'enfant

Que dire du rôle de cet enfant dans l'histoire de ce jeune homme dont la route semble toute tracée, presque maîtrisée? Comment comprendre son arrivée accidentelle et non-souhaitée? Le discours, avec ses contradictions, retournements de situation, omissions et dévoilements surprises, semble nous renseigner surtout sur un désir de « non-désir » comme rempart aux risques encourus par la perte potentielle d'enfant.

Ainsi ce désir paradoxal pourrait se développer en diverses étapes, la première faisant état d'un simple indésirable :

Ce qui fait que j'en veux pas d'autre? J'en ai un, c'est assez. J'en voulais pas en partant, des enfants, moi. (p. 3 B)

Pourquoi j'en voulais pas? Parce que je suis un gars qui... aime bien ça vivre à 100 miles à l'heure, puis que j'avais l'impression que c'était pour me ralentir, tu sais, puis que j'aurais pas pu profiter de ma vie. C'était orgueilleux, comme pensée... (p. 4 B)

Non-désir donc, dérangé par la survenue d'un événement imprévu et en apparence incontournable :

Non, en fait, ça a été, ça a été un peu un accident. [...] Ça faisait un mois qu'on était ensemble, puis elle est tombée enceinte, là. Fait que l'avortement, pour elle, c'était hors de question. (p. 4 A)

Néanmoins, l'enfant devient rapidement un projet commun et le participant ne manquera pas de le faire entrer dans sa vie, d'investir sa venue :

On a tout décidé ça avant l'accouchement. [...] Tout était décidé, on avait même son petit livre, avec tous les noms d'écrits dessus. On n'avait pas la date de naissance encore... tout était fait. (p. 32 A)

[...] c'était très orgueilleux, mais aujourd'hui, regarde, je l'ai, je suis bien content. (p. 4 B)

De cet indésirable de départ — désir d'enfant apparemment inexistant —, un nouveau contenu nous sera transmis à la toute fin de la seconde entrevue, au moment de boucler l'échange. Non sans surprise, nous apprendrons alors l'existence d'une union précédente au sein de laquelle de nombreux enfants auraient été conçus.

Non, mais elle, elle était folle. Elle, elle m'a mis dans la marde, elle. J'ai perdu [plusieurs] enfants avec elle, [plusieurs] fausses couches, c'est moi qui *flushait* l'ostie de fœtus que je regardais dans les toilettes. Elle m'a *fucké* le cerveau cette femme-là, j'ai rasé de virer misogyne à cause de cette fille-là, moi. J'ai rasé d'haïr toutes les femmes sur la terre. Elle, elle m'a fait vivre des osties d'expériences. C'est pour ça que ça a pas duré. (p. 30 B)

L'évocation douloureuse de cet épisode de vie, précédant la séparation de quelques minutes seulement, plongera l'interlocuteur dans une sorte d'état de choc, comme happé par l'image horrible de ces presque-bébés jetés. La douleur ne s'entend pas, elle semble nettoyée par la rage. Seules les images-choc demeurent et le sentiment troublé de ne pas avoir su accueillir plus tôt cette impensable tragédie...

Tout à coup, l'effondrement de la perte et le vif désir d'être en lien tout en maintenant constamment une distance viennent se concentrer en un souvenir hautement significatif en regard du thème proposé pour ces entretiens. Mais aussi, au-delà de la première affirmation de non-désir de procréation, on voit désormais se dessiner toute l'importance que pourra prendre l'enfant vivant pour ce jeune homme.

10.7 Les fonctions de l'enfant

Je suis confiant. J'aimerais ça ravoïr ma famille. (p. 36 A)

L'enfant apparaît comme un espoir de rassembler la famille « décomposée ». Par sa venue, il rapiécera les morceaux et rendra possible un lien avec le père, avec la conjointe, et aussi avec le participant lui-même, dans la mesure où il jouera un rôle de protecteur contre la consommation. D'abord, il engagera un rapprochement physique :

On a déménagé plus proche de nos familles, pour que ça soit plus facile pour tout le monde. (p. 4 A)

Puis l'enfant permettra qu'un rapprochement avec le père soit réalisable, une certaine distance se trouvant maintenue du fait que ce père soit désormais grand-père.

Oui. Un nouveau papa. Pas avec moi, là. Avec le petit, tu sais. Je le vois, que, il faisait pas ça avec moi. Puis je le sais, qu'il faisait pas ça avec moi. [...] Fait que là, il y a une autre relation. Mais pas avec moi. (p. 20 A)

Le couple conjugal semblera aussi découler de la venue de cet enfant, donc de la création d'un couple parental :

Un peu pour sauver le couple, j'imagine, qu'elle a fait ça, mais, ça a marché, tout. [...] Oui, parce qu'on était sur le point de se laisser. Fait que... (p. 6 A)

C'est pour ça qu'on règle des affaires, c'est dans son propre intérêt, parce que probablement que si lui il était plus là, on se parlerait probablement plus aujourd'hui. Là, on a 18 ans de pognés ensemble, encore, fait que, tu sais... Ça c'est clair. Il va falloir se parler, on n'a pas le choix. Ça c'est clair. (p. 6 A)

Nous autres on veut recommencer à se fréquenter, puis à avoir une relation pour le bien de l'enfant. (p. 38 A)

Ainsi l'enfant permet de maintenir le couple, et ce malgré la séparation effective, et l'espoir de constituer une famille demeure préservé. D'ailleurs, dans l'extrait qui suit, nous verrons comment l'enfant peut servir d'aide-mémoire empêchant la séparation définitive :

Elle, elle doit se lever le matin, tu sais, là, à c't'heure, on se parle, mais dans le temps qu'elle était en crise après moi, elle pouvait pas m'oublier. Elle se levait, il y avait Mini-*me* à côté d'elle. Tu sais, je veux dire, c'est comme... Je parle de face, là. Il me ressemble au bout, ça a pas d'allure. (p. 6 B)

Nous retrouvons ici l'élément « mini », sorte de clonage d'une génération à la suivante. Alors que le participant refusait l'idée d'être un « mini-lui » pour le père, il retrouve un « mini-*me* » chez son enfant.

Un « mini-*me* » qui viendra rendre possible un nouveau lui-même : un lui-même du futur, libéré d'un passé chaotique de consommation :

Ça a changé, ça a changé un gars en ostie, ça, je peux te dire ça. Je trippe bien moins, je bois plus bien, bien, quand je suis avec mon gars, je bois pas, fait que, je travaille, non plus je bois pas, fait que... Je suis avec mon gars, puis je travaille tout le temps. Je bois plus. (p. 6 B)

Moi mon petit, moi je fume du pot en masse. Tant que mon petit est réveillé, je fume pas, regarde. (p. 11 A)

...et fort d'un avenir assuré par l'existence de son rejeton.

Comme je te dis, mon univers à moi vient d'arrêter. Là, je révolue autour de la sienne, de mon gars. Le reste je m'en câlisse. Il y a rien que mon gars qui compte. (p. 31 A)

L'arrivée de l'enfant marque donc une coupure avec une vie d'avant, un empêchement de poursuivre dans cette voie auto-destructrice. Quoique cette nouvelle vie ne se poursuivra pas indéfiniment :

Je me surprends souvent à aller prendre une bière avec eux autres dans le parc. Ça reste mes chums, tu sais. Pas quand j'ai mon petit, par exemple, mais quand j'ai pas mon petit, il y a rien qui m'empêche, fait que... (p. 11 A)

[...] mais après ça, je vais reprendre ma vie de party comme je l'avais. Je suis un gars responsable, regarde, ostie, je mets 18 ans à *off*. C'est un *break* de 18 ans. (p. 27 B)

En devenant tout pour le participant, l'enfant s'érige en une promesse d'avenir qui, paradoxalement, semble obliger l'arrêt de la vie actuelle :

Puis comme je t'ai dit, moi ma vie, elle vient d'arrêter là, puis c'est bien correct de même, parce que regarde, je suis en train de profiter de la sienne, puis je vois tout son développement, son caractère, tout, son évolution. (p. 4 B)

Encore une fois, le « mini-me » vient prendre la place du participant, les deux semblant ne pas pouvoir coexister. Ou alors, l'existence de l'enfant ne se conçoit que par la création d'un « double » de soi-même. L'élaboration d'un fantasme d'avenir figurera un amalgame du double et de cette vie d'avant, mise de côté, mais qui renaîtra plus tard :

Parce que même s'il décide qu'il va aller dans la rue, rendu là, je risque de le suivre. Le père puis le fils, puis on décolle sur le pouce à travers le Canada. Je

l'ai fait souvent, je le referais aujourd'hui, puis je le referais... Ça c'est le *fun*, ça. (p. 18 A)

Retour à la rue... seul refuge pour ce jeune homme en quête d'une transmission *self-made-man*.

10.8 D'inéluctables répétitions

Comment comprendre cette lubie le ramenant dans la rue, avec son enfant? Pourquoi cette répétition tragique imaginée, presque fatalement souhaitée? Le regard sur l'enfant comme un pareil à soi, un « mini-*me* », semble entraîner, inévitablement, le même refrain.

Il me ressemble au bout, ça a pas d'allure. [...] Je veux dire, il a tout de moi, ostie. Je dois avoir des gènes forts, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je le sais pas. Mais c'est ça qui est sorti. (p. 6 B)

Mais pour demeurer pareil, l'enfant se trouve rapidement contraint de répondre à ce que l'on s'attend de lui :

Tu sais, ils disent qu'on a les enfants qu'on est capable d'avoir. Moi, j'ai la mèche courte, dans la vie. Mon gars, tu penses qu'il l'a compris. Il a pas... Il est pas tannant pantoute. Il me tape pas sur les nerfs. Il braille pas. (p. 3 B)

L'expression de soi, notamment par cette voix du bébé qui pleure, paraît ici condamnée par les limites d'un père qui ne serait pas en mesure de l'accueillir. Et de façon contradictoire, toujours dans cette perspective de l'identique, il importe de traiter l'enfant comme soi-même en faisant l'inverse de ses propres parents.

Moi je pense, plus que tu es ouvert avec ton enfant, puis moins que tu essaies d'être autoritaire, contrôleur, puis plus qu'il va t'aimer. (p. 18 A)

Faire le contraire de ses propres parents afin d'obtenir un enfant qui, lui, saura aimer. Si réparation il y a, elle sera double : il sera enfin aimé d'un autre, et l'enfant (à l'intérieur de lui) qui aime ses parents malgré sa rage trouvera son salut.

Il est possible que la tâche d'être père, porteuse d'un gargantuesque fardeau d'enjeux entremêlés et contradictoires, soit rendue impraticable. Comment ne pas répéter l'absence dans un tel contexte?

Le petit, bien lui, il me voit, il voit moi, ou elle, c'est comme si, je serais un *trucker* qui travaillerait sur la route. (p. 2 A)

Le Professeur semble avoir tant souffert de l'autre, qu'il ne peut le tolérer que dans la mesure où c'est sa propre image qu'il retrouve sur son visage. Mais qu'advient-il lorsque l'image ne correspond plus à ce qu'il en attend? Pris dans une impasse relationnelle, qu'il répète malgré lui avec son enfant, le Professeur doit devenir un fin stratège pour maintenir cette image qui lui permet aussi d'exister.

CHAPITRE XI

LE MIME – PORTRAIT D'UNE RENCONTRE SANS MOT...

Extrait de La fontaine de sang - Charles Beaudelaire

*Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.*

*Moi, j'ai gaspillé ma vie quasiment.
Le Mime*

Il y a quelque chose dans la pièce. Une chose imperceptible, invisible à l'œil, mais pourtant elle s'y trouve puisque l'autre semble la voir, la toucher. Le Mime a un talent certain pour faire exister ce qui n'existe pas. Devant son public, il parvient à singer une scène imaginée et à la rendre tangible. Dans l'espace vide, on voit apparaître des objets entre ses mains, un décor autour de lui, un scénario. Le public y croit; il voit, il entend, il ressent. Toutefois, aussitôt son public conquis, il s'éclipse sans crier gare. Il se faufile subrepticement derrière les rideaux et le temps d'un souffle, a complètement disparu. Que s'est-il passé? La scène laissée vide désoriente l'auditoire. Difficile de savoir ce qui s'y est joué, étant donné la fin abrupte et inattendue. Pourtant, quelque chose a changé.

Devant nous, apparaît un jeune homme au regard singulier, alternant entre des vis-à-vis intenses, perçants, et des moments soudains de perte de contact visuel, un air pensif, ailleurs. Il semble confiant un instant, décidé à se lancer, puis tout à coup mal

à l'aise, inconfortable dans ses habits aux allures punk. Sa peau est marquée de nombreux tatouages entremêlés, difficilement identifiables. Son pas est lourd, son débit de voix plutôt lent, souvent stoppé par les relents du poison auparavant injecté. Il est là, face à nous, et plus l'entretien avance, plus on a le sentiment étrange d'une masse prête à se liquéfier. Rien n'est moins sûr, à ce moment, qu'une rencontre ait lieu.

Comme les mots semblent manquer, c'est d'abord par le corps que nous pourrions appréhender quelque chose de ce sujet. Son allure, ses gestes, son odeur, son silence. Tout ce qu'il montre au lieu de dire. Et tout ce que cela pourra évoquer dans notre propre corps. Pendant les entretiens, c'est souvent le corps marqué qui apparaît comme l'illustration tangible de ce qui fait mal et qui reste innommable.

Quand que ça l'a toute tombé ben là ça... ça tombé *rough* là. *Check* mes bras là, t'sais. (T'as trouvé ça dur?) Hum. Parce que moi ça peut aller ben, ça peut aller ben, ça peut aller ben mais... quand ça va [click des doigts]... quand ça pique, ça pique dur tsé... (p. 14 A)

Le souvenir des entrevues avec ce jeune homme évoque la douleur lancinante d'une blessure invisible, une sensation d'accablement qui grandit sournoisement, alors que les choses glissent entre nos doigts, s'évaporent et se perdent à jamais. Impossible de les retenir, ne reste que la souffrance du désespoir. Difficile de croire qu'il vit aujourd'hui une vie meilleure, qu'il s'est sorti de ce gouffre avalant tout sur son passage. Difficile de penser, aussi, à ces moments en sa présence — sorte de présence « absente » —, alors que nous nous sentions si impuissante. Peut-être est-ce entre autres pour lui, et pour la mémoire de tous ceux qui nous amènent à revisiter cet état de grande vulnérabilité, que nous avons persisté à écrire cette thèse. Dans ce métier complexe qu'est celui de psychologue, pouvoir accéder à l'impuissance avec l'autre tout en y survivant nous apparaît indispensable.

11.1 La solitude

Le Mime est seul. Entouré de vide et d'objets absents, sans parole, il tente d'offrir le spectacle d'une histoire tout en gestes. Ce jeune homme aussi est seul et sans voix. Il essaie d'exprimer ce qu'il n'arrive jamais à dire et qui pourtant crève les yeux : il est en manque. Perpétuellement en manque. Manque d'amour, de compréhension, de chaleur, de drogue. Jamais rassasié, toujours déçu. Et l'impossibilité de dire entraîne le recours à l'agir, puis la fuite. Pantomime déconcertante.

Prenons les choses à sa manière, dans l'ordre où lui-même les présente. D'abord, il répond à la question sur sa famille en termes d'absence. C'est-à-dire qu'il nomme les membres la composant tout en spécifiant ses non-contacts avec eux. Il évoque un frère, ses parents, d'anciennes conjointes, des enfants, mais se dit isolé. Il a tout perdu, plusieurs fois.

Cette question de l'absence des autres sera développée à divers moments des entretiens et comprendra quelques variables. Le père, par exemple, sera décrit comme absent la plupart du temps, pourvoyeur plus qu'éducateur, difficilement accessible. Le participant semblera avoir entretenu une certaine colère envers lui, sans toutefois pouvoir la nommer directement. Il parlera plutôt de regrets, de difficulté à s'y lier, d'incompréhension mutuelle.

Parce que mon père il travaillait hum... 7 jours sur 7. [...] Pis quand qu'il était là ben... il dormait tsé. Je le voyais pas vraiment mon père là pareil. [...] C'est plate tsé. (p. 22 B)

Je sais ben que je pognais tout le temps les nerfs avec lui là... [...] Pis... on se pognait souvent... souvent, souvent, souvent. (p. 22 B)

Ce père « absent » sera toutefois mis par moment en position de sauveur : le bon parent ayant tout tenté pour ses enfants. Une image venant contraster avec celle, plus sombre, de la mauvaise mère.

Pour me faire sortir de là [la prison]. Si ça avait été... moi ma mère elle m'aurait laissé pourrir là. Parce qu'ils m'avaient donné 5 ans de prison, pis j'ai pogné rien que 6 mois. C'est à cause de mon père. (p. 7 B)

C'est encore plus dur pour moi de communiquer avec... avec ma mère parce que... ma mère je... je l'aime pas beaucoup là... (Tu l'aimes pas?) Non. [semble agité] (Comment ça?) Parce qu'elle m'a laissé tomber. (Elle t'a laissé tomber?) Ouais. Pis mon père m'a pas laissé tomber. C'est sûr que j'ai pas été correct là, mais... Elle avait pas à dire ça... (p. 7 B)

Et plus loin dans la même entrevue, il précise ce portrait :

Pis ma mère ben je m'entends pas ben beaucoup... beaucoup bien avec elle. [...] Pis ma mère elle a dit à mon... [...] Pis ma mère elle a dit laisse-le pourrir là. C'est ça qu'elle a dit à mon père. Faque hum... ces... ces mots-là là... ça veut dire qu'elle tient pas trop trop à moi. J'avais rien que 18 ans dans ce temps là. Ça fait longtemps que je les ai pas vus eux autres. [silence] (p. 23 A)

Les regrets par rapport aux figures parentales seront souvent exprimés, le participant s'appropriant une part de responsabilité dans la distanciation avec eux et dans l'enchaînement des événements l'ayant mené à la rue :

Pis, je regrette de pas l'avoir écouté. (Tu regrettes?) [chuchote] Ouais. Ouais. J'ai un dossier judiciaire gros comme ça... [...] J'aurais dû écouter mes parents. C'est moi qui a faite à ma tête que... j'ai pas voulu rien savoir de mes parents je savais que c... je pensais que c'était toutes des menteries... (p. 12 B)

Il s'avèrera complexe de comprendre ce qui a pu se passer entre eux, du fait des propos parfois ambigus du Mime. Dans l'extrait qui suit, par exemple, on peut se demander qui initie l'éloignement :

Pis en plus mes parents y m'ont aidé beaucoup là pareil quand je suis allé en prison euh... mon père il a payé beaucoup d'argent pour me faire sortir de prison des fois là. Tsé j'les faisais chier pareil par après là... Faque, à force de... piler par-dessus, piler par-dessus, à un moment donné ça vient qui viennent qui se tannent tsé. C'est pour ça je suis parti à un moment donné, j'ai dit je suis tanné. C'est pour ça je leur parle plus. (p. 4 A)

Les parents se tannent, lui se tanne aussi : il part et coupe les ponts. Cette séquence nous apparaît importante dans la compréhension du fonctionnement de ce jeune homme puisqu'elle reviendra à de nombreuses reprises et dans diverses situations. Lorsque les choses ne se passent pas bien, il prend la fuite.

J'étais pas là. Je suis parti ben jeune de la maison pis tout ça là. J'allais en fugue pis tout ça pis... ça allait mal avec mes parents... (p. 5 B)

La crainte et la méfiance seront aussi au rendez-vous et viendront teinter ses liens aux autres, notamment avec les pairs :

Moi je veux pu rien savoir d'eux autres. C'est des faux amis. Ils t'achètent... (p. 13 B)

Il va se tourner de bord, pis toi tu vas te tourner de bord, pis y va te *staber* dans le dos! Il va te poignarder dans le dos, tu comprends? C'est comme ça dis-toi que ça marche. Tsé c'est euh... t'as pu vraiment d'ami, ami, tu comprends? Tsé ça... ça tient juste par la drogue ou peut-être ben rien que par la boisson ou... tsé, moi j'en ai icitte des chums là, que je me tiens avec eux autres, rien que pour prendre, boire de la bière. (p. 25 B)

11.2 Le paradoxe de la distanciation

La distanciation, telle que nous la comprenons, apparaît donc recouvrir divers éléments. Notamment : la différenciation, une difficulté à se reconnaître dans les figures parentales et l'impression d'être de trop, de ne pas avoir de place propre. Éléments qui entraîneront le sujet dans une fuite permanente qu'il tentera paradoxalement — étant donné la souffrance s'y rattachant — d'entretenir par tous les moyens.

11.2.1 Être différent

La différenciation du Mime par rapport aux figures parentales viendra compliquer la possibilité d'être en lien avec eux; être à l'opposé de ce qu'ils sont semblera entraîner la perte de la relation.

Je m'entends pas ben avec eux autres. Y aiment, y aiment pas mon... mon style de vie comme... (p. 3 A)

Mon père il a jamais pris de drogue, y boit une fois de temps en temps. Ma mère a jamais pris de drogue, a ça... elle boit une bière pis est saoule fait que tsé, c'est pas euh... une alcoolique là! Moi ben, je suis un drogué pis je suis un alcoolique tsé c'est pas... c'est pour ça que je leur parle pas tsé. (p. 4 A)

Il est différent, on n'aime pas cette différence, il coupe le lien. Et cette marginalité au sein de la famille semblera se matérialiser par la venue d'un frère cadet occupant tout l'espace et le temps des parents, avec qui il faudra rivaliser.

11.2.2 Céder sa place

Si l'on revient à la toute première réponse du participant en entrevue, alors qu'il nomme les personnages composant sa famille et leur quasi absence de relation, il est intéressant de constater qu'il désigne d'abord son frère :

Hum... J'ai un frère, hum... ça fait vraiment longtemps que je l'ai pas vu là.
Hum... mes parents aussi là, je leur parle pas beaucoup. (p. 1 A)

Il y reviendra plus tard et racontera dans le détail les problèmes de santé de ce frère ayant nécessité beaucoup de soins et d'attention. À travers l'ensemble du discours le concernant, on pourra déceler la détresse de l'aîné ayant perdu sa place d'unique enfant, le regard jaloux et calculateur de celui que l'on traite injustement. La quantité d'argent dépensée irait de pair avec la place méritée et octroyée à chacun.

Ma mère a beaucoup... beaucoup pris soin de lui là. Tsé parce que il pouvait pas aller à l'école euh... [...] c'est mon... mes parents qui payaient pour ça là. [...] Elle a plus passé de temps avec lui. Même mon père, mon père lui a donné beaucoup d'affaires à mon frère. (p. 25 A)

À côté du frère souffrant et nécessiteux, le Mime ne vaut pas grand-chose. La résignation de celui qui a abandonné le combat, qui est parti face à l'adversaire et se demande désormais pourquoi tout lui a échappé, ne saura tarder.

Tsé, dire que moi je suis... je suis ben en santé pis que... ben je m'ai détruit, avec la drogue. Pis lui, il a... il a pas demandé de venir au monde... au... [bégaie] il a pas demandé de venir au monde comme ça pis... (p. 6 B)

La mise à distance effectuée par le Mime se joue et se rejoue perpétuellement dans une sorte de spirale où la même situation semble éternellement se répéter... Les

événements se succèdent et finissent invariablement en ruptures tragiques, isolant de plus en plus le sujet.

Pis euh... ma blonde a gardé l'enfant, a gardé la maison, je suis retourné dans rue tsé, faque c'est plate. Pis [se racle la gorge] là après ça hum... j'ai eu un autre enfant... [...] Pis y ont pris l'enfant, je sais même pas son nom, j'sais pas quel âge qu'il a, mais j'sais que j'ai un enfant... (p. 1 A)

Dans ce dernier extrait, on retrouve un nouvel aspect de la distanciation : celle qui ne vient pas de lui, qu'il attribue plutôt à l'autre, et qui entraînera aussi de nombreuses pertes vécues sur un mode plus passif.

11.2.3 Un rapport compliqué aux femmes

À c't'heure tu peux pas *truster* personne. Moi je *trust* pas personne. Surtout les filles... (p. 5 A)

Moi ça me tente pas de m'obstiner avec une femme là. Ça fait j'ai jamais raison là... (p. 9 A)

Nous l'avons vu plus tôt, le lien à la mère demeure compliqué. Le participant ne veut pas s'en rapprocher, il lui en veut, pense aussi qu'elle ne l'aime pas. Difficile de savoir dans quelle mesure cela teinte son lien aux autres femmes.

Pis... en plus que ma mère je pense qu'elle a trompé mon père en plus là, je suis pas sûr. Je pense que ouais. (p. 23 B)

Suite à cet extrait, il élaborera néanmoins sur ses craintes par rapport à ses conjointes, l'impression qu'elles le trompent, qu'il ne peut leur faire confiance. Et il enchaînera sur leur responsabilité quant à la perte de ses enfants.

Anyway c'est dur faire confiance à du monde. Quand tu t'es faite... détruire ou je sais pas là pourquoi... Ça fait 2 fois là, par les filles... par des femmes! C'est dur de recommencer, c'est vraiment dur. [silence] (Tu t'es faite détruire par les femmes?) Ben ça fait 2 enfants que je perds tsé! Faque... tsé. Je pense que je ferais un bon père moi! (p. 25 B)

Les femmes sont porteuses d'une potentielle destruction; le vécu d'abandon maternel et la méfiance en font état. On l'a détruit, on a nui au bon fils qu'il aurait pu être, et désormais on l'empêche de devenir ce « bon père » ardemment souhaité. Tout se passe comme si, malgré le souvenir de la douleur ressentie dans le passé, ce qui a fait si mal ne manque pas de se répéter. Ici, c'est la question de l'abandon maternel et de l'absence qu'il reprendra à son propre compte, dans une sorte de constat d'échec.

C'est pas qu'elle était pas capable, elle voulait pas. (Ok) [silence] Je sens que je fais la même affaire pour ma fille aussi en même temps. [aspire] La même affaire que elle a...elle avait faite un peu... [...] Pis euh... je suis pas là avec ma fille. Je suis pas là pour prendre soin d'elle, je suis pas là pour... [...] Mmm... je suis pas là. (Tu sens que c'est la même chose?) Mmm... je sens que c'est la même affaire entre ma mère pis moi... (p. 24 B)

11.2.4 La nécessité d'oublier, celle de ne pas savoir et celle d'être ailleurs

L'importance de la distanciation revêt tout son sens pour ce participant lorsque nous regardons de plus près ce qu'il arrive à mettre en œuvre comme mise à distance psychique. D'abord le désir d'oublier et ses moyens concrets :

Tsé je suis... je suis triste aujourd'hui mais en tout cas... peut-être ben ça va aller mieux demain. [sourir] Je veux boire un peu de bière aujourd'hui, rien que pour... je sais pas... oublier un peu ma tristesse. (p. 19 B)

Ensuite, la formation de « trous » dans la pensée par gestion des informations :

Ouais, j'aime mieux qu'elle me le dise pas. Ça va peut-être ben faire moins mal. Pis là moi je pense rien. (p. 20 A)

Trous nécessaire pour ne pas trop souffrir... car effectivement, penser et se mettre à parler et élaborer peut aussi signifier se rappeler, ramener à la surface des souvenirs difficiles, souffrants. Voire, se sentir envahi par toutes ces pensées :

Hum... Tsé aujourd'hui ça va me trotter toute la journée dans tête. C'est sûr, c'est sûr, sûr, sûr. Peut-être ça va m'aider à téléphoner aussi? (p. 23 A)

Le participant reconnaît ici la possibilité d'engendrer un mouvement s'il pense à quelque chose. Nous verrons d'ailleurs combien ce mouvement peut potentiellement s'activer entre deux entretiens dans lesquels il a parlé et s'est remémoré. Mais ne sous-estimons pas la crainte de ce mouvement, justement, toujours présente et certainement justifiée du point de vue du sujet. La nécessité de maintenir la distanciation doit de fait aller en ce sens :

[Un drame s'est produit dans sa famille...] je m'attendais pas à ça là, j'sais pas si mes grands-parents sont morts ou comme si tsé... C'est pour ça j'avais crainte d'appeler, d'avoir des mauvaises nouvelles... [...] Ça doit être *rough* pareil là pour eux autres. (p. 4 A)

Distanciation essentielle donc — bien que l'on n'en apprenne pas davantage sur les raisons —, et ayant une certaine efficacité :

[en parlant de sa mère] elle est toute partie de mon... de dans mon esprit, tu comprends? (Partie de ton esprit?) Mmm... Je pense pas à elle. La seule personne que je pense c'est... ma fille là. Pis là ben je viens de perdre mon petit pitou faque, ça me tracasse dans ma tête ben raide là. C'est la vie! (p. 7 B)

En lien avec ces dernières idées sur la nécessité d'oublier, de ne pas savoir ni penser, nous retrouvons celle, non moins importante, d'être ailleurs. Et c'est la consommation de drogue et d'alcool qui semblera combler cet effet désiré, rendant d'autant plus difficile son arrêt.

Hum... C'est plate mais... le *buzz* il est bon pareil. [...] [rires] Tsé c'est comme, tout est joyeux a... alentours de toi, c'est comme si t'es dans... t'es dans un rêve... [...] tu perds la carte comme c'est comme tu dormirais là, mais tu dors pas. [...] C'est comme un rêve dans ta tête. (p. 28 A)

Tsé pourtant quand que je suis stressé ben, à place de confronter mon stress ben, je tue mon stress avec la drogue, tu comprends ? Pis quand je suis là-dessus je suis pas stressé pantoute. Je suis ben calme mais... pique-moi pas, pis stresse-moi pas parce que [rires] c'est sûr que je vas te dire decà... tsé, de partir ou... je suis pas un gars patient, là-dessus. (p. 14 A)

Rien n'empêche les contradictions... Si la consommation s'explique par cette nécessité d'oublier ou d'être ailleurs, le Mime sait tout de même que ce qui l'habite ne disparaît pas pour autant.

11.3 Le désir d'enfant et ses fonctions

Le désir d'enfant chez ce jeune homme pourrait aussi s'apparenter au paradoxe de la distanciation décrit précédemment dans la mesure où il s'élabore d'une manière similaire. À savoir, il comprend à la fois le désir d'être en lien (avec une femme et avec un enfant), à la fois la crainte et l'impossibilité de réaliser et d'entretenir ce lien.

D'abord, nous pouvons repérer la force du désir d'être père dans l'idée de recommencement, coûte que coûte, de la possibilité de cette expérience :

Ça me tanne beaucoup parce que ma nouvelle blonde a fait ça aussi tsé. [...] Tsé elle m'a parlé d'avoir un enfant avec elle... non [rises] non... [...] J'aimerais mieux arrêter la drogue avant, pis voir comment ça va. Parce que quand t'es sur la drogue, c'est pas la même affaire que quand t'es... t'es sobre. Moi j'sais ben que... quand je me fait la... quand je fais de la drogue je m'allume avec une personne c'est sûr. J'ai pas d... mon tempérament y est pas mal changé tsé. Je suis pas mal plus agressif. J'sais pas si ça marcherait pas. Pis en plus avec un *flot*, en plus ça te dérange, c'est sûr ça marcherait pas. C'est tellement sûr là. Pis peut-être ben qu'on se ferait enlever l'enfant aussi là. Parce que tsé on prend de la drogue. J'en ai perdu 2, ça me tente pas d'en perdre un troisième là. (p. 10-11 A)

Son discours est clair, il sait qu'il risque de refaire la même chose étant donné que sa situation est la même. Il perçoit bien la répétition et la nomme directement. Pourtant, le désir semble plus fort. Et pendant les entretiens, beaucoup d'éléments d'ambivalence face à cette idée d'avoir un autre enfant ressortiront.

Là ma blonde elle... elle y pense beaucoup là. [...] J'aimerais ça en avoir un avec elle là... ça serait pas mal, vraiment cool là. (p. 1 B)

Outre le désir d'être en lien avec une femme et d'avoir un enfant avec elle, comment le lien à l'enfant s'organise-t-il? Nous savons, d'après les propos de ce jeune homme, qu'il a plusieurs enfants, de femmes différentes, sans pourtant les connaître ou les voir. D'emblée, il fait ressortir le besoin de laisser une trace de lui-même quelque part, par l'entremise d'un être « portant son sang ». Étrange regard sur l'enfant comme prolongement de sa propre chair, apparaissant presque indifférencié :

Tsé peu importe c'est quel sexe, c'est ton enfant pareil, c'est ton sang là. (p. 7 A)

Ouais. J'étais content pareil. [sourire] Une personne qui se promène avec mon sang tsé. C'est mon... c'est mon petit moi ça. C'est ça que je me dis dans ma tête. Même si y porte pas mon nom, je m'en fous tsé. (p. 12 A)

L'importance de la dimension valorisante du désir d'être père contraste avec l'absence de relation directe avec l'enfant réel. Filiation de sang donc, et reproduction d'un semblable à soi qui, à l'instar du sujet, semblera perdu, abandonné quelque part.

Je suis ben fier de moi pareil. Avoir des... avoir des enfants pareil même si je suis pas avec eux autres. Au moins ils ont un toit où rester là. C'est ça au moins que je suis fier de moi pour ça... (p. 7 A)

Une autre fonction de l'enfant semble celle d'être là, d'exister quelque part, tout simplement. Le participant souhaite parfois le voir, plus que le connaître ou l'élever.

J'aimerais au moins rien que la voir une fois par mois, tsé ça serait au moins la voir une fois par mois tsé. (p. 12 A)

Ça fait au moins 3 ans j'ai pas eu de nouvelles là. Mais avant ça j'étais le style de *caller* quasiment à toutes les 2 mois là... là j'sais pas j'ai comme *give up* parce que je la vois pas tsé. Parler au téléphone ça vient que c'est plate, j'aimerais ça la voir, la serrer dans mes bras tsé... (p. 3 A)

D'ailleurs, la souffrance de la perte apparaît généralement liée aux souvenirs visuels :

Mais rester dans rue, j'ai toute perdu ça là. J'ai tout perdu mes photos de mon enfant pis tout. J'ai pu une photo d'elle pantoute. [silence] (Ça a l'air de te faire de la peine...) Hum... beaucoup. C'est les seuls souvenirs que j'avais tsé. Tsé à part ceux là j'ai un peu dans... dans ma tête là. (p. 22 A)

11.3.1 L'importance du *puppy*

En lien avec le désir d'enfant et l'impossibilité effective de le garder, le personnage du chien viendra occuper une place bien particulière pour ce jeune homme :

J'ai eu un petit chien ça fait pas longtemps, c'est comme mon petit bébé là. [rires, puis silence] (Comme ton petit bébé?) Hum... J'en prends plus soin là. On dirait que... j'sais pas... Où est-ce que je vas, il vient avec moi. [...] Il dort dans mon *sleeping bag* avec moi là... (p. 5 A)

À la place de l'enfant, le chien semble venir mettre à l'épreuve certaines capacités parentales. Le parallèle entre l'enfant et le chien sera par ailleurs à son paroxysme au moment de la seconde entrevue, alors qu'il arrive abattu et raconte la mort de son chien qu'il n'a pas pu sauver :

Je suis inquiet. [...] C'est pas mal, rien qu'à cause de mon *puppy* là. [...] je suis allé prendre une bière avec une de mes amies là tsé, rien que pour... *come down* un peu là. [aspire] Pis là ben ici à matin ben y m'ont dit ben, mes sympathies pis tout ça, tsé ça m'a vraiment, ça touche au cœur vraiment là. Mais au moins si... [se racle la gorge] comment je pourrais dire ça... Si je peux m'en sortir de la rue, c'est sûr que je vais avoir d'autres chiens, pis... que je vas avoir un enfant. (p. 1 B)

L'un ou l'autre, l'un et l'autre...

11.4 La perte et le désespoir

Ces différents pôles de la distanciation — que l'on pourrait nommer ainsi : sa propre fuite, l'abandon parental, la privation des enfants et de sa liberté — se déploieront en s'interchangeant durant les deux entretiens, dévoilant par là même leur caractère paradoxal. Il y a la distanciation subie et celle agie. En effet, pour ce jeune homme, le bris des liens apparaît tout aussi fort que le désir d'en garder quelque chose et la souffrance de les perdre. Et le manque devient criant : on l'abandonne, il perd, il se perd, tout est perdu.

Tout allait bien, pis là ben... [...] Pis là ben là, j'ai toute perdu. (p. 1 A)

J'ai perdu espoir on dirait que ... ça va remarcher ou j'sais pas ... Parce que moi j'aimerais ça l'avoir mon enfant, j'aimerais ça... [...] ça peut pas marcher. (p. 9 A)

L'accumulation de ces pertes le plongera au cœur d'un désespoir insoutenable :

Il a sauté en bas du pont... [...] (C'était un de tes amis ?) Ouais. [silence de 23 secondes] Là je pense à toute à ça. J'ai eu du *fun* mais... pas du *fun* comme j'aurais dû avoir. [...] Je pensais rien qu'à moi. Pis à c't'heure je le vois parce que je suis... je suis du même point que là tsé. Même point que, une personne qui était à terre tsé. (p. 14 B)

L'évocation de cet ami suicidé se présentera au cours de la seconde entrevue, dans un moment où le sujet parle de sa consommation excessive et des activités reliées. La souffrance est palpable, il devient grave et silencieux.

On dirait que je suis rendu plus bas qu'avant. [...] Je suis t'encore dans même situation qu'avant... [...] pis je recommence encore le même... même *pattern* encore. (p. 14 B)

Et lorsque la responsabilité semble trop lourde à porter, le désespoir trop profond, il s'en remet à cette drogue qui le contrôle et sous-tend la fuite de la pensée.

[...] j'ai tout perdu, même mes amis. [...] Des fois ça... peut t'emporter à faire des affaires que tu veux pas faire mais c'est la drogue qui te le fait faire, tu comprends? (p. 29 A)

11.5 L'aide recherchée, mais refusée

Le Mime ne parle pas. Le Mime s'éclipse aussitôt son jeu terminé. Comment communiquer avec lui? Comment lui venir en aide? Tout le discours de ce jeune

homme sur l'aide nous apparaît éclairant quant à la difficulté de la mettre en place. Le même paradoxe se reproduit.

Premièrement, il n'a pas besoin d'aide, il la refuse même :

Mmm... J'ai pas besoin d'aide. Pis c'est la seule aide que... qui peut m'apporter c'est... ma blonde tsé. Qu'elle en fasse pas. [de la drogue] Ça, ça va m'aider beaucoup. Pis si on s'entraide les deux, ça va ben... ben mieux aller là. (p. 3 B)

Mais il a besoin d'un autre, sorte d'appui extérieur sans lequel il ne peut fonctionner. Des éléments de dépendance dans son couple ressortent, mais aussi l'importance d'une structure externe qui puisse s'occuper de lui, le soutenir :

Ouais. Même j'ai été en théra... en traitement pour ça pis tout pis. Quand j'étais là-bas, j'étais bien. Je prenais pas de drogue... [...] Là ben aussitôt j'ai sorti de là ben, je sais pas, là j'avais pu rien à faire. À part de me saouler la face pis prendre de la drogue. Pis pas m'occuper de mes enfants, tsé. (p. 27 A)

L'aide donnée apparaîtra souvent comme insuffisante, incapable de répondre à ce que l'on attend d'elle. Toute l'ambivalence envers cette aide qui ne subvient pas aux besoins — ni ne crée le cadre ou la limite attendue — semblera favoriser l'impossibilité à la prendre :

J'ai été au centre d'accueil, j'ai faite beaucoup de fugues. Je... je sais pas j'étais comme, tanné de mes parents. Tanné d'avoir des... j'avais pas des, des... comment je peux dire ça en français... des règlements mais... tsé c'était... [...] Mes parents ils étaient pas sévères pantoute avec moi. Je pouvais rentrer à... à 8 ans là, je pouvais rentrer à 10-11 heures le soir chez nous... pis mes parents disaient pas rien. [...rises] Pis, après ça ben ça été de pire en pire. Pis là ben là j'étais rendu que je fumais de la drogue même chez mes parents tsé. (p. 10 B)

Le besoin de cadre et de limites s'exprime en même temps que l'incapacité à s'y conformer. Comment trouver une aide répondant à ses besoins?

[Parlant de l'organisme *Dans la rue*] (Ils t'aident beaucoup?) Mets-en, mets-en. C'est pas juste... c'est pas juste avec les animaux²⁸ c'est... mentalement, physiquement aussi là. [...] C'est pas beaucoup partout, partout qui a ça des places de même pareil là. (p. 8 B)

Une aide indispensable qu'il saura en partie utiliser, sans toutefois arriver à s'autonomiser et à sortir de sa situation précaire. L'ampleur des attentes continue de contraster avec le refus d'une aide qui soit plus ciblée :

Pis y a d'autres affaires que je pourrais prendre comme de la méthadone pour arrêter ça mais... je veux pas prendre ça, j'veux pas prendre ça pantoute. (p.10 A)

Et jamais on ne lui propose ce dont il croit avoir besoin :

Ben ça fait 2 enfants que je perds tsé! Faque... tsé. Je pense que je ferais un bon père moi! [ton décidé] Ouais. Donne-moi un appartement pis une vraiment... une job pis tout là, pis je devrais être là. [aspire] Quand j'avais une job pis tout là, elle manquait de rien. Même ma femme elle manquait de rien. Faque... je sais pas. (p. 25 B)

Pourtant, en tout début d'entrevue, c'est bien de cet appartement et de cette job qu'il possède dont il nous parle. Comme le reste néanmoins, ils ne semblent pas suffire à sa propre prise en charge.

²⁸ L'organisme *Dans la rue* reçoit et prend soin des animaux (chiens, chats et autres) des jeunes qui fréquentent la ressource.

11.6 La rencontre : rendez-vous manqués

Dans les entretiens avec le Mime, la souffrance est tangible, et pourtant elle reste innommable. Les mots manquent aux maux. La solitude, le désespoir et le manque forment une sorte de puits sans fond qui aspire la vie, la consume toute entière. Les liens à l'autre et à soi-même, à la fois craints et convoités, restent irréalisables. C'est la coupure qui règne et la rencontre s'en trouve compliquée. Reprenons certains aspects du déroulement des entretiens afin de bien illustrer ceci.

Tout commence avec des rendez-vous manqués. D'abord, le Mime arrive très en retard. Il est « gelé », ce qui établit une sorte de filtre entre nous. On a du mal à suivre, les mots sont rares et le silence pesant. À la fin de la première entrevue, nous sommes épuisée. Il ne vient pas au second rendez-vous. Ce n'est que quelques jours plus tard, alors que nous le croisons dans la rue, par hasard, qu'il demande un nouvel entretien. Ce matin-là, son petit chien est mort. Il est triste, son regard est vide, il semble atterré. L'entrevue est difficile, il est encore plus intoxiqué que la première fois et il a du mal à articuler. Son débit est lent, il parle très bas et marmonne souvent. Au milieu de l'entrevue, il se lève brusquement et va aux toilettes. Une dizaine de minutes s'écoulent. À la toute fin de l'entrevue, il demande si nous pourrions faire d'autres rencontres. Il se dit soulagé d'avoir parlé, malgré tout.

Dans les propos du Mime, force est de constater que ces moments de rencontre semblent avoir nourri son désir d'être en lien. Par exemple :

[air pensif, devient sombre] (Tu penses à quoi?) Je pense à... que je devrais aller revoir mon enfant... ben vite hum... même peut-être dans... dans le temps de l'hiver là. [...] Donner des nouvelles un peu là. [silence] Parce que j'sais où ce qui reste pis toute là. C'est pas un problème là. [silence] (p. 8 A)

Et encore plus clairement, lorsqu'il revient à la seconde entrevue :

Hum... bon. Dernièrement j'ai pensé re-téléphoner à mes parents là. Pour savoir plus de nouvelles, qu'est-ce qui se passe avec eux autres pis... peut-être ben essayer d'avoir le numéro de téléphone de mon ancienne femme là. [aspire] [...] Pis là ben aujourd'hui je vas essayer de faire des démarches avec eux autres ici là, si je peux leur téléphoner ou... [aspire] avoir le numéro de téléphone au moins de ma blonde... de mon ancienne femme pour peut-être voir mes petits enfants là. [silence 9s, soupir] (p. 1 B)

L'identité du Mime paraît sans cesse menacée par cette impossibilité de maintenir la communication. Souvent, il se trouve coupé d'accès aux autres autant qu'à lui-même. Et paradoxalement, c'est aussi par cette manière d'être « coupé » du monde qu'il semble pouvoir survivre. Comment, dans un tel contexte, entretenir des relations avec ses enfants?

QUATRIÈME PARTIE

DISCUSSION DES RÉSULTATS

INTRODUCTION

Se présenter à la fois comme « jeune de la rue » et comme « parent »... Sans être contradictoires, ces deux identités appellent néanmoins l'idée d'un paradoxe dans la mesure où elles évoquent à la fois une sorte de rupture avec le social et une démarche de continuité dans celui-ci, notamment par la procréation et l'inscription dans une famille. Si paradoxe il y a chez nos participants, c'est donc d'abord dans le champ identitaire. La question de l'identité renvoie autant à l'idée du même qu'à celle de la différence; elle décrit la similitude comme mode d'appartenance, mais elle réfère aussi à la singularité et à l'individualité, à ce qu'il y a de plus fondamental et permanent²⁹. Kaës (2012) rappelle que ce champ identitaire se constitue nécessairement dans l'espace interne propre à chacun, dans celui des groupes d'appartenance (filiation et affiliation) et dans celui des groupes externes (ce qui n'est pas l'identité).

Dans le cadre de cette thèse, c'est surtout à l'espace interne de la construction identitaire que nous nous intéressons, mais en tant qu'il se forme dans et par les autres espaces (groupes d'appartenance et groupes externes) et qu'il y reste intrinsèquement lié. Deux interrogations se posent d'emblée : d'une part, de quel espace interne parle-t-on? Et d'autre part, par quelle voie pourrions-nous y accéder?

²⁹ Éléments tirés de la définition de l'identité proposée par le dictionnaire français Larousse.

Pour Jacobson (1975), la « formation de l'identité » consiste en :

Un processus qui permet de préserver toute l'organisation psychique — malgré sa structuration, sa différenciation et sa complexité grandissantes — comme une entité hautement différenciée mais cohérente, orientée et permanente, à n'importe quel stade du développement de l'homme [...et] une formation normale de l'identité dépend de l'efficacité des fonctions de synthèse et d'organisation du moi. (Jacobson, p. 36)

Dans les entretiens avec les participants, nous n'avons évidemment pas accès à ce processus de formation identitaire. Nous sommes plutôt confrontés à certains de ses éléments inférés dans le discours et les mouvements transférentiels des rencontres.

Jacobson (1975) nous rappelle que « le concept de formation de l'identité nous centre sur la réalisation du soi chez un individu, l'accomplissement de ses potentialités et son rôle dans la société » (p. 36). C'est donc cet écho à la notion d'un Soi qui figurera notre point de départ à l'approche de cet espace interne de l'identité. D'ailleurs, bien qu'elle demeure une notion difficile à cerner et qu'il y ait peu de consensus chez les auteurs quant à sa définition, elle se trouve au cœur des préoccupations de la psychanalyse et de la clinique en tant qu'elle figure l'une des quêtes ultimes de son processus. Le Soi déterminerait une sorte de globalité du sujet prise dans son individualité et comportant sa part d'ombre, inconsciente. Il n'est pas, à proprement parler, un Moi comme instance psychique, bien qu'il lui demeure irrémédiablement lié. Si le Moi organise et intègre l'expérience, disons que le Soi est celui qui la vit (Matot, 2011). Il concerne assurément ce sentiment de cohérence permettant que l'on se sente soi-même en toutes circonstances et d'une certaine manière, il ressemble à ce « Je » dont parle J.-B. Pontalis : il « n'est pas quelqu'un, il n'a pas de carte d'identité [...et] sa vérité réside dans ses fictions » (Pontalis, 2012, p. 128). Nous savons bien comment l'expérience de Soi varie d'un individu à l'autre. Le développement plus ou moins étendu du « faux self » dans la personnalité, les troubles identitaires et

narcissiques de toutes sortes, les structurations psychotiques diverses, etc. Autant de manifestations venant affecter, d'une manière ou d'une autre, les possibilités du Soi et sa délimitation, « au sens d'un espace intérieur, d'un lieu singulier d'interlocution interne » (Chiantaretto, 2014, p. 5).

« Winnicott a défini le "vrai self", à savoir cette partie cachée de l'individu tournée vers les pulsions, qui, fondée sur la continuité narcissique, est à l'origine à la fois du sentiment d'exister et du pouvoir de créer » (Gibeault, 2015, p. 2). Continuité narcissique elle-même assurée par la continuité du groupe de laquelle elle émerge (Kaës, 2009), et continuité du groupe réalisée notamment par le contrat narcissique primaire (Aulagnier, 1975). Reprenons ce passage évocateur de Matot :

Ce paradoxe d'une violence antinarcissique inhérente au contrat narcissique, lequel cependant fonde le narcissisme, impose à l'adolescent un travail de transformation rendant compatible le fait d'être soi et en même temps d'être au monde. Ce travail de transformation implique l'ouverture d'un chantier de déconstruction [...], le droit à se bricoler, au sein de l'institution de la société, une place qui préserve les conditions d'une authentique appartenance à soi. (Matot, 2011, p. 179)

Ce bref retour sur l'aspect paradoxal d'une « continuité » de Soi et d'une « continuité » du groupe d'où l'on vient permet d'appréhender la difficile tâche développementale de ce Soi et nous ramène à ce qui lie l'intersubjectif et l'intrapsychique. Car si le second se crée à partir du premier, il le permet aussi ou l'empêche éventuellement... Tel que le rappelle très justement Chiantaretto (2014) lorsqu'il évoque les « écritures de Soi »³⁰, il y a toujours chez celui qui se raconte cette « tension entre deux positions psychiques : attester d'une identité (voilà qui je suis), témoigner d'une altération (voilà qui je suis empêché d'être) » (Chiantaretto,

³⁰ Autobiographies et autres écritures sur soi. (voir la référence bibliographique)

2014, p. 5). À la jonction de l'intersubjectif et de l'intrapsychique donc, ces considérations donnent tout leur sens au Soi comme « lieu d'interlocution interne » (Chiantaretto, 2014).

Afin de mieux cerner cette situation paradoxale — jeune de la rue et parent — que nous situons dans le champ de l'identité et plus spécifiquement dans celui de l'expérience de Soi, nous reprendrons ici certains éléments communs aux cinq participants, malgré leurs histoires de vie et personnalités bien différentes. Ces similitudes nous semblaient pouvoir se regrouper sous trois dimensions distinctes mais complémentaires qui, ensemble, renvoient à la constitution du Soi dans ses paradoxes et forment une compréhension plus globale de la problématique identitaire nous intéressant.

La première dimension concerne le repérage des traits communs dans le discours sur les figures parentales et autres membres de la famille ou hors famille. Nous ne savons rien des personnes réelles avec qui les participants sont en lien, évidemment, mais nous avons accès aux thèmes récurrents avec lesquels ils les habillent. Nous avons donc tenté de faire ressortir ces différents thèmes, sous l'aspect de ce que nous appellerons « personnages »³¹, tour à tour portés par l'un ou l'autre des protagonistes présentés. Nous verrons comment les participants les évoquent, s'y identifient et/ou s'en différencient, puis ce qu'ils répètent à leur insu, dans les attentes et projections sur la nouvelle génération, leur(s) enfant(s). Il s'agira donc de décrire le théâtre des personnages entourant et constituant le Soi; sorte de monde peuplé définissant son espace et avec lequel il est en relation.

³¹ Nous aurions pu parler ici de véritables « *persona* », au sens de personnes fictives et stéréotypées, en référence au verbe latin « *personare* » (ou « parler à travers »), désignant le masque porté par les acteurs du théâtre antique (tiré du dictionnaire français Larousse). Seulement nous ne voulions point confondre le lecteur pour qui ce terme « *persona* » renverrait plus directement à la notion développée par C.-G. Jung, laquelle ne concerne pas notre propos.

La seconde dimension fait ressortir les différents mécanismes intrapsychiques et interrelationnels paradoxaux repérés chez les cinq participants. Nous tenterons alors de montrer leur rôle potentiel important dans les répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970) et dans la constitution particulière de ce « lieu d'interlocution interne ».

La troisième dimension renvoie quant à elle à la manière dont s'institue la question de la filiation chez nos participants, en tant qu'elle figure cette tension évoquée précédemment entre continuité de Soi et continuité du groupe. D'un point de vue phénoménologique, nous pourrions parler de la « position du Soi » comme position ontologique se trouvant toujours dans un rapport d'intentionnalité (Ricœur, 1965) et demeurant toujours liée à celle de l'historicité : « cette articulation de la progression et de la régression » (Ricœur, 1965, p. 515), en tant que nous sommes tirés par l'arrière et poussés vers l'avant. Autrement dit, nous demeurons attachés à ce qui nous précède et à ce qui nous suit. Et comme l'écrit Kaës (2012) :

Assurément nous sommes des héritiers, mais nous sommes aussi des fabricants d'héritage. [...] la question de la transmission ne se limite pas à ce qui est transmis à l'enfant par ceux qui l'ont précédé. Elle interroge les rapports complexes et réciproques qui lient les générations. (p. 210)

L'amalgame de ces trois dimensions nous aidant à mieux cerner ce Soi dont nous parlons — bien qu'il demeure, de par sa nature même, impossible à cerner entièrement — nous mènera à la démonstration d'une mise à mal de l'intimité et de ce « lieu où nous vivons » (Winnicott, 1979), le parcours de rue et le désir de parentalité apparaissant dès lors comme tentatives ultimes de redessiner un Soi potentiellement habitable.

CHAPITRE XII

ANALYSE DES RÉSULTATS

12.1 Les personnages inquiétants du sempiternel théâtre de Soi

Nous avons décrit les rencontres avec les cinq participants en tentant de cerner l'essentiel de ce qu'ils avaient à nous communiquer en lien avec leur situation paradoxale de parent et de jeune de la rue. Nous avons aussi, dans l'élaboration métaphorique de ces portraits, voulu montrer un aspect central de leur organisation de personnalité, en passant par la manière — notamment défensive — dont ils se présentaient à nous.

Ces « personnages » composant le théâtre des rencontres renvoient certainement aux relations d'objet, aux identifications et projections, aux fantasmes inconscients, au passé et à « l'impasse » (Scarfone, 2014) des participants, voire à des parties de leur Moi, ces éléments n'étant évidemment jamais accessibles directement. Nous pouvons tout de même les penser en référence à ces « personnages » invoqués par le patient dans un bureau de consultation :

On peut se représenter ainsi la cohorte des aïeux qui tournoieraient autour du sujet que nous sommes conduits à rencontrer, comme en un bal de vampires plutôt maléfiques s'ils se trouvent condamnés à demeurer ignorés et donc à errer éternellement sans repos. [...] il ne faut jamais oublier leur présence potentielle et toujours tenter de les évoquer. Ils accompagnent la personne qui se tient devant nous [...]. Rien de ce qui sera alors dit ou prescrit ne se verra détaché des processus d'appartenance à ces lignées fantasmatiques qui, de

génération en génération, véhiculent les messages conscients et préconscients... (De Mijolla, 2004, p. 211-212).

Rappelons ici le fait que l'on interroge les participants sur au moins trois générations : celle de leurs parents (et souvent celle de leurs grands-parents), la leur et celle de leur(s) enfant(s).

Pendant les entrevues, les participants mettent en scène ces « personnages » dans la construction d'une histoire personnelle qu'ils souhaitent partager; tantôt vus chez tel membre de la famille, ils apparaissent ensuite chez tel autre. Parfois, on les retrouve aussi à l'extérieur du milieu familial, comme sortis de ce cercle trop ou trop peu fermé (par exemple lorsque la DPJ intervient). Ils meublent le discours des participants et s'organisent suivant des configurations propres à chacun, mais jamais ils ne changent tout à fait. Et là se trouve l'une de leurs principales caractéristiques : ce sont des personnages figés, si définis en leurs contours qu'on reste avec le sentiment que rien ne les fera évoluer ou les transformera. D'ailleurs, nous les retrouverons intacts dans la nouvelle configuration familiale des participants, alors qu'ils tentent eux-mêmes de devenir parents. Nouveau théâtre, nouveau décor, nouveaux acteurs. Mêmes personnages et même scénario toujours rejoué.

12.1.1 L'Absent

C'est généralement par la présentation de la figure du père que l'on retrouve ce personnage absent. Notons qu'il fait souffrir par son absence autant qu'il fait l'objet d'une quête omniprésente chez les participants. Pour la plupart, il y a absence physique réelle : ils décrivent une enfance loin de leur père. Ce dernier est parti très tôt, ou il était toujours au travail, occupé ailleurs qu'auprès de sa famille. Sinon, nous retrouvons dans la difficulté de s'identifier à ce père une autre sorte d'absence,

marquée par l'impossibilité de lui octroyer une réelle fonction parentale, comme dans le cas du Professeur par exemple. Ainsi pour des raisons diverses, quelque chose empêche qu'un lien parental — défini par une différence générationnelle et la marque d'une autorité effective et structurante — soit établi avec le père.

L'Absent ressort aussi dans la figure de la mère, notamment dans la vie adulte des participants qui racontent le relâchement des liens avec cette dernière. Chacun évoque dans les entrevues des moments de cassure de ce lien avec la mère et ces évocations laissent entrevoir une souffrance difficilement nommable, perdue dans un long silence. Lorsqu'ils abordent leur enfance, ils décrivent à la fois sa présence — c'est elle qui les a élevés, éduqués, nourris, etc. — à la fois son absence auprès d'eux comme figure aimante et protectrice. L'incompréhension apparaît au cœur de ce lien complexe avec la figure maternelle et les sujets relatent surtout le sentiment d'avoir été abandonnés, lâchés par une mère incapable de les protéger et de les accueillir, car débordée ou désintéressée.

Devenus parents à leur tour, tout se passe comme si les participants revêtaient désormais cet habit d'Absent et ce, malgré leur désir de faire autrement. Pour l'Illusionniste, sa propre absence auprès de son enfant se répète au nom de l'identification au père aventurier, loin des obligations familiales et toujours en quête d'une liberté illusoire et idéalisée. Lui aussi doit partir, comme son père avant lui. Paradoxalement, c'est par cette identification au père absent, et donc en devenant lui-même l'Absent, qu'il pourra se rapprocher de ce dernier. Idem pour le Funambule qui, devenu parent et s'identifiant à ce père consommateur qui « trippe », ira le rejoindre plutôt que de vivre avec sa conjointe et son enfant. Pour le Mime, toujours seul, c'est surtout l'absence des autres qui semblera se répéter; il se verra lui-même comme Absent en conséquence du vide créé autour de lui. Pour le Boxeur et le Professeur, pourtant présents dans la vie de leurs enfants, l'absence se répétera,

presque fatalement, au cœur de ce qui les aura continuellement terrorisé : être leur père. Le premier, voyant en lui le potentiel « monstre », restera dehors avec les chiens. Et le second, pour qui l’Absent s’incarnait plutôt dans ce manque de figure parentale effective, reproduira de « l’identique » (De M’Uzan) en se positionnant de manière similaire face à son enfant : sorte d’autorité écrasante qui ne voit que son « mini-lui ».

12.1.2 L’Abandonnante³²

Il y a, chez tous les participants, ce vécu d’abandon répété, exprimé maintes fois dans le discours et venant de plusieurs protagonistes. On les abandonne, on les lâche et les délaisse. Partout où ils vont, du plus loin qu’ils se le rappellent, on finit par les laisser tomber. Souvent, c’est d’abord la mère qui revêt ce déguisement. Le père, pourtant parti tôt dans l’enfance, semble épargné : il ne porte pas l’odieux de l’abandon, bien qu’il soit généralement présenté comme le parent absent. Au moment où ils nous parlent, les figures parentales apparaissent clivées entre la mère abandonnante (malgré sa présence réelle) et le père idéalisé avec qui l’on souhaite renouer (pourtant absent durant l’enfance).

Nous retrouvons aussi ce personnage qui laisse tomber lorsqu’ils évoquent leur parcours dans les centres jeunesse, pris en charge par la société. Ces figures de remplacement supposées les garder et les protéger viendront à leur tour les rejeter, les mettre dehors. Notons ici que ce personnage apparaît d’autant plus fort qu’il demeure, dans le discours des participants, une sorte de masse indifférenciée comprenant les intervenants, les centres d’accueil, la société, etc. En somme, une chose difficilement

³² L’Abandonnante est un personnage féminin du fait d’être systématiquement associé à une figure féminine par les participants : la mère, la société, la conjointe...

identifiable et plus grande que nature qui n'a su que délaisser, rejeter, abandonner, laisser tomber comme toujours.

On les a laissé tomber jadis... ce qui semble surtout avoir été vécu comme un abandon maternel. Et voilà qu'on retrouve cette figure qui délaisse dans les relations aux femmes, aux conjointes, qui à leur tour viendront les laisser tomber. Celles-ci, dès la venue de l'enfant et parfois avant, les abandonneront. Leur devenir père coïncidera avec leur exclusion; la tentative de construire une nouvelle famille ravivera l'abandon.

12.1.3 L'Agresseur

Ce personnage revient fréquemment dans le discours des participants, sous une forme ou une autre, et semble toujours demeurer menaçant. S'en défendre fait partie du lot quotidien. Pour le Professeur, il est d'abord ce père autoritaire et méchant qui le bat; pour le Boxeur, il s'agit d'une figure paternelle absente mais terrifiante qu'on attend pour la mettre K-O à son tour. L'Illusionniste et le Mime trouveront l'Agresseur chez ces autres dangereux dont on doit se protéger : les « jaloux » ou les « faux amis ». Quant au Funambule, il sera surtout personnifié par le beau-père, violent et sans pitié. L'Agresseur est là, quoiqu'il arrive. Il rôde et ne cesse de tourmenter, obligeant chacun à demeurer en alerte. D'ailleurs, c'est généralement en lien avec ce personnage, ennemi redoutable, que les participants parleront de la nécessité de se renforcer, de se munir d'une carapace à toute épreuve et de défenses efficaces (arts martiaux, techniques de combat, muscles imposants, etc.).

Lorsqu'ils deviennent pères à leur tour, l'Agresseur continue de s'incarner dans cette société malveillante qui retire les enfants, empêche qu'on ait quelque chose à soi et met à mal ce projet de nouvelle famille. Par ailleurs, nous pouvons penser à la

conception de Ferenczi qui démontre bien ce constat : l'enfant, soumis psychiquement et physiquement à la volonté de l'agresseur, s'oublie complètement, puis obéit, introjecte le sentiment de culpabilité de l'adulte, et se clive, devient à la fois innocent et coupable. La « personnalité encore faiblement développée réagit au brusque déplaisir [...] par l'identification anxieuse et l'introjection » (Ferenczi, 1932/2004, p. 46) de l'agresseur. Cette culpabilité traumatique tend à normaliser la violence des parents, puisqu'elle inverse en quelque sorte la causalité (*mea culpa*, je les ai provoqués). Lorsque les rôles changent — l'enfant devient parent — un mécanisme de compulsion de répétition générationnelle s'opère et il arrive que la victime devienne bourreau. On assiste alors à une « dynamique où la logique qui prévaut est binaire, on a le bâton ou on ne l'a pas. Si on ne l'a pas, c'est l'autre qui l'a et qui nous frappe. Une façon de s'en sortir est d'avoir le gros bout du bâton » (Puskas, 2002, p. 87).

12.1.4 Celui qui ne protège pas

Nous avons commenté le lien complexe avec la figure de la mère, souvent teinté d'incompréhension. En plus de laisser tomber, celle-ci demeure souvent perçue comme celle qui a failli, qui n'a pas su contenir la rage³³ des participants lorsqu'ils étaient enfants, ni les protéger. Lorsque l'Agresseur est identifié à l'extérieur, par exemple chez un beau-père violent, il s'accompagne d'une référence à la mère non-protectrice. Et lorsque l'Agresseur vient de l'intérieur, par exemple lorsque les sujets mentionnent leurs agirs, leur violence, c'est plutôt la mère pare-excitation n'ayant pas rempli sa fonction qui est présentée.

³³ Nous avons choisi de parler de rage ici, plutôt que de colère par exemple, étant donné qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une émotion vécue et parlée par les participants. Nous semblons être plus proche du vécu de rage de l'enfant qui ne peut ni se l'expliquer, ni la nommer.

À d'autres moments, Celui qui ne protège pas se retrouve dans cette société d'accueil qui ne sait comment prendre soin du sujet. Son nom l'indique pourtant, il s'agit d'un système de « protection de la jeunesse », chargé de protéger ceux qui y ont recours. Du discours des participants, nous entendrons surtout le constat de cet « échec de protection » (Berger, 2003).

Il arrivera que ce personnage ne protégeant pas leur colle à la peau, surtout dans leur rôle de père. Désormais en charge, ils se retrouveront confrontés à leur propre défaillance et se vivront comme incapables de garder, de protéger (ex : chien qui meurt, bébé qu'on perd, etc.). Devant la perte et ce nouveau constat d'échec, une vague de désespoir semblera les submerger, détruisant tout sur son passage.

12.1.5 Celui qui prend toute la place

La fratrie, lorsqu'elle est évoquée, fait souvent figure de rivale redoutable empêchant les participants d'accéder à ce qui aurait dû être leur place au sein de la famille. Elle est venue prendre toute la place, détournant le regard des parents et retirant tout le bon, laissant aux participants les restes indésirables, voire les excluant définitivement du portrait de famille.

Il arrive aussi que ce personnage envahissant l'espace soit représenté par l'image d'un autre qui colle à la peau et masque le vrai visage. Pensons à l'Illusionniste qui ne voit que le reflet d'un autre dans le regard de sa mère le regardant. Image collée, fausse identité le parasitant. Chez nos participants, cette place à prendre semble s'être avérée d'une telle inaccessibilité qu'à présent, l'identité « d'exclu » souvent entendue apparaît comme la seule option. En d'autres termes, c'est la non-place qui prend toute la place (Parazelli, 2000).

12.1.6 L'Idéalisé et sa quête

Pour l'Illusionniste et le Funambule, c'est surtout la figure du père qui ressortira comme idéalisée, le désir de renouer avec lui s'en trouvant intensifié. Tout se passe comme si la découverte d'une figure parentale qui fasse autorité demeurant entravée, c'est par la création d'un lien abolissant la différence des générations que le rapprochement sera possible : le père deviendra un ami, un confident, un égal. L'un comme l'autre sembleront d'ailleurs portés par cet idéal chez le père (grand besoin de liberté et recherche du plaisir). Pour le Professeur, le personnage Idéalisé sera plutôt représenté par l'inverse du père, par tout ce qu'il n'est pas. Mais l'on sait bien comment, dans l'Inconscient, le contraire est trompeur. D'ailleurs, le Professeur ne cessera de rechercher un idéal chez ce père haï. Le Mime semblera ne trouver d'idéal que dans ce qui aurait été perdu. En somme, cette chose disparue à laquelle il n'aura plus jamais accès, qui se refuse éternellement à lui. Quant au Boxeur, un idéal prendra forme dans cet être fictif tout-puissant, fort et indestructible, prêt à affronter l'adversaire. Et c'est le Boxeur lui-même qui incarnera ce personnage, contrairement aux autres participants.

L'Idéalisé est un personnage sournois. Les sujets le suivent sans relâche, s'y accrochent et continuent d'espérer grâce à lui. Mais surtout, ils se perdent dans ce qu'il leur montre et leur fait croire. L'Idéalisé semble parfois amener les participants à oublier qui ils sont (comme pour le Boxeur par exemple), emprisonnant par là même leur devenir.

12.1.7 L'ensemble des personnages

Les « personnages » décrits sont inquiétants. Soit ils menacent (prennent toute la place et excluent, ou agressent), soit ils demeurent inaccessibles (absents ou idéalisés), soit ils fragilisent et laissent seul (ne protègent pas et abandonnent). Trop souvent, seul le « mauvais objet » semble présent, le « bon » étant relégué aux oubliettes ou demeurant hors d'atteinte (comme pour l'Idéalisé). Le Boxeur fait exception en incarnant lui-même ce qu'il idéalise (et qui le terrorise). L'hypothèse de Pontalis (1981) nous apparaît ici fort éclairante :

Le paradoxe du « mauvais objet » [...] c'est qu'il reste toujours disponible, ne saurait être définitivement perdu et, par là, risque moins que le « bon » d'entraîner le sujet dans le mouvement de sa perte. Indestructible, le mauvais objet garantit au sujet sa propre permanence. (p. 64)

Cette « permanence » de Soi apparaît ici relativement maintenue au prix de demeurer sur un terrain miné, entouré d'éléments peu rassurants, périlleux. Dans un tel contexte, on pourrait penser que le « vrai soi » (Winnicott) doit demeurer bien à l'abri, ne pas sortir ni grandir, rester terré, caché, voire ailleurs. Comment se sentir chez-soi dans cet environnement-théâtre peuplé de dangers? Si l'Idéalisé semble à première vue pouvoir contrebalancer ceci, force est de constater qu'il vient plutôt renforcer, de par son inaccessibilité, ce « mauvais » envahissant.

Quant à l'aspect figé et restreint de ces personnages (ce sont toujours les mêmes qui reviennent), il amène à croire que l'autre (objet) ne peut jamais véritablement accéder au statut d'un « autre-sujet » (Roussillon). Tout semble en place pour compliquer les relations. En effet, si l'on aborde cette question du sujet en tant qu'il n'est pas désigné comme tel ici, nous touchons directement à la problématique de l'intersubjectivité

(puisque la relation ne peut être définie par la rencontre de deux subjectivités).
Ciccone (2007) écrit :

La notion d'intersubjectivité a un double sens. Elle désigne à la fois ce qui sépare, ce qui crée un écart, et ce qui est commun, ce qui articule deux ou plusieurs subjectivités. L'intersubjectivité est à la fois ce qui fait tenir ensemble et ce qui conflictualise les espaces psychiques des sujets en lien. L'intersubjectivité est à la fois le lieu des transmissions/transactions inter- ou transpsychiques, et le lieu d'émergence des processus de pensée. (p. 91)

Cette citation de Ciccone sur le lien entre l'émergence de la pensée et l'intersubjectivité nous permet d'introduire la section suivante concernant la dimension des mécanismes de fonctionnement paradoxaux que nous avons repérés chez les cinq pères.

12.2 Mécanismes interrelationnels et intrapsychiques paradoxaux

Les produits relationnels de la symbolisation sont la même chose que ses produits psychiques. Plus précisément, ils sont la même chose envisagée de deux points de vue différents, l'un du point de vue de l'intrapsychique et l'autre du point de vue de l'interrelationnel.
Tisseron, 1997, p.120

D'abord, définissons ce que nous entendons par « paradoxe » dans ce qui suivra. Notre idée tire son origine d'un texte de Racamier (1996) portant sur les secrets de famille. Dans ce texte, il décrit un modèle paradoxal particulier, propre à la nature de certains secrets délétères, afin d'expliquer les répétitions générationnelles, que nous pourrions qualifier « d'identiques » (De M'Uzan). En bref, le texte de Racamier met de l'avant l'aspect paradoxal de ce type de secret anti-libidinal qui s'exhibe et se cache à la fois; les deux mouvements demeurant « ligaturés » l'un à l'autre, dans une

sorte de « contre-ambiguïté » dont le prototype serait le mort-vivant (Racamier, 1996). Nous référons à cette notion d'« exhibé-caché » ou de « contre-ambiguïté » de l'auteur dans la mesure où les contenus des paradoxes décrits subséquemment nous apparaissent du même ordre : contradictoires mais inextricables, allant toujours de pair malgré leurs natures fondamentalement antinomiques. Si l'ambiguïté figure une « immense qualité de la vie psychique » (Racamier, 1996) — pensons par exemple aux concepts paradoxaux de Winnicott (l'objet transitionnel, le trouvé-crée, etc.), forts de leur nature ambiguë —, ce type de paradoxe « contre-ambigu » s'apparente plutôt à une contrainte.

Ces mécanismes interrelationnels et intrapsychiques repérés lors de la mise en commun des cinq portraits nous semblaient jouer un rôle crucial dans la compréhension des répétitions, notamment générationnelles, du fait de leur nature paradoxale « contre-ambigüe ». Nous avons entrepris de les décrire selon quatre modalités, chacune renvoyant à un paradoxe du lien qui se coupe et se crée dans le même mouvement. Ainsi nous élaborerons la coupure avec les autres, (distanciation relationnelle), la coupure avec le passé (rejet du passé), la coupure avec soi-même (pensée amputée) et la coupure avec la société (autonomie paradoxale).

12.2.1 La distanciation relationnelle

Dans un article de Lussier et al. paru en 2002 sur les jeunes adultes itinérants ou jeunes de la rue, les auteurs retracent diverses attitudes relationnelles envers les figures parentales : la fuite, caractérisée par l'évitement et le refus d'engager toute forme de réconciliation ou même de rapprochement; la quête, démontrant une certaine ouverture face à l'éventualité d'un rapprochement; une attitude de protection où le désir de ne rien bouleverser est prisé; puis le désinvestissement complet, renoncement désintéressé, presque indifférent. Ils rappellent les nombreux

mouvements d'aller-retour ainsi que les revirements de toutes sortes concernant les demandes d'aide : les jeunes de la rue demeurent très ambivalents, alternant la curiosité et la méfiance envers les intervenants. Il semble que nombre de ces jeunes restent incapables de surmonter leur sentiment de méfiance — dû au cumul des expériences d'abandon ou de trahison — et ne parviennent jamais à créer un lien de confiance stable et significatif. Tout se passe comme s'ils venaient chercher une aide qu'il leur est impossible de recevoir. Le recours à l'aide les « replonge [...] dans le paradoxe des liens nécessaires mais dont [ils doivent] se méfier » (Lussier et al., 2002, p. 101).

Nous cherchons à mettre en lumière l'aspect paradoxal de ce mécanisme interrelationnel et intrapsychique. La distanciation relationnelle dont nous souhaitons rendre compte ne permet pas d'inférer un vide relationnel. Bien au contraire, il semble que les participants soient constamment et inévitablement préoccupés par tout ce qui touche leurs relations interpersonnelles, dont les liens avec leur famille d'origine. « La fuite de milieux nocifs ne débouche pas sur un véritable affranchissement mais donne plutôt lieu à une quête obsédante des liens qui ont fait défaut et qui sont recherchés tout autant que redoutés » (Lussier et al., p. 101).

- Fuite et coupure du lien

À titre d'exemple de ce mécanisme particulier, mentionnons que les participants rapportent de nombreuses coupures relationnelles par des agirs de fuite de leur part. Ils fuguent, claquent la porte, partent avec éclat en croyant ne jamais revenir. C'est fini. « C'est pour ça je suis parti à un moment donné, j'ai dit je suis tanné. C'est pour ça je leur parle plus » (Le Mime, p. 4 A). « Moi je veux pu rien savoir d'eux autres » (Le Mime, p. 13 B). « Je reviendrai pas si je pars... j'risque de partir pour de bon... » (Le Funambule, p. 24 B).

Ces coupures agies et définitives semblent s'imposer dans leurs relations comme des reprises à leur compte d'un vécu constant de rejet, sortes de transformations du mode passif en mode actif. Le Professeur dira par exemple : « Il m'a recrissé dehors... J'ai pogné mes seringues, mes affaires, [...] merci bonsoir! » (Le Professeur, p. 23 A). Cette fois, c'est lui qui partira. Pour le Boxeur et le Mime, c'est « l'amour » qui sera coupé à la source pour celles qui les abandonnent : « Moi, tout le long que j'ai été en centre d'accueil, j'ai jamais appelé ma mère » (Le Boxeur, p. 26 B). « Ma mère je... je l'aime pas beaucoup là. [...] Parce qu'elle m'a laissé tomber » (Le Mime, p. 7 B). Quant au Funambule, difficile de saisir qui délaisse qui : « J'espère qu'elle me le refera pas une autre fois. T'sais, je lui ai dit que c'était sa dernière chance que je lui laissais [...] pis quand elle a remarqué que je tenais encore à elle fort, pis tout, ben elle a bien vu qu'il fallait qu'elle reste avec moi » (Le Funambule, p. 7 A).

Pendant les entrevues, ces fuites et coupures de lien ressortiront de façon plus subtiles dans les bâillements soudains, les changements de sujets ou non-réponses, les arrêts d'entrevue et sorties du local, difficultés à obtenir un rendez-vous, arrivées retardées, etc. Tout se passe comme si la mise en lien avec un autre doit être contrôlée par le sujet lui-même. C'est lui qui coupe le lien.

Ce mécanisme paradoxal nous rappelle celui de « brisure » décrit par Lemay (1993), dans son ouvrage sur les enfants « carencés » ou « abandonniques », *J'ai mal à ma mère*. L'avidité affective, l'agressivité, la crainte d'abandon et de rejet, les comportements régressifs, l'intolérance aux frustrations, etc.; autant de manifestations des difficultés relationnelles éprouvées par ces enfants, auxquelles les intervenants se trouvent rapidement confrontés. Lemay rapporte l'apparente contradiction entre les demandes d'affection répétées et l'inaptitude de l'enfant à y répondre, ce qui désarme souvent l'adulte bien intentionné. Selon l'auteur, ce type d'enfant « éveille [...] en nous un monde complexe d'émotions où la pitié et l'affection se mêlent à la rage

impuissante et à la peur » (Lemay, 1993, p. 27). Il décrit une angoisse d'abandon si douloureuse qu'elle va jusqu'à déclencher, presque fatalement, un retrait défensif lorsqu'une relation affective s'amorce. Et lorsque ce mouvement survient, c'est un véritable processus de « brisure » qui s'entame (Lemay, 1993). La peur d'être abandonné susciterait d'une part une réaction de fuite, provoquant bien souvent le rejet, d'autre part un besoin de « tester » la solidité des liens qui commencent à se tisser. Tout attachement signifie une perte potentielle que l'enfant « carencé » s'évertue à éviter. Il s'applique à rompre la relation, devient agressif ou opposant dans le but de vérifier la légitimité des marques d'affection reçues; il tente de conjurer sa crainte d'attaques présumées en se positionnant lui-même comme agresseur. « L'enfant qui commence à aimer amorce un mécanisme de rejet dont il va être la victime, tout en fournissant à son entourage par ses attitudes inacceptables des motifs justifiés d'abandon » (Lemay, 1993, p. 45).

Plus récemment, un article de Lafortune et Gilbert (2013) se concentre sur le mode relationnel paradoxal qu'entretiennent les jeunes parents en situation de précarité psychosociale avec le réseau d'aide et les intervenants. Ils mentionnent les nombreuses résistances, les répétitions, l'inertie fréquente, le manque de motivation et parfois l'opposition de ces jeunes face à l'aide offerte (Lafortune et Gilbert, 2013). Quant au caractère « paradoxal » de la relation d'aide, les auteurs rapportent le contraste entre les ruptures brutales et définitives d'une part, et l'importance des attentes envers l'autre et l'investissement massif des liens d'autre part.

- L'absence comme mode de présence

Autre exemple de cette distanciation relationnelle paradoxale : les participants évoquent dans leur discours leur absence au monde qui les entoure. Ils se gèlent, disparaissent, tombent en dépression... Le lien à l'autre ne tient pas, à moins de

demeurer « absent ». Ainsi les couples se mettent à fonctionner après la séparation, la relation aux parents prend beaucoup de place tout en étant inexistante au quotidien, sans contact ou presque. Et le lien aux enfants apparaît d'autant plus fort qu'il reste souvent une chimère dans la réalité : « Je suis ben fier de moi pareil. Avoir des... avoir des enfants pareil même si je suis pas avec eux autres » (Le Mime, p. 7 A).

Conséquence de la distanciation relationnelle, cet état d'absence comme mode de présence à l'autre fait peut-être référence à l'impossibilité d'être confronté à sa réalité. En effet, être en lien avec un autre semble souvent annoncer, paradoxalement, l'exigence qu'il demeure absent. Ceci semble aller dans le même sens que la difficulté à reconnaître l'autre comme un « autre-sujet » (Roussillon), problématique particulièrement présente au sein du rôle parental chez nos participants.

12.2.2 Rejet du passé : faire le contraire, un chemin tracé d'avance

À l'instar de cette nécessité d'entretenir une distanciation par rapport aux autres, une coupure doit s'installer avec ce qui a été vécu dans le passé. « Je suis en train de réparer les affaires, je reviendrai pas sur le passé » (Le Professeur, p. 7 A). Pour les cinq participants, il apparaît clair que la seule possibilité d'entrevoir un avenir meilleur, différent, réside dans le fait de bannir tout ce qui vient du passé. Toutefois, ce qui est proscrit devient le modèle à ne pas suivre, ou en d'autres termes, le négatif de ce qu'ils doivent faire. Nous l'avons montré à diverses reprises dans les portraits : la liberté d'agir (et aussi d'être) s'en trouve réduite dans le champ de ce qui a été dicté. En cherchant à ne pas reproduire, mais surtout en s'imposant « le contraire », le chemin à suivre devient limité, tracé d'avance. « Aujourd'hui, c'est comme totalement différent, je suis totalement l'inverse » (Le Boxeur, p. 1 A). « Essaye pas de me dire qu'est-ce que je vais devenir, je vais faire le contraire, juste parce que tu

l'as dit » (L'Illusionniste, p. 11 A). Étrange liberté que celle d'être confiné à un rôle prédéterminé, dessiné en fonction de ce qui a été joué avant.

Laforture et Gilbert (2013) abordent aussi cet « espoir d'une rupture avec un passé en souffrance » (p. 375). Et dans un autre article, Baret et Gilbert (2015) relèvent les attendues de « scénarios catastrophes » de ces jeunes parents en difficulté lorsqu'ils parlent de leur(s) enfant(s). Selon ces auteures, ces scénarios s'inspirent directement des nombreuses traces laissées par un passé traumatique et la crainte qu'il se rejoue à nouveau. L'envie d'effacer ce passé traumatique et la volonté de faire autrement apparaissent dès lors parfaitement justifiées.

Dans ce même article (Baret et Gilbert, 2015), un autre élément d'intérêt ressort en lien avec le chemin à suivre pour ces jeunes parents. Dans leur désir de se différencier et de réparer ce passé traumatique, quatre souhaits mentionnés par les parents participants sont présentés par les auteures, dont trois formulés par la négative. De même que ce que nous relevons chez nos jeunes pères, l'avenir semble refléter « ce qui ne doit pas arriver », plutôt que « ce qui doit arriver ».

L'exigence exprimée par les participants de se différencier complètement, de rompre avec ce qui vient avant eux, de renier d'où ils viennent et d'emprunter, pour ce faire, un chemin opposé ou contraire apparaît voué à l'échec. Peut-être parce qu'au fond, il n'y aurait qu'un seul chemin, qu'on l'emprunte dans un sens ou dans l'autre. Pour créer « du différent », il faudrait trouver un nouveau passage, une nouvelle voie, encore inexplorée.

12.2.3 La pensée amputée

Car on a beau enterrer les souvenirs, l'érosion fait son travail.
Vigneault, 2001

Le rapport des participants à leurs souvenirs s'avère aussi paradoxal que leurs liens aux autres. Plus important encore, c'est le rapport à leur propre pensée qui paraît poser problème. Il semble qu'une partie de leur mémoire soit tronquée, comme s'ils étaient amputés d'un pan de leur histoire. Et c'est tout le territoire de la pensée qui s'en trouve atteint. Certaines phrases entendues pendant les entretiens l'illustrent bien : « J'ai un mur dans ma tête. [...] C'est barré, c'est fermé... » (Le Boxeur, p. 31 B), « J'ai tout essayé de bannir ça de mon cerveau, puis de l'éradiquer de ma mémoire » (Le Professeur, p. 28 A), « Dangereux, c'est dans ma tête. [...] tu découvres des affaires cachées, trop bien enfouies » (L'Illusionniste, p. 28 A), ou encore, questionner signifie qu' « on cherche des bibittes, genre, des squelettes dans le placard » (L'Illusionniste, p. 30 A). Quelque chose à l'intérieur d'eux doit rester à l'écart, « briller » par son absence. La crainte d'un immense danger est palpable et seule la censure obligée de ce quelque chose apparaît protectrice.

Dans cette perspective, les nombreux silences en entretien nous semblent évocateurs. Green, dans la préface à l'ouvrage de Khan (1976), propose ceci : « on est loin du silence comme manifestation de la résistance. Le silence permet de sentir la souffrance, la douleur psychique. Il donne la mesure de la profondeur du désespoir. Ce n'est pas de la parole mais du cri qu'il est le négatif. » (Green, 1976, p. 17). Chaque fois que nous avons noté les longs silences dans le verbatim, c'est à cette douleur criante que nous avons été confrontée. Être témoin du désespoir n'entraîne aucune parole ni pensée; seuls la stupeur et l'accablement restent.

Comment comprendre cet effort conscient pour ne pas penser, pour engourdir l'être pensant que nous sommes au point de se priver d'une partie de soi-même? Il est possible que d'un certain point de vue, tel que le propose Puskas (2002), « élaboration psychique et maintien de l'oubli », ces deux desseins a priori opposés, « ne sont pas aussi antinomiques qu'il y paraît » (p. 73). Garder caché quelque part ce qui demeure inassimilable afin de préserver l'appareil psychique d'une trop grande déchirure? Se couper de ce qui fait trop mal afin de survivre? Assurément, ce mécanisme paradoxal — en grande partie inconscient, malgré l'effort conscient rapporté ici — nuit autant qu'il protège, car plus on oublie, plus on risque de répéter...

Cette manière d'amputer la pensée nous rappelle des propos de Tisseron lorsqu'il fait référence à la notion d'« inclusion psychique » de Török et Abraham :

Ce processus consiste dans l'inclusion et l'enfermement, à l'intérieur d'une partie du Moi, de l'ensemble des sensations, des émotions, des impulsions d'actes, des pensées et des fantasmes mobilisés chez un sujet par une situation inassimilable. Ce processus constitue donc une forme de clivage partiel et localisé. [...] si l'inclusion est conservatrice, c'est pour assurer la possibilité d'une introjection ultérieure. (Tisseron, 1997, p. 124)

La notion complexe d'« inclusion psychique » demeure impossible à déceler dans le cadre de deux entretiens. Néanmoins, ce passage de Tisseron nous interpelle en ce sens qu'il décrit la possibilité déjà soulevée d'un nécessaire « oubli » temporaire, protégeant le psychisme, et pouvant potentiellement être repris, éventuellement symbolisé.

Par rapport aux souvenirs, De Mijolla (2004) écrit :

Le souvenir permet de distinguer le tien du mien et de débarrasser le Moi de certaines de ses enveloppes d'identification, comme l'on découvre en se déshabillant le soir que nos vêtements ne constituent pas notre peau et ne sont même pas collés à notre corps mais bien distincts de lui, distanciation que l'on avait fini par oublier dans la journée. (p. 17-18)

Cette citation nous amène à réfléchir aux impacts majeurs de la pensée amputée telle que nous la retrouvons chez les jeunes pères. D'abord, comment se reconnaître soi-même si l'on ne peut se découvrir de ces « habits » dont parle l'auteur? Car s'ils ont effectivement une fonction essentielle (par exemple de protection), ils ne sont pas celui qui les porte. Par ailleurs, le souvenir et la « distanciation » qu'il permet nous semblent aussi renvoyer à la question de la temporalité, à savoir l'expérience subjective du temps. En effet, nous savons que c'est grâce aux expériences de continuité que peut progressivement se subjectiver le temps, et que ce sont les vécus de discontinuité qui entraînent, à l'inverse, l'absence de temporalité au plan psychique (Kaës, 2003; Roussillon, 2007). C'est ce qui se passe dans les expériences traumatiques par exemple, qui demeurent dans un temps « hors temps », un « impassé » (Scarfone, 2013). Dans l'extrait de De Mijolla, le souvenir permet la continuité de soi-même. Qu'en est-il du souvenir qui cache ce qui ne peut être parlé?

- Une image qui voile et révèle

En lien avec cette rupture par rapport à soi-même, les participants présentent parfois, en cours d'entretiens, un souvenir d'enfance marquant (dont ils se rappellent ou qu'on leur a raconté) et qui apparaît comme une sorte de condensé de ce qu'on imagine qu'ils ne peuvent dire de leur vécu. Tout se passe comme si, au lieu des mots exprimant l'inexprimable se trouvait là une image gardée intacte, peut-être à la manière d'un « souvenir-écran » (Freud, 1899). L'image évoquée est puissante, mais elle parle à la place du sujet, l'effaçant du même coup. Le Funambule racontera, par exemple, la fois où son père l'échappa sur le sol. Bébé en chute libre, à l'instar de sa

situation actuelle au bord du gouffre, toujours à risque de tomber et d'être lâché. L'Illusionniste relatera quant à lui cette fois où il se cachait sous la chaise berçante de son grand-père. Ce dernier, ne l'ayant pas vu, s'assit brusquement et faillit l'écraser. Souvenir intéressant lorsqu'on pense au poids de la lignée paternelle de ce jeune homme. Le paradoxe de ce genre de souvenir est qu'il voile et révèle à la fois. Il constitue une véritable mémoire en ce sens qu'il continue d'exprimer quelque chose du sujet; mais il tronque du même souffle cette mémoire pour le sujet lui-même qui se trouve coupé d'une partie de ce qui l'habite.

- Un « corps-arme » marqué

Autre élément qui nous semble évoquer la rupture par rapport à soi-même, c'est l'investissement particulier du corps, dans la mesure où il vient montrer quelque chose qui ne peut être dit.

Aubin (2000) évoque le désir de masquer le corps, présent chez certains jeunes de la rue : tatouages marquant la peau, illustrant tel événement, tel souvenir, ou maquillage théâtral, vêtements troués, décousus... Sorte de langage corporel, ce déguisement « montre » ce qui n'est pas « dit ». À la manière d'un mort-vivant « exhibé-caché » (Racamier, 1996), ce qui doit être tu se fait entendre, subrepticement. Le masque, créant une image extérieure, « évoque sans dire, révèle en même temps qu'il dissimule » (Aubin, 2000, p. 100). L'auteure parle alors d'une « communication ambivalente » à décoder.

Outre les nombreux tatouages et autres marquages du corps visibles chez nos participants, c'est l'investissement singulier de ce corps comme « arme » de défense qui nous a interpellée. La force musculaire, la capacité de se battre et de faire peur

semblent essentielles à la survie et le surinvestissement dans les sports de karaté et autres arts martiaux en fait état. Faisons le parallèle avec le concept de Moi-peau développé par Anzieu (1985), comme métaphore d'une enveloppe protectrice et pare-excitatrice. Nous renvoyons ici à cette notion dans le but de soulever une réflexion sur l'investissement du corps autant comme œuvre d'art que comme arme de combat, dans la mesure où c'est l'indestructible qui apparaît recherché. En effet, pourquoi cette nécessité de tester la barrière, de la renforcer toujours plus, de montrer sa résistance? Système de protection immuable édifié de l'extérieur d'abord pour contrer les attaques répétées, celles-ci ayant certainement fragilisé la constitution d'un système de protection interne. Derrière cette armure, le contact avec l'autre et avec soi-même devient assurément complexe. Dans un tel cas de figure, on peut facilement imaginer, comme l'écrit Aubin, que « risquer un entretien avec [un intervenant, par exemple], c'est risquer de faire une brèche dans un système de protection qui [leur] a permis de survivre jusqu'ici » (Aubin, 2002, p. 148).

12.2.4 En marge de la société : une autonomie paradoxale

Toutes ces coupures, relationnelles et avec soi-même, ne manquent pas d'entraîner les participants dans un rapport au monde particulier. Le grand besoin de fonctionner seul, de se débrouiller et de ne dépendre de rien ni personne contraste avec la situation précaire et la nécessité constante de recourir aux services de toutes sortes. Deux discours contradictoires cohabitent : celui de l'indépendance totale recherchée et celui de l'importante dépendance réelle. Paradoxalement, s'arranger tout seul équivaut à remettre aux autres ses responsabilités d'adulte. « L'éducation c'est le gouvernement qui s'en occupe. Je paye des taxes, moi, câlisse, il va aller à l'école » (Le Professeur, p. 8 B). « Donnes-moi un appartement pis une vraiment... une job pis tout là, pis je devrais être là » (Le Mime, p. 25 B).

L'autonomie ne peut se construire qu'à travers la dépendance; il s'agit d'un passage obligé qui se rejoue à la période de l'adolescence. Nous proposons de réfléchir à cette autonomie pour le moins paradoxale face à la société en lien avec les idées de Matot (2011) sur la déconstruction adolescente menant à l'appropriation subjective. Reprenons d'abord ce qu'il rappelle à propos des ratés de cette déconstruction :

Les adolescents qui ont eu le plus à souffrir, dès l'enfance, de différentes formes de violences familiales souvent associées à des violences sociales, sont ceux dont la fragilité narcissique complique et rend périlleux les processus de déconstruction, qui sont dès lors susceptibles de se dégrader en destructivité. (Matot, 2011, p. 186)

Au sens de Matot, la destructivité vient s'opposer aux processus de liaison et de déliaison comme composantes vitales du fonctionnement mental et du travail de symbolisation. Plutôt du côté du mortifère et de la compulsion de répétition, elle prend d'assaut ce travail de symbolisation, le rendant laborieux, voire l'empêchant.

Dans le champ de la relation d'objet et du rapport à l'autre qui nous intéresse ici, Matot propose une distinction importante entre la déconstruction « objectale » et celle « anti-objectale ». Alors que la première tente de déconstruire les liens objectaux pour mieux transformer et reconstruire (dialectique de la liaison et de la déliaison), la seconde s'établit plutôt de manière narcissique, dans une visée destructrice des liens entretenant l'illusion d'une autosuffisance. Autrement dit : « les liens sont attaqués en tant qu'ils tiennent le sujet, qui dans un mouvement mégalomane veut tenir tout seul » (Matot, 2011, p. 198). Chez nos jeunes pères, ne retrouvons-nous pas, justement, ce paradoxe?

12.3 La filiation mutilée

Chacun s'insère dans une lignée le précédant, une filiation où se transmet une histoire particulière, constituée de souvenirs, de rites, mais aussi de traumatismes, de secrets et de non-dits. La transmission d'une génération à l'autre implique nécessairement une part de répétition, permettant au sujet de développer un sentiment d'appartenance à une lignée, de s'affilier et de s'identifier à une famille. La répétition est donc d'abord une continuité de laquelle peut naître une identité familiale, le sentiment de faire partie d'un groupe particulier. Et c'est d'ailleurs cette première appartenance à une lignée qui assurera, par la remémoration et la perlaboration de son passé, une voie vers l'avenir (Kaës, 2003).

Intéressons-nous à ce sentiment d'appartenance à une lignée, à cette inscription au sein d'une filiation comme « enfant de... » et éventuellement « parent de... » Il s'agirait des éléments du discours du sujet nous permettant de comprendre d'où il vient et où il va, comment il se situe dans sa filiation, comment il se l' imagine. Guyotat (2005) définit le lien de filiation comme étant « ce par quoi un individu se relie et est relié, par le groupe auquel il appartient, à ses ascendants et descendants réels et imaginaires » (Guyotat, 2005, p. 17). Insistons ici sur la manière dont se construit la filiation pour le sujet, autant celle le précédant que celle après lui, avec ses répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970).

Pour nos cinq participants, tout se passe comme si l'un ou l'autre des éléments constitutifs de la filiation, donc nécessaire à sa poursuite, manquait. L'un des termes de l'équation fait défaut, le résultat s'en trouvant affecté et, par là même, les équations suivantes. Le sujet ne pouvant s'ancrer véritablement et complètement dans sa filiation se retrouve à ne pas pouvoir situer son enfant au sein de cette même filiation. Il y a coupure ou faille autant dans la génération d'avant que dans celle

d'après. Au lieu de transmettre un ordre de la filiation en générations successives, on peut penser que c'est la coupure et l'impossibilité de s'y ancrer qui se transmet. Ainsi la manière dont s'est constituée la parentalité d'où ils viennent se répète dans la manière dont ils construisent leur propre parentalité; il y manque quelque chose et c'est cet élément manquant qui risque de se répéter, sur le même mode et malgré eux, à la génération suivante. Peut-être ces éléments peuvent-ils être mis en lien avec ce que nous avons développé précédemment sur la « thèse du négatif » et les « non-inscriptions ».

12.3.1 Désaveu du désir

L'un des aspects essentiels de la constitution de la filiation : « [la] transmission psychique, sur l'axe des générations, implique la précession du sujet par plus d'un autre » (Kaës, 2003, p. 3). Subséquemment, par le désir de « plus d'un autre », la filiation se poursuit et quelque chose se transmet. Pour Julien (2000), la « vraie filiation » repose sur la transmission d'un pouvoir effectif de quitter la famille d'origine : il ne peut y avoir de continuité dans la filiation (nouvelle parentalité, nouvelle génération) sans possibilité de créer à son tour une alliance conjugale, donc de faire partie d'autres groupes (sociaux) en dehors du groupe familial³⁴. Mais aussi, « seule la famille d'où l'on vient et que l'on quitte peut transmettre cette loi du désir et ainsi donner le pouvoir de l'effectuer par l'alliance conjugale » (Julien, 2000, p. 75). Il doit donc exister, au sein même de la construction de l'identité, une appartenance à un groupe premier auquel on se relie tout en se différenciant, et que l'on devra éventuellement quitter. Ce désir de « plus d'un autre » doit rester premier et l'emporter sur la parentalité. Autrement dit, la filiation apportera « du même », mais qui permettra « du différent » (Puskas, 2002), pour éventuellement s'en

³⁴ Il s'agit de la « Loi d'airain », telle que décrite par Lévi-Strauss.

détacher. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le propre du processus adolescent? Winnicott (1975) écrivait : « Si l'enfant doit devenir adulte, ce passage s'accomplira alors sur le corps mort d'un adulte » (p. 200). Que se produit-il lorsque cette conjugalité première fait défaut? Ou lorsque le sujet se construit subjectivement une filiation dont le désir parental émergeant du couple conjugal demeure effacé?

L'Illusionniste ne se vit pas comme venant du désir de ses parents. C'est un autre qu'on attendait, pas lui. Ainsi il vient de nulle part; il est « tombé là » tout simplement, coupé à jamais de ce désir conjugal précédant sa venue (Julien, 2000). Plus tard dans son enfance, cette question ressurgira à travers cet autre (l'oncle) que l'on voit en lui, et peut-être aussi à travers ces autres « jaloux » qui menacent constamment sa place propre. Mais où est le désir des parents? N'y a-t-il personne qui le voit, lui, et qui l'attend? Encore plus tard, dans son devenir parent, alors que lui-même tente de créer une situation de conjugalité menant à la parentalité, la question du désir pose toujours problème : il dira de sa conjointe qu'elle continue de chercher un « bon père » qui n'est pas lui, puis l'enfant de leur union « tombera là » à son tour, comme venu de nulle part. Toujours évacué de l'équation, le désir parental de procréer cet enfant-là reste lettre morte. Et d'ailleurs, lui-même continue d'attendre un autre enfant, « le bon », pas celui déjà né et dont il nous parle. Quelque chose du parental qui émerge n'est pas relié au conjugal le précédant, autant qu'il manque dans le désir des parents quelque chose pour cet enfant-là, et c'est dans ces achoppements que se trouvent les répétitions. Le participant les décrit et c'est à travers ses propres mots que nous les repérons. Pourtant, elles lui échappent complètement et il n'a de cesse de lutter contre elles. Quelque chose demeure dans l'ombre pour celui qui agit ce qu'il méconnaît.

12.3.2 Dénî de la filiation paternelle : sans père, sans loi

Toute préhistoire de l'originare, donc du commencement du sujet avant qu'il advienne, est prise dans une intersubjectivité (Kaës, 1993). L'histoire du sujet, incluant celle le précédant (celle d'un autre), vient façonner la trajectoire de la pulsion, lui donner une direction, un sens. La façon dont elle (la pulsion) sera innervée aura été donnée par cette « intersubjectivité originelle » (Ricœur, 1969). Plus largement, le sujet se trouve toujours engagé « dans un rapport plus ou moins conflictuel avec un monde de la culture, avec un père et une mère, avec des autorités, avec les impératifs et les interdictions, avec des œuvres d'art, des buts sociaux et des idoles » (Ricœur, 1969, p. 103). En d'autres termes, le désir implique constitutivement une mise en culture, un rapport à l'autre.

Agent différentiateur d'abord porté par la mère, la fonction paternelle est constituée des principes et des règles sociales, familiales, qui se transmettent d'une génération à l'autre. C'est par l'imposition de limites, d'interdits, notamment l'interdit de l'inceste, que cette fonction opère. Elle soutient le développement de l'enfant en favorisant la symbolisation, lui permettant ainsi la possibilité d'une élaboration psychique : « Sans fonction paternelle opérante, le sujet humain s'enlise dans les ruines de l'indifférencié et de la mort psychique » (Puskas, 2002, p. 25). Bournival (2001) évoque toute l'importance de la fonction paternelle dans l'accès à l'ordre du symbolique, cet univers de sens : « Du Père lui sera nécessaire pour que ça parle en lui » (Bournival, 2001, p. 64). L'enfant naissant dans une relation de dépendance à la Mère³⁵, cette dernière peut développer un sentiment de toute-puissance, de pouvoir et de capacité infinis. Un autre devient nécessaire pour empêcher que ne déborde le délire de cette « Folle Mère », pour sortir l'enfant d'une relation fusionnelle

³⁵ Nous avons conservé les majuscules en référence au texte de Bournival.

dévorante. Ici intervient le Père, cet autre écartant l'enfant, dégageant la « Mère de son refus de se distinguer » (Bournival, 2001, p. 70). En créant des repères symboliques, familiaux et sociaux, la répétition soutenue par la fonction paternelle permet à l'enfant de s'ancrer dans une filiation, de se situer dans une génération particulière, de se forger une identité familiale. C'est en marquant sa place dans une généalogie que l'enfant retrouvera « du même », structurant de par la fonction paternelle opérante, au lieu « de l'identique » (De M'Uzan, 1970). Ce statut conféré au sein d'un groupe, d'une filiation, contribue d'ailleurs à créer son sentiment d'appartenance, indispensable à la formation de l'identité.

Dans le discours du Boxeur, seule la mère semble exister : la figure parentale est une mère, la femme vient toujours avec un enfant (elle est ou sera mère), tel est son destin. Systématiquement évacué de l'équation, l'homme devenu père n'existe pas. Il n'est que monstre qui fait peur, chien dehors parmi les chiens. La toute-puissance maternelle se reflète d'ailleurs dans l'évocation de la lignée constituée de femmes : « Je suis le seul gars! » (Le Boxeur, p. 21 B). Pour ce participant particulièrement, la question du paternel comme agent de différenciation semblait demeurer lettre morte. Non pas du fait de l'absence réelle du père (qui n'est pas en lui-même la fonction paternelle, cette dernière pouvant être opérante autrement), mais bien en raison, d'une part, de l'apparente impossibilité de se constituer une filiation « triangulée » avec deux parents, et d'autre part, de toutes les difficultés concernant l'intériorisation des limites, des règles, de la Loi au sens large. L'identification aux chiens, plutôt qu'aux humains, nous apparaît aussi un indice en ce sens. Tout se passe comme si même la question du contrat narcissique originaire — permettant l'appartenance au groupe humain (Kaës, 2009; Matot, 2011) — posait problème.

12.3.3 L'impossible différenciation : les « mini-moi »

Cette section va de pair avec la précédente, car elle renvoie aussi à la question de la fonction paternelle. Seulement, comme les choses se présentaient un peu différemment chez nos participants, nous avons choisi de les développer en deux points distincts, relatifs à des aspects spécifiques de la filiation.

Attardons-nous un instant aux idées de Guyotat (2005) sur la filiation traumatique afin de mieux cerner notre propos. Il s'agit d'un type de filiation renvoyant, selon l'auteur, aux difficultés de transmission à travers les générations, qu'elles soient symbolisées ou non. Dans l'optique d'une description de ce qui semble se passer pour les participants, reprenons deux aspects de la filiation décrits par Guyotat (2005) : la filiation instituée, et surtout la filiation narcissique. La première fait référence à l'ordre du symbolique (Lacan) et se constituerait par le langage, les lois et les structures permettant qu'un individu trouve sa place au sein d'une filiation. La seconde répondrait d'une autre logique, prise dans un fantasme de « reproduction à l'identique » figurant à la source des « pathologies de la filiation » (Guyotat, 2005). Si la première s'élabore métaphoriquement, c'est plutôt dans un rapport de métonymie que l'on peut appréhender la seconde, « dans la mesure où elle est constituée dans une relation de contiguïté et/ou de déni de la filiation paternelle » (Delion, 2011). Pour Guyotat (2005), rappelons que ce sont aussi les particularités de la logique instituée qui viennent teinter la filiation narcissique. Chez nos sujets, nul doute qu'elles sont nombreuses : ruptures diverses, placements à répétition, séparations et absence de l'un ou l'autre des parents, etc.

Dans un texte de Duret, paru en 2000 dans la revue *Thérapie familiale*, nous retrouvons aussi l'idée de « l'auto-engendrement »³⁶ comme type d'investissement de la filiation et de la reproduction marqué par le refus de transmettre autant que par celui d'hériter. Cette nécessité de se faire tout seul et d'en attendre autant de la génération suivante ne pouvant évidemment s'inscrire que dans cette logique de l'identique. « Dans cette famille, dit-elle, on fait des enfants qui sont comme des petites boutures » (Duret, 2000, p. 133). Comment poursuivre une transmission « différente » si l'on se vit toujours « comme le premier maillon d'une génération spontanée » (Duret, 2000, p. 129)?

Pour le Mime qui ne se sent aucun lien d'affinité avec ses parents ou les autres membres de la famille et qui n'arrive à se définir que par l'exclusion — autant dans une rivalité avec le frère que dans une différenciation massive par rapport aux parents —, l'engendrement semble ne pouvoir s'effectuer que dans une logique « à l'identique ». L'enfant représente un prolongement, une sorte d'extension de son « sang » laissé quelque part. Le mime se sent seul, exclu, délaissé. Il veut pourtant être entouré, construire sa famille : « Je pense que je ferais un bon père moi ! » (Le Mime, p. 25 B). Toutefois, ne se trouvant rien en commun avec les siens et ne pouvant se relier à la génération le précédant, il n'arrive pas à inscrire son enfant dans une continuité impliquant le passé, le présent et le futur. Dans cette histoire tragique, quelque chose empêche le participant de s'affilier à sa famille et l'oblige à se construire un soi marqué par le seul lien de sang et l'exclusion. C'est ce qui sera reproduit, malgré lui, à la génération suivante. Il manque ce rapport de contiguïté nécessaire au sentiment d'appartenance et le participant le recherche dans la seule chose qui lui apparaît comme évidente, c'est-à-dire le lien biologique, de sang.

³⁶ Concept développé entre autres par P. Fedida.

Idem pour le Professeur nous racontant le drame que fut pour lui cette lubie du père d'en faire un « mini-lui » et cette impossibilité d'être reconnu comme différent. Pourtant, il cherchera lui-même chez son enfant un « mini-*me* ». La filiation produit-elle nécessairement de « l'identique »? On retrouve ici les « petites boutures » qu'évoquait Duret (2000). D'ailleurs, cette image en amène une autre, tout aussi parlante pour la compréhension de ce qui se passe dans la filiation de ce participant : les boutures, ce sont d'abord de petits bouts que l'on coupe, pour ensuite en faire des clones de la plante-mère. Il nous apparaît intéressant de constater ici le vécu de coupure constant auquel fait référence le Professeur, qu'il vit toujours comme venant de l'extérieur. Alors qu'en fait, le processus de coupure relationnelle apparaît tout autant repris par lui-même. La nécessité de se couper des autres, la séparation des parents, l'impression d'être coupé de soi-même (mini-lui du père), ses enfants qu'on lui enlève, son envie de vasectomie, etc. Il sent qu'on ne lui a pas laissé le droit d'être différent, et voilà qu'il recrée du semblable.

Vasse (2002) établit un parallèle fort intéressant entre ce désir d'immortalité présent chez le parent qui engendre, puis le concept d'inceste au sens large, empêchant la différenciation, effaçant les limites du sujet. Il évoque cette vie « non-vie » qui tue : « Sous la forme de la ressemblance imaginaire, le mensonge est au cœur de la génération : mon fils, c'est moi. La vie qui se donne par moi est ma vie. Tel père, tel fils! » (Vasse, 2002, p. 100). L'altérité n'est pas un luxe pour le sujet; elle permet qu'il soit. « La vie qui se garde est mort » (Vasse, 2002, p. 100).

12.3.4 L'orphelin dans le vide

L'exemple du Funambule donne l'impression d'un enfant n'ayant été tenu³⁷ par aucun parent. Dans le vide, ne venant de nulle part, accroché à rien. Ne pouvant être l'enfant de ses parents, il deviendra l'enfant de son enfant. Pris dans ce renversement des rôles, en filigrane de l'ensemble de son discours, il cherchera désespérément à s'accrocher à cet enfant, nouveau balancier pouvant le tenir, le retenir, le protéger de tout (même de lui-même, sorte d'anti-drogue ou d'anti-suicide). Ce renversement de rôle nous ramène à la question du contrat narcissique, nécessairement incluse dans la filiation, et à l'importance de la « déconstruction adolescente » dans la réappropriation subjective de chacun (Matot, 2011).

Rappelons que le contrat narcissique primaire fait référence à la possibilité d'inscription dans une famille au sein d'une filiation (Kaës, 2009), alors que le contrat narcissique secondaire, avec qui il demeure partiellement en conflit, ouvre au registre de l'affiliation sociale (Kaës, 2009). D'une part, « l'émergence du contrat narcissique secondaire se joue dans les espaces qui existent entre les termes du contrat narcissique primaire » (Matot, 2011, p. 180), et d'autre part :

La déconstruction des termes du contrat narcissique primaire nécessite [...] qu'il y ait suffisamment de jeu entre les impératifs du développement de l'individu et les exigences en partie contradictoires des groupes familiaux et des institutions, pour permettre à l'adolescent de devenir [...] « co-signataire du contrat de sa propre vie » (Aulagnier, 1984). (Matot, 2011, p. 181)

De nos entretiens avec les pères, la question du contrat narcissique ne peut qu'être inférée, évidemment, à partir de ce que nous avons tenté de faire ressortir quant à la répétition « à l'identique » (De M'Uzan, 1970). Ce devenir « co-signataire du contrat

³⁷ En référence au concept de « *holding* » développé par Winnicott.

de sa propre vie » dont parle Aulagnier ne semble point pouvoir s'actualiser ici. Tout se passe comme si, englués dans un destin tracé d'avance et pris dans une répétition mortifère, les participants n'ont d'autre choix que celui d'imposer à leur tour, pour leurs enfants, une violence dont ils ont eux-mêmes souffert.

Dans un texte paru dans la revue *Le divan familial*, Popper-Gurassa (2005) retrace l'histoire d'enfants déracinés, coupés de leurs origines en raison de guerres, génocides ou autres politiques de pouvoir à travers le monde. Elle aborde ces ruptures de la chaîne généalogique qui entraînent nombre de difficultés chez ces enfants « non-sujets de la filiation », notamment pour fonder une famille et reconstruire des liens de filiation et d'affiliation. Selon cette auteure, il y a dans ces ruptures forcées d'avec les générations d'avant la tentative de « désengendrer » l'enfant. D'une part le secret doit être maintenu en ce qui concerne les origines, d'autre part les figures parentales (et le groupe ethnique) sont disqualifiées (Popper-Gurassa, 2005). Si l'on pense à ce qu'ont pu vivre les participants en termes de déracinement, par exemple les séparations, leurs séjours en centre d'accueil ou ceux qu'ils entrevoyaient concernant leurs propres enfants, les abus et la violence, quelque chose de cette disqualification peut faire écho. Le manque de sens et de continuité, les ruptures affectives et sociales ou le déracinement familial, peuvent constituer autant de failles dans la transmission filiale, rendant malaisé tout effort de se situer, de s'identifier, et entraînant éventuellement des répétitions « à l'identique », délétères.

CHAPITRE XIII

PROPOSITION D'UNE COMPRÉHENSION-THÉORISATION

13.1 De la construction singulière d'un Soi

Au premier point d'analyse des résultats de cette discussion (12.1), nous avons fait ressortir les différents personnages présentés par les participants afin de mettre en lumière l'aspect inquiétant du théâtre dans lequel ils semblent se trouver — et nous-mêmes au moment des entretiens. Inquiétant du fait des particularités présentées de ces personnages : menaçants, absents, inaccessibles ou carrément dangereux. Inquiétants aussi en raison du caractère figé et répétitif des scénarios racontés. Nous nous sommes intéressée à ces personnages et à ce théâtre en tant qu'ils figurent le monde que nous ont montré les participants, cette « famille » telle qu'ils se la représentent et surtout telle qu'ils ont souhaité nous la faire découvrir. Cet angle laisse entrevoir, d'une certaine manière, l'« environnement »³⁸ défailant des participants, ce monde qu'ils habitent où rien n'est solide ni rassurant et dans lequel les liens sont toujours risqués.

Nous avons ensuite tenté de réfléchir aux paradoxes « anti-libidinaux » (Racamier, 1996) dans le fonctionnement interrelationnel et intrapsychique des participants (12.2) — notamment en termes de coupures agies avec les autres, avec leur passé, avec eux-mêmes et avec la société. De par leur nature « contre-ambigüe » (Racamier,

³⁸ Ici nous utilisons ce terme winnicottien à dessein, tout en gardant en tête l'indécidable de l'interne et de l'externe, sachant que nous ne pouvons qu'ignorer de quel espace ils nous entretiennent.

1996), ces fonctionnements paradoxaux semblent ne jamais pouvoir se modifier ni évoluer. Difficile d'entraîner « du différent », malgré les nombreuses tentatives (faire le contraire, s'exclure ou s'insérer en marge, créer de nouveaux liens, s'inventer une vie en-dehors de, etc.).

Quant au troisième point de l'analyse des résultats (12.3), nous avons voulu penser leur histoire en termes de générations, en essayant de comprendre de leur point de vue d'où ils venaient et vers où ils allaient. Une « inquiétude » similaire s'est imposée à nous : quelque chose demeurerait figé et se répétait malgré eux. En cherchant à cerner, puis à définir ce quelque chose, nous sommes surtout arrivés à démontrer qu'il y avait là un manque. Et plus encore, que c'était justement ce manque qui paraissait se rejouer d'une génération à l'autre. Nous l'avons déjà expliqué, plusieurs auteurs ont abordé la question de la transmission sous l'angle du « négatif », à savoir cette « transmission de chose » dont parle Kaës, souvent repérable dans les symptômes, en tant qu'elle est une « violence de la transmission qui s'établit en-deçà du sens accessible par le langage » (Kaës, 2003, p. 9). Cournut la décrit aussi en ces termes :

Est transmis d'une génération à la suivante — ou aux suivantes —, le travail du négatif qui s'est effectué chez un individu, voire un groupe, une famille, à propos d'un événement historico-psychologique. [...] Ayant nécessité la mise en œuvre de défenses onéreuses pour le fonctionnement psychique, cet événement a déclenché un orage énergétique qui a débordé le système habituel d'intégration des excitations, c'est-à-dire le système représentation-affect-refoulement-symbolisation. (Cournut, 1997, p.66)

L'idée ici était de montrer ces filiations à l'ossature tronquée avec lesquelles nous sommes aux prises dans l'histoire de ces jeunes hommes et qui entraîneraient (ceci demeure toujours hypothétique) des répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970).

Notre démarche inductive nous a amenée à nous intéresser à cette question du Soi à la toute fin seulement de ce parcours de thèse. C'est pourquoi elle n'apparaît que dans cette discussion, au terme des différentes étapes d'analyse, d'abord du matériel d'entrevue, ensuite des résultats. Seule la mise en commun de tous les aspects repérés qui nous ont intéressée a permis qu'émerge cette idée de retour aux sources de la construction même du Soi, comme « origine » du « sentiment d'exister et du pouvoir créer » (Gibeault, Winnicott), et comme « lieu d'interlocution interne » (Chiantarreto, 2014). Revenons donc à Winnicott et à sa définition plus précise du « *Self* » (tirée de Abram, *Le langage de Winnicott*, 2001, p. 309) :

Le self, qui n'est pas le moi, est la personne qui est moi, qui est seulement moi, dont l'aspect entier se fonde sur un processus de maturation. [...] le self a des parties et est constitué en réalité de ces parties [qui] s'agglutinent dans une direction intérieur-extérieur, au cours du processus de maturation. Elles sont alors aidées à cet effet [...] par un environnement humain qui prend et tient (*handles and holds*), et favorise ce processus de manière vivante. [...] le self établit une relation vivante entre l'enfant et la somme des identifications qui (après que les représentations psychiques aient été suffisamment incorporées et introjectées) s'organise pour prendre la forme d'une réalité psychique vivante³⁹. [...] C'est le self et la vie du self qui seuls donnent une signification à l'action ou à la vie pour l'individu qui s'est développé suffisamment et qui continue de se développer, passant de la dépendance et de l'immatrité à l'indépendance et à la capacité de s'identifier à des objets d'amour matures, sans perdre son identité individuelle.

Suivant cette définition tardive de Winnicott (écrite environ un an avant sa mort et donc inspirée de l'ensemble et de l'évolution de son œuvre), le Soi apparaît au cœur du développement humain, de la possibilité d'être et d'aimer. Distinguer le Moi du non-Moi, se sentir exister, se « sentir réel »; l'émergence du Soi ne peut se faire qu'en lien avec l'environnement le rendant possible. Le Soi se constitue donc

³⁹ L'aspect « vivant » contraste bien avec le côté figé dont nous parlions concernant le théâtre des personnages de nos participants.

nécessairement par l'espace potentiel — éventuellement transitionnel — que Winnicott appellera aussi ce « lieu où nous vivons ». Il est difficile de faire honneur à la complexité de la pensée winnicottienne. Chaque terme renvoie à un autre qui le précise, le nuance, le délimite. Le paradoxe⁴⁰ trône en maître et rien n'est laissé au hasard. Au risque de trop simplifier le propos de cet auteur, nous « utiliserons » néanmoins certains de ses concepts pour penser. Le développement de la subjectivité (directement lié à ce Soi dont nous parlons) tel qu'élaboré par Roussillon dans le sillage de Winnicott, nous permettra d'enrichir cette « utilisation » de concepts.

Partons de quelques points saillants du développement de la subjectivité. Les différents termes fondamentaux de la définition du « *Self* » de Winnicott citée ci-dessus nous semblent correspondre à certains concepts clés de l'auteur (et d'autres) qui nous permettront ici d'articuler la théorie avec ce que nous retenons des jeunes pères rencontrés. Premièrement, le « processus de maturation » qui entraîne la différenciation interne-externe et le rôle soutenant de l'environnement qui permet cette maturation et l'établissement d'une « relation vivante » entre l'individu et ses identifications, nous ont conduite à l'importance de ce « lieu où nous vivons » (Winnicott, 1975). Deuxièmement, l'organisation de cette « relation vivante » menant à la possibilité d'une réalité psychique qui donne sens aux expériences, nous a imposé un détour par le passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire et à la notion d'après-coup, comme « catégorie centrale de la pensée de l'origine, du processus psychique et de l'à-venir » (Kaës, 2012, p. 208). De là, nous sommes arrivée en troisième lieu au processus adolescent et au passage à l'âge adulte, données essentielles dans la compréhension de la parentalité et de la situation « dans la rue »

⁴⁰ Ici, nous ne sommes plus dans le type de paradoxe « anti-libidinal et contre-ambigu » décrit par Racamier (1996). Il s'agirait plutôt des paradoxes rendant compte de la richesse et de la complexité de la vie psychique, avec son caractère ambigu, justement.

chez nos jeunes participants. Les développements qui suivent retracent l'essentiel de ces notions en regard de notre compréhension des problématiques de ces jeunes.

13.1.1 Ce « lieu où nous vivons »

« Exister, n'avoir pas de forme, et jouer, font partie du chemin qui mène à la découverte de soi » (Abram, 2001, p. 308). Sur ce « chemin » menant à la découverte de soi, il doit donc y avoir la possibilité d'exister. Déjà, le parcours pour s'y rendre est sinueux : l'absence de forme, ou ce que Winnicott nomme la « non-intégration primaire » doit d'abord être, au sens d'être tolérée par un environnement fiable qui ne s'en trouve pas détruit. Ainsi dans cette configuration environnement-individu (ou mère-bébé), le « centre de gravité » (Abram, 2001) de l'individu, ou ce qui constituera le véritable Soi, commence à vivre. Autrement dit, la véritable créativité de l'individu n'advient que dans cet état de non-intégration, en présence de l'autre le soutenant. Par ce développement du « centre de gravité », d'abord situé dans le corps — bien que survenant nécessairement dans cette configuration environnement-individu —, le monde externe peut progressivement se former, et par là même, l'intérieur et sa délimitation (Abram, 2001).

Lorsque le terme « jouer » apparaît dans la conception winnicottienne, il réfère entre autres à la notion de l'espace potentiel. Il s'agit d'imaginer cette « troisième aire », celle du jeu (*playing*), qui n'est ni la réalité psychique intérieure ni le monde externe, en tant qu'elle se loge dans l'espace potentiel. « J'ai localisé cette aire importante d'expérience dans l'espace potentiel entre l'individu et l'environnement, cet espace qui, au départ, à la fois unit et sépare le bébé et sa mère » (Winnicott, 1975, p. 143). Ainsi pour exister, le Soi doit être constitué dans cet espace potentiel, aussi appelé ce « lieu où nous vivons », créativement. Plus encore, c'est le Soi qui ensuite permettra ce « lieu où vivre » pour le sujet. Celui-ci nécessite effectivement « qu'un degré

d'intégration ait été atteint qui comporte l'établissement d'un soi formant unité, avec ce que cela implique, à savoir une membrane qui délimite un dedans et un dehors » (Winnicott, 1975, p. 148). Quant à la « troisième aire », toujours liée aux expériences personnelles dans un environnement donné, elle ne peut qu'être variable d'un individu à l'autre.

Qu'en est-il de cet espace potentiel chez nos participants? S'ils se sont laissés prendre au « jeu » des entretiens avec nous, ce fut de manière bien différente pour chacun d'entre eux. Difficile de savoir dans quelle mesure leur capacité à « jouer » se déploie ou est affectée; d'autres entretiens nous auraient certainement renseignée davantage. Peut-être les indices de répétitions « à l'identique » (De M'Uzan, 1970) et autres obstacles à cette manière « créative » de vivre (Winnicott, 1975) — les nombreuses rechutes malgré le recours à l'aide et les tentatives de s'en sortir, l'apparence d'un environnement fort peu soutenant dans le passé, celui-ci semblant d'ailleurs se répéter dans l'actuel avec leur(s) enfant(s), etc. — viennent-ils à tout le moins faire état d'un « lieu où vivre » contraignant, voire délétère.

13.1.2 Du « trouvé-crée » au « détruit-trouvé » : narcissismes primaire et secondaire

Dans le parcours vers la construction d'un Soi, le narcissisme primaire est la première position subjective rencontrée, l'individu présentant à ce stade la tendance à interpréter les événements comme procédant de lui-même (Roussillon, 2007). Le travail d'attachement (avec le premier objet) et celui de la différenciation se trouvent au cœur des enjeux de cette position : « le narcissisme primaire est caractérisé par la lente mise en place des principes tendant à différencier de manière plus fine la répartition du soi et du non-soi » (Roussillon, 2007, p. 55). Première forme de subjectivité donc, du fait de cette différenciation Moi et objet pouvant désormais être

représentée (Roussillon, 2007). À savoir, une différenciation revêtant la possibilité de commencer à discriminer ce qui vient de l'un ou de l'autre. Toutefois, ce n'est qu'avec l'accès au narcissisme secondaire que le sujet pourra effectivement advenir comme tel, dans la mesure où une différenciation encore plus nette permettra qu'il s'autonomise davantage. Nous y reviendrons.

Bien que l'environnement pèse lourd avec son lot de désirs et d'attentes, c'est l'adéquation « suffisante » entre ceux-ci et les facteurs internes de l'individu qui permettra le développement de son potentiel, avec ses solutions propres telles qu'il les aura « trouvées-crées » (Roussillon, 2007)⁴¹. Nous avons déjà abordé la notion de « contrat narcissique » en ce sens. Ainsi, par le contrat narcissique primaire se trouve assurée la continuité du premier groupe familial (et l'inscription au sein d'une filiation), et par le contrat narcissique secondaire s'ouvre tout le registre de l'affiliation sociale (Kaës, 2009; Matot, 2011). Continuité des différents groupes donc, nécessaire, quoique d'une certaine manière antagoniste à la continuité de soi, puisque « l'opposition et la résolution qui soutiennent le contrat narcissique sont un axe conflictuel de structuration de la psyché : ses achoppements font à la fois la douleur et le triomphe de Narcisse » (Kaës, 2012, p. 123).

Que se passe-t-il lorsque l'écart s'avère trop grand? Soit l'individu s'invente un symptôme, soit il est forcé de se développer en se sur-adaptant à l'environnement, en se « sur-maturant » (Roussillon) en « faux-self » (Winnicott) par exemple. Malheureusement, ceci entraîne une sorte de « schisme » qui menace la qualité de l'intégration psychique (Roussillon, 2007). La construction du « faux-self » selon Winnicott, en tant qu'il peut figurer autant une défense saine protégeant le « vrai self » que ce « schisme » venant aliéner l'individu, s'entend en fonction d'un

⁴¹ En référence au concept « détruit-trouvé » de Winnicott.

continuum (Abram, 2001). Si le clivage sain du Soi permet l'intimité, le clivage ou « schisme » entraîne la soumission du « vrai *self* » qui dès lors se trouve confiné en un lieu réduit, prisonnier en son domaine. Khan (1976) parle alors de « dislocation du Soi » dont l'étiologie serait toujours à retracer dans les « soins mal adaptés de l'environnement » (p. 360). Peut-être pouvons-nous penser à nos participants en ces termes, sur une sorte de continuum en fonction du degré d'empiètement de leur espace de Soi.

Pour en revenir au narcissisme secondaire, citons de nouveau Roussillon (2007) qui écrit : « Sortir du narcissisme primaire c'est commencer à différencier ce qui vient de soi, ce dont on est l'agent, et ce qui vient de l'objet; c'est commencer à comprendre que l'objet est un "autre-sujet", un acteur, un pourvoyeur potentiel de satisfaction » (p. 112). Comment se « conçoit » et se rencontre enfin l'objet comme véritable « autre-sujet »? À cet effet, nous trouvons fort éclairant le concept du « détruit-trouvé » imaginé par l'auteur (dans la lignée de celui du « trouvé-crée » de Winnicott). Afin de rencontrer l'altérité, l'individu qui a d'abord « trouvé-crée » l'objet devra éventuellement être confronté à l'expérience du « détruit-trouvé » de celui-ci. C'est-à-dire que, subjectivement, l'objet devra résister et survivre à sa destruction pour ensuite être (re)trouvé. Ceci renvoie aux « expériences agonistiques » décrites par Winnicott dans son texte sur *La crainte de l'effondrement* (1974), qui doivent être surmontées afin que l'autre soit « « découvert » et « trouvé » comme « indépendant » du désir du sujet, comme « autre-sujet » (Roussillon, 2007, p. 112). Autrement dit, la subjectivité ne peut prendre forme, paradoxalement, qu'au sein d'une intersubjectivité. Le « *Self* » ne se constitue qu'à travers son rapport à l'autre en tant qu'il est un « autre-sujet ».

Nous savons que lorsque l'expérience du « détruit-trouvé » réussit, l'agressivité peut servir au développement du sujet qui, progressivement, approfondit sa différenciation

d'avec l'autre et commence à s'autonomiser (Roussillon, 2007). La transformation de l'objet en un « autre-sujet » permet que s'estompe, graduellement, l'illusion de l'autosatisfaction (Roussillon, 2007). À l'inverse, « l'échec de l'expérience du "détruit-trouvé" affecte l'organisation des régulations narcissiques. [...] il est sous-jacent aux souffrances narcissiques-identitaires, qui restent prises dans l'alternative "moi ou autre" » (Roussillon, 2007, p. 114).

Si l'on repense à nos cinq participants et aux divers éléments établis dans l'analyse des résultats, peut-on penser que des failles se dessinent au cœur même de l'évolution de leurs narcissismes primaire et secondaire? Difficile de savoir si l'objet peut effectivement devenir un « autre-sujet ». Certains indices nous amènent plutôt à croire que ça n'est pas toujours le cas. Pensons par exemple aux personnages restreints et figés, à l'impossible différenciation des « mini-moi », ou encore à tout ce qui renvoie à la filiation narcissique. Ces exemples laissent entrevoir des failles dans cette possibilité que l'autre soit effectivement conçu comme tel. Il semble plutôt garder un statut d'objet, habillé des projections.

13.1.3 L'après-coup et la réorganisation psychique

L'apparition de l'objet « autre-sujet », conçu comme différencié du sujet après avoir été « détruit-trouvé », entraîne une réorganisation psychique dans laquelle les traces mnésiques du passé seront réinterprétées autrement, en fonction de cette subjectivation naissant de l'intersubjectivité. Roussillon (2007) le rappelle : « cette réorganisation va constituer le premier "après-coup" de l'organisation psychique de la subjectivité » (p. 115).

Nous avons étudié la notion d'après-coup dans l'élaboration d'un cadre théorique à cette thèse et la reprenons ici suivant des termes similaires. En effet, l'après-coup

demeure « consubstantiel à l'émergence même de la pensée. Il n'y a pas de pensée sans après-coup [...car] il y a nécessairement un écart temporel entre le vécu et le sens que le sujet peut donner à ce vécu » (Le Comité éditorial, 2011, p. 18). Cette notion nous apparaît donc centrale puisqu'elle reste irrémédiablement liée aux autres et surtout, au déploiement de l'espace psychique tel que nous le concevons.

En lien avec cette notion centrale d'après-coup, Roussillon (2007) propose d'ailleurs de revisiter celle de « forclusion » (Lacan). L'on dit d'un processus qu'il est « forclos » dans la mesure où il n'est pas advenu « psychiquement » pendant la période lors de laquelle il aurait dû advenir. Toutefois, en regard des nouvelles découvertes sur la plasticité cérébrale, il semble qu'une certaine réversibilité de ce processus de forclusion puisse s'effectuer (Roussillon, 2007), justement par les effets d'un après-coup. « La forclusion, considérée comme processus psychique, est potentiellement "réversible", car elle repose sur l'illusion dans laquelle est prise la première enfance d'un temps arrêté, d'un non-temps » (Roussillon, 2007, p. 47). Les idées de Winnicott (1974) sur un vécu non encore vécu pour le sujet, ou celles de Scarfone (2013) sur ce qui reste « impassé », vont aussi en ce sens. La question de la temporalité déjà abordée pourrait être reprise, Roussillon (2007) évoquant ces « sujets qui se "sentent forclos" », du fait d'une temporalité non subjectivée, et pour qui « ce qui est "présent" peut durer "tout le temps" » (p. 47).

Le caractère paradoxal « anti-libidinal » ou « contre-ambigu » (Racamier, 1996) des mécanismes que nous avons décrits au point 12.2 nous semble contribuer à cette sorte de fonctionnement traumatique (et à la difficulté de s'en sortir), dans lequel l'« impassé » (Scarfone, 2013) domine.

13.1.4 Le primat de la destructivité et l'empêchement d'une « déconstruction » subséquente

Nous l'avons évoqué, des fragilités narcissiques peuvent provenir des suites de l'échec de l'expérience du « détruit-trouvé ». En définissant le « *Self* », Winnicott évoquait déjà l'importance de ce type d'expérience dans le développement de l'individu « passant de la dépendance et de l'immaturité à l'indépendance et à la capacité de s'identifier à des objets d'amour matures, sans perdre son identité individuelle » (Abram, 2001, p. 309).

Matot (2011) propose la survenue d'une « déconstruction » à l'adolescence, préalable et nécessaire au travail d'appropriation subjective ultérieure — et à la possibilité de devenir « indépendant » au sens décrit par Winnicott précédemment. Cette « déconstruction adolescente », il la conçoit comme un travail de transformation permettant à l'individu « d'actualiser un monde à soi » (Matot, 2011). Nous avons déjà mentionné le lien entre cette déconstruction et les contrats narcissiques, puisqu'il concerne directement l'articulation de la continuité de soi et celle des groupes (familial, social). L'auteur (2011) écrit :

Ce paradoxe d'une violence antinarcissique inhérente au contrat narcissique, lequel cependant fonde le narcissisme, impose à l'adolescent un travail de transformation rendant compatible le fait d'être soi et en même temps d'être au monde. Ce travail de transformation implique l'ouverture d'un chantier de déconstruction [...], le droit à se bricoler, au sein de l'institution de la société, une place qui préserve les conditions d'une authentique appartenance à soi. (p. 179)

Lorsque ce travail de déconstruction est mis à mal — du fait notamment de contrats narcissiques impossibles —, il arrive que l'on se retrouve pris dans une forme de « destructivité » (Winnicott) entraînant des compulsions de répétition. Au lieu de la

conflictualité et des processus de liaison et de déliaison propres à la vie psychique, se trouvent les impasses de symbolisation et autres nœuds de la compulsion de répétition mortifère.

Cette question d'une « déconstruction adolescente » rendue impraticable se pose certainement pour nos participants. La manière paradoxale dont s'exprime leur autonomie en témoigne.

13.2 La mise à mal du lieu de l'intimité

« Les différences dans l'organisation de la subjectivité se traduisent par des différences dans le mode d'appréhension subjectif » (Roussillon, 2007, p. 108). Le développement du Soi d'un individu est tributaire de plusieurs composantes qui s'imbriquent et s'influencent constamment. Il s'inscrit dans l'intersubjectivité et ce qui le compose est aussi ce qui le délimite; le monde intérieur et le monde extérieur (tel qu'il est appréhendé) s'en trouvent donc nécessairement teintés, ainsi que l'espace potentiel.

Dans la mesure où la quête de nouveaux objets d'amour et d'un nouveau soi adulte est couronnée de succès, on constate bien la disparition des fluctuations entre les périodes d'expansion narcissique [...et] chez un adulte achevé, les qualités complémentaires des images du soi et des objets traduisent et définissent à la fois sa propre identité et sa représentation du monde, c'est-à-dire sa position fondamentale vis-à-vis de lui-même et du monde. (Jacobson, 1975, p. 193-194)

À la lumière des théories exposées précédemment et de l'analyse des résultats telle que présentée dans les premières sections de cette discussion, nous avons imaginé ces illustrations, tirées des cinq portraits de rencontres avec les participants :

- L'Illusionniste : Un Soi masqué

Devenir ce que l'on voit de soi... Parure ostentatoire à laquelle il ne peut se soustraire, l'Illusionniste demeure prisonnier du masque de l'autre jusqu'à l'en faire sien. Car sans lui, nul ne peut le reconnaître, voire il n'existe pas. Il est un Soi masqué, à soi-même et aux autres. Ne pouvant découvrir son vrai visage, il demeure anonyme en son propre domaine.

- Le Boxeur : Un Soi peuplé de monstres

Toujours sur ses gardes, le Boxeur sait que les monstres sont partout. Ils sortent de nulle part aux moments les plus inattendus. Pour s'en défendre, mieux vaut les voir venir et déjouer la peur, être prêt à les affronter, les attendre incessamment. À la longue, ils envahissent tant l'espace qu'ils se fondent en lui, au point de le confondre. Le monstre, c'est lui. Il a peur, il fait peur, il se fait peur.

- Le Funambule : Un Soi dans le néant

Dans un monde où le sol se dérobe, le Funambule s'accroche tant bien que mal à tout ce qui s'offre à lui. Il a besoin d'un balancier pour le maintenir en équilibre. Paradoxalement, si la chute le guette et qu'il la craint, c'est aussi au-dessus du vide et de la foule sidérée qu'il se sent le plus vivant. Car dans cette position, plutôt que d'être englouti par le néant, il le surplombe, le possède tout entier. Toutefois, ainsi suspendu (ou haut perché), il reste seul. Loin de tout, des autres et d'où il vient, donc de lui-même.

- Le Professeur : Un Soi dans le palais des glaces

Entouré de ses miroirs, le Professeur contemple une image rassurante tant elle est connue. D'ailleurs, gare à celui qui tente de la déformer, il sera noyé dedans. S'il s'y perd parfois, celui qui regarde le miroir n'est néanmoins pas dupe. Derrière la glace se cache autre chose. Une chose dont on ignore tout et qui, par là même, fait peur. Mieux vaut ne jamais la voir, ne jamais la découvrir, ériger ce mur de glace qui réfléchit sans montrer. Miroir, Ô miroir... protège-moi.

- Le Mime : Un Soi aux « sens dessus dessous »

Le Mime est en mal de communication. Les canaux sont coupés, bouchés, tordus. Ou alors ils s'inter-changent et on n'y comprend plus rien. Il aimerait crier, mais le son qui ne sort pas lui brûle la gorge. Il voudrait qu'on l'entende, qu'on le comprenne, qu'on l'aime, mais sa peau risque de s'enflammer au contact de l'autre. Son corps est épuisé, rempli de tout ce qui ne se dit pas. Alors le Mime veut dormir, poser sa tête et ne plus rien sentir.

Nous avons imaginé ces Sois singuliers à titre d'illustrations seulement. Il ne s'agit en aucun cas de modèles théoriques et ils ne concernent que les portraits tels que nous les avons mis en forme. Nous souhaitons imager les témoignages de nos participants en tant qu'ils peuvent indiquer à la fois « voici qui je suis » et « voici qui je suis empêché d'être » (Chiantaretto, 2014). Pour Khan (1976), le domaine du Soi est l'intimité. En regard de ces dernières illustrations et de tout ce qui a été dit avant, ne sommes-nous pas effectivement confrontés à des paradoxes au sein même du Soi, entraînant une mise à mal de ce domaine de l'intimité? Si tout se passe comme si le sentiment d'exister demeure irrémédiablement lié à ce qui empêche d'être, comment

préserver les différents lieux dont nous avons parlé? Ce « lieu d'interlocution interne », domaine de l'intimité, autant que ce « lieu où vivre »? Comment les rendre plus habitables?

D'ailleurs, si l'on continue de « jouer » avec ces idées, rappelons-nous l'article de Lussier et Poirier (2000) qui relevaient, plutôt qu'une absence de logement ou de maison chez les « jeunes itinérants », celle d'un véritable « foyer » (*home*)... voire, dirions-nous, d'un « chez-soi ».

13.3 Être « dans la rue » et être parent : un paradoxe?

*Devenir parent provoquerait la nécessité implicite
d'un travail sur soi à butée quotidienne...
avec et contre le roc phallique.
Reconnaissons la difficulté de cette entreprise ordinaire.
Gutton, 2006*

Le « symptôme » est souvenir, mais de cette sorte de mémoire qui s'ignore comme telle (Roussillon, 2007). Et s'il est souvenir, il est aussi vital pour le sujet qui se conçoit aussi par sa mémoire. Toujours dans cette optique de « jeu », il est intéressant de considérer l'identité « jeune de la rue » de nos participants comme un « symptôme », en tant qu'il porte en lui-même cette logique singulière qui « masque et révèle tout à la fois » une réalité psychique inconsciente (Roussillon, 2007). Si l'intimité de nos participants semble fragilisée, et par là même le « lieu où ils vivent », il n'en demeure pas moins que cette construction « symptôme » fait partie intégrante de qui ils sont dans la mesure où elle leur permet d'exister et de rester en lien, *a minima*. Être « jeune de la rue », dans le sens commun qu'évoque cette identité particulière — déambuler dans les rues et les parcs du centre-ville, seul, en petit groupe ou entouré de chiens, faire du *squeegee*, quémander des sous aux passants,

etc. — ne couvre-t-il pas un paradoxe en soi? Sorte de place spectaculaire qui s'affiche à la vue de tous et qui montre, paradoxalement, l'impression d'une non-place dans la société. Regardez, n'oubliez pas que nous ne sommes pas là. Et ce compromis du « symptôme » qui pourtant empêche de vivre, contribue paradoxalement à la survie du sujet. Quelque chose de la « continuité de soi » et de la « continuité du groupe » est ainsi en partie préservé et ce, malgré le coût psychique et la souffrance engendrés. Tout se passe comme si, tel que l'écrit Pontalis (1981) : « plutôt que de se mesurer à la folie d'Éros, ils choisissent le combat perdu d'avance avec Thanatos » (p. 66). L'inertie, le non-désir, la répétition « à l'identique » en témoignent. Et tant qu'une nouvelle possibilité d'« après-coup » ne leur aura pas permis de sortir de cette répétition mortifère dans laquelle ils baignent, les sujets demeureront enlisés, empêchés, coupés en partie du monde et d'eux-mêmes.

Nous l'avons vu au deuxième chapitre de cette thèse, devenir père en cours d'adolescence⁴² peut s'apparenter à la « conquête d'un re-père » (Marchand, 2013), au désir de faire autrement et de se distancier du modèle parental connu. Malgré la contradiction d'ordre identitaire qui sépare le passage adolescent et celui du devenir parent (Nanzer, 2013), l'on peut imaginer, comme le propose Gutton (2006), que le second favorise la fin du premier. En effet, par le « deuil de sa propre réalité parentale interne » (Gutton, 2006, p. 19), l'individu devenant parent sortirait progressivement de son processus adolescent. En ce sens, peut-on penser que la parentalité chez les jeunes pères rencontrés renvoie, entre autres, au désir d'un « après-coup » recouvrant le potentiel de les sortir d'une situation figée? Gilbert (2015) développe d'ailleurs cette idée d'une « quête d'autonomie » sous-jacente au désir d'être parent.

⁴² Nos participants ne sont pas des adolescents en terme d'âge, certes, mais nous avons tout de même pu démontrer en quoi l'adolescence comme processus continue de les concerner.

Pour nos jeunes pères, avoir des enfants, et même parfois « à répétition », va de pair avec l'espoir de renouveau et l'envie de faire différemment, voire « le contraire ». Pourtant, les mêmes problématiques semblent se rejouer, dans une sorte de reprise « à l'identique » (De M'Uzan, 1970), et le devenir père apparaît compliqué au sein des trois axes (symbolique, imaginaire et réel) de la parentalité présentés par Delion (2011)⁴³. Pour diverses raisons, il appert que l'après-coup souhaité n'en devienne pas véritablement un.

L'« identité psychique de parent » (Nanzer, 2013) n'apparaît qu'au terme de tout un processus de parentalisation dans lequel nombre de crises identitaires surviennent. Les embûches ne manquent pas dans le devenir père et nous en avons mentionnées certaines au chapitre II. Reprenons-les ici en lien avec nos participants.

D'abord, même si nous venons de proposer, à l'instar d'autres auteurs, que la parentalité peut permettre la sortie du processus adolescent, force est de constater que ceci ne peut s'effectuer qu'avec le concours de l'autonomisation. Gilbert (2015) en fait d'ailleurs mention dans son texte portant sur l'autonomie chez les jeunes adultes en difficulté. Comme elle le rappelle, le développement de l'autonomie demeure lié aux « castrations symboligènes » (Dolto), à la « capacité d'être seul » en présence de l'autre (Winnicott, 1958) — en lien avec le développement de ce « lieu où nous vivons » —, à la dynamique « d'investissement-désinvestissement » impliquée notamment dans le processus de deuil (Freud), et à la « résolution œdipienne » (Roussillon et al., 2007) — comme organisateur de la pensée, des identifications et différenciations sexuelles et générationnelles. Conditions pour lesquelles des failles importantes semblent apparaître chez nos participants.

⁴³ Voir chapitre II.

Ensuite, nous retrouvons l'embûche de « l'absence d'objet » initiale pour le père qui ne porte pas l'enfant dans son corps (Nanzer, 2013) et qui demeure exclu (fantasmatiquement) de la relation mère-enfant. Pas étonnant que cette situation première, risquant de faire émerger des sentiments d'exclusion et d'impuissance (Nanzer, 2013), soit souvent racontée comme insoutenable par nos participants qui l'ont fui (ou s'en sont fait chasser). D'ailleurs, il est intéressant de revenir ici sur la question du couple telle qu'en ont parlé les jeunes pères. Car de nos analyses, un paradoxe inhérent à la formation du couple ressort. D'une part, le conjugal semble ne pouvoir se créer que dans la mesure où un enfant (réel ou imaginé) vient le compléter. D'autre part, le conjugal sera détruit par la venue de cet enfant (effective ou en voie de). Autrement dit, tout se passe comme s'il faut être trois pour être deux, en même temps qu'il y a une impossibilité fondamentale à être trois (et même deux). Si « l'intimité familiale se forme et se ferme autour des enfants — héritiers des biens et bâtisseurs de l'identité familiale » (Krymko-Bleton, 1985, p. 15), nous voyons ici comment elle peut être recherchée tout autant que crainte.

Autre embûche déjà évoquée, l'homme en voie d'être père se trouve confronté aux enjeux de sa relation à son propre père, c'est-à-dire aux enjeux de sa relation aux imagos paternelles internes (Krymko-Bleton, 2013; Nanzer, 2013). Chez nos cinq participants, nous avons démontré combien le rapport au « paternel » — incluant l'institution de la filiation, la « fonction paternelle », la métaphore du « Nom-du-père », etc. — apparaît touché. Nous l'avons vu, ce constat affecte nombre d'éléments importants en lien avec le devenir père (filiation « mutilée »). Le paradoxe de la formation du couple mentionné avant en est un bon exemple (puisque pour tolérer d'être deux, il faut bien entendu que le « Tiers » existe et soit internalisé).

N'oublions pas la confrontation avec la question épineuse de la mortalité découlant de l'insertion du nouveau père dans la lignée des générations (Krymko-Bleton, 2013;

Nanzer, 2013). Le fait de devenir parent destitue, d'une certaine manière, du rôle d'enfant; il rapproche fatalement de la vieillesse et de la mort. Sans savoir si cette dernière peut sérieusement « se représenter », nous sommes tout de même portée à croire qu'elle s'appréhende différemment en fonction, notamment, du développement de la subjectivité de chacun. L'enfant est toujours le prolongement narcissique du parent (chez tout parent), en ce sens qu'il devient l'assurance d'une vie qui se continue (donc qui ne meurt pas).

L'incomplétude, le fameux manque fondamental humain jette le narcissisme vers un objet qui s'en trouve de ce fait créé [...et] l'objet est ici particulier : un être vivant qui derechef fait partie du projet identificatoire et des engagements conflictuels qui en sont les effets. (Gutton, 2006, p. 16)

Seulement, peut-être cette fonction risque-t-elle de prendre toute la place lorsque le narcissisme du parent est lui-même fragilisé. La lourdeur de certains contrats narcissiques, tels les « mini-moi », en témoigne.

Ce constat nous amène toutefois à repenser au désir d'enfant des jeunes pères rencontrés et à l'hypothèse suivante. L'enfant comme prolongement narcissique n'est pas un autre. Lorsque l'autre fait peur et ne semble pas pouvoir se concevoir comme « autre-sujet » (Roussillon, 2007), il est probable que le désir d'enfant (objet) figure ainsi une option relationnelle intéressante, l'occasion rêvée d'un « après-coup » permettant au sujet d'advenir et de sortir de la répétition « au-delà du principe de plaisir » (Freud).

Dans le même ordre d'idées, nous pensons aussi à certains articles figurant dans les journaux quotidiens qui relatent l'importance des animaux de compagnie (surtout des chiens) au sein de la population des « sans-abri ». Par exemple, un article paru dans le journal *La Presse* au mois de mars 2016 souligne les résultats d'une étude effectuée

auprès de jeunes « sans-abri » de quelques villes canadiennes. L'étude stipule que les jeunes ayant un animal de compagnie auraient « trois fois moins de chance d'être déprimés »⁴⁴ que les autres. Nous avons montré combien le chien peut devenir un personnage important de la vie de certains de nos participants. Ils apparaissent aussi, à l'instar de l'enfant « prolongement narcissique » (auquel ils semblent se substituer parfois), une possibilité relationnelle intéressante.

Avant de conclure, élaborons un dernier aspect concernant le difficile processus de parentalisation chez nos participants : celui de l'identification nécessaire à l'enfant. Les possibilités identificatoires étant directement reliées au développement de la subjectivité, elles peuvent assurément devenir problématiques chez les jeunes pères rencontrés. À titre d'exemple, soulignons l'aspect inquiétant et figé des « personnages » du sempiternel théâtre de Soi. Plutôt qu'à de véritables possibilités identificatoires, ils ressemblent à des projections — « Le monde est contre moi, je ne puis être que contre le monde » (Pontalis, 1981, p. 68). —, voire même à ces « possessions » que Pontalis (1981) définit comme suit :

Possession par un corps étranger interne qui fait sans cesse effraction, sans répit violence, et exerce son emprise du dedans [...] d'où, en retour, un effort rageur pour le posséder, ce corps étranger, pour le contrôler, également sans cesse et sans répit, en le plaçant au-dehors. (Pontalis, p. 64)

De Mijolla (2004) nous rappelle la nécessité d'une suffisante différenciation dans le processus d'identification lui-même — laquelle reste apparemment incomplète chez nos jeunes pères, selon plusieurs indices relevés :

⁴⁴ Se référer à l'article de Jordan Press paru le 18 mars 2016 dans le journal *La Presse* canadienne, Ottawa.

C'est que, pour être pensée, la notion d'identification nécessite qu'il soit fait appel à deux principes rigoureusement contradictoires : le principe d'équivalence ou de similitude, avec son nominal, « le même »; le principe de distinction et donc de limitation, avec la prise en compte obligée de « l'autre ». [...] C'est à la fois le semblable et le différent qui s'évoquent, le sujet et l'objet, leur distinction et leur indistinction [...]. À partir du moment où j'accepte la possibilité que ce qui n'est pas moi puisse en même temps être moi, voire devenir moi en certaine circonstances, les certitudes de mon identité vacillent, et l'assurance de mon raisonnement a tendance à s'effriter. (De Mijolla, 2004, p. 39)

À la relecture de ces différents repères concernant la parentalisation et ses embûches, nous nous rendons bien compte qu'il en manque un, pourtant essentiel. Peut-être n'est-ce point par hasard que les enjeux liés aux imagos maternelles, pourtant évoqués à divers endroits et sous différentes formes, nous ont échappé jusqu'ici. Les participants n'en ont que très peu parlé : relations conflictuelles, absence et manque, incompréhension surtout. Si nous pressentons à travers le discours — et les silences — de ces jeunes pères une forme « subjective » d'abandon maternel sous-jacente à leur souffrance, nous ne saurions pour autant la saisir. Le manque de « mots » de celui qui parle résonne en creux pour celui qui écoute et tente de comprendre.

CONCLUSION

Nous cherchions à mieux comprendre les enjeux psychiques et relationnels sous-jacents aux identités « jeune de la rue » et père, nous apparaissant comme paradoxales. La continuité et la rupture, renvoyant entre autres aux notions psychanalytiques de transmission et de répétition, ont guidé notre lecture du matériel d'entretiens. En cours d'analyse, une attention particulière a été portée aux manques, aux contradictions, à ce qui semblait échapper, puis aux mouvements transféro-contre-transférentiels des rencontres.

Qui sont ces jeunes pères? Que désirent-ils? D'où viennent-ils et vers où vont-ils? La mise en forme des cinq portraits et la synthèse de leurs éléments communs nous a permis d'élaborer différentes dimensions qui, pour paraphraser Chiantaretto (2014), montrent à la fois « qui ils sont » et « qui ils sont empêchés d'être ». De là, c'est tout l'espace de Soi, que nous avons appelé le lieu de l'intimité — en référence à l'ouvrage *Le Soi caché* de Khan (1976) —, qui nous est apparu comme mis à mal chez ces jeunes pères. D'abord, nous avons illustré comment ce lieu semble habité de personnages figés, parfois menaçants, qui reviennent sans cesse hanter les pièces de leur mémoire parasitée. Puis, nous avons fait ressortir le caractère paradoxal, tout aussi figé et répétitif, des modes de coupures relationnelles entretenues avec les autres, avec eux-mêmes, avec leur passé et avec la société. Finalement, nous avons souhaité mettre en lumière cette filiation mutilée, tronquée de l'un ou l'autre de ses fondements constitutifs, telle qu'ils nous l'ont présentée.

L'identité « jeune de la rue », appréhendée comme « symptôme », semble permettre d'exister et de demeurer en lien *a minima*, en préservant, en partie, la continuité de

Soi et celle du groupe d'appartenance. Mais le symptôme est avant tout un compromis : le coût engendré n'est pas négligeable. Quant à l'identité « parent », elle paraît référer autant au désir d'enfant comme possibilité relationnelle, qu'au désir de parentalité comme « après-coup » potentiel. Si paradoxe il y a, c'est peut-être dans le rôle joué par ce désir intense, répété et revendiqué d'être père chez ces jeunes de la rue. D'une part, il paraît recouvrir l'espoir d'une vie meilleure et d'une réparation d'un passé douloureux et chaotique, par la possibilité d'un « après-coup » salutaire permettant de reconfigurer ce qui se borne à demeurer intact. D'autre part, toutefois, sa réalisation entraîne le danger d'un déséquilibre, voire d'une crise au sein de cet espace de Soi. Car nous l'avons montré, si le lieu de l'intimité se trouve figé et restreint dans sa composition même, difficilement habitable, c'est aussi de cette manière qu'il conserve les conditions de son existence. Chiantaretto (2014) explique d'ailleurs cette fuite d'un « chez-soi » — pourtant nécessaire — comme une résistance au « meurtre de l'intériorité » : la « survivance » du sujet entraîne la nécessité et la contrainte de ne pas se trouver en soi. Le parcours de rue et le désir d'être père des jeunes rencontrés nous sont dès lors apparus comme des tentatives ultimes de redessiner ce Soi afin qu'il devienne potentiellement habitable.

Cette thèse a une portée limitée, en ce sens qu'elle ne concerne a priori que cinq participants rencontrés par une chercheuse dont la démarche fut résolument inductive et personnelle. Elle n'est donc ni généralisable à l'ensemble d'une population, ni reproductible telle quelle. Cependant, le parcours qu'elle effectue, à travers les analyses multiples et l'articulation avec la théorie psychanalytique, rend compte d'un véritable travail de conceptualisation porteur de réflexions pour la clinique.

En effet, si l'on considère le travail de création des portraits tel qu'il se déploie dans la thèse, ne rejoint-il pas cette fonction essentielle du thérapeute qui tente de se représenter son patient, de mettre au travail ses propres capacités de symbolisation?

Par la mise en forme de métaphores, nous avons souhaité démontrer l'importance de ce constat dans le maintien d'une certaine posture clinique : s'efforcer d'aller à la rencontre de l'autre doit nécessairement passer par l'expérience de cet autre investi en soi. Ceci implique de tolérer, pendant un temps, l'incompréhension et l'incertitude qui, éventuellement, permettront qu'un sens survienne et s'impose. Plus encore, cette venue vers l'autre et vers soi-même par le biais métaphorique permet qu'un nouvel espace de pensée émerge, offrant peut-être une possibilité de sortie pour cette répétition « à l'identique » (De M'Uzan, 1970) dont nous avons déjà parlé.

L'urgence de réfléchir à comment cette posture clinique particulière — dans laquelle doit être tolérée l'attente nécessaire à la créativité — peut parvenir à subsister dans la clinique d'aujourd'hui, marquée par une « hypermodernité » (Kaës, 2012) favorisant l'excès, le contrôle et l'accélération du temps, nous apparaît cruciale.

Par ailleurs, des recherches ultérieures au sujet de jeunes mères se trouvant dans une situation similaire pourraient être menées afin de nuancer, peaufiner, comparer notre compréhension, et peut-être en découvrir de nouvelles. Des entretiens familiaux ou sur plusieurs générations mériteraient aussi d'être considérés, toujours selon une perspective de mieux comprendre et décrire la problématique nous intéressant.

Arrivée au terme de ce long périple, l'idée des « points aveugles » de notre démarche émerge et voilà que l'angoisse s'empare de nous... Ils sont là, assurément. Dans les lectures, les entretiens (et nos propres mouvements contre-transférentiels), les analyses, le travail d'écriture. Qu'avons-nous oublié? Qu'est-ce qui nous a échappé? À quoi sommes-nous aveugle que les autres sauront voir?

Si nous avons choisi de réfléchir aux enjeux de transmission, de répétition et de parentalité, puis que ceux-ci nous ont conduite au développement d'un Soi mis à mal en sa demeure, c'est peut-être que tout ceci nous concerne aussi.

APPENDICE A

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT (RECHERCHE SUR LA PARENTALITÉ)

Code :

Je, soussigné(e) _____ consens à participer à une recherche intitulée « La parentalité chez les jeunes adultes itinérants : transmission, répétition, enjeux de l'intervention ». Sa nature et ses procédures m'ont été expliquées.

Je comprends que :

La recherche a pour but de mieux connaître l'histoire et la situation des jeunes parents fréquentant une ressource adressée aux jeunes en situation de marginalité, d'itinérance ou d'instabilité résidentielle.

En participant, de façon volontaire, à cette recherche, j'accepte de consacrer à deux reprises environ 1 heure 30, lors de deux entretiens qui auront lieu à quelques jours d'intervalle.

À titre d'informateur (trice), je recevrai la somme de 20 dollars par rencontre pour ma participation à cette recherche.

Étant donné le contenu personnel abordé durant ces entretiens, j'ai été informé qu'advenant un certain inconfort de ma part, je pourrai en parler à l'intervieweuse, laquelle sera en mesure de me référer, au besoin et avec mon consentement, à une forme d'aide appropriée.

Toutes les informations que je donnerai resteront strictement confidentielles : un code paraîtra sur les divers documents et seuls les chercheurs auront accès à ce code. Les renseignements recueillis ne pourront être utilisés par les chercheurs qu'à condition de respecter l'anonymat des informateurs (trices). Je pourrai me retirer en tout temps de cette recherche, sans obligation de ma part.

Les données brutes recueillies (enregistrements sonores, questionnaires) pour cette recherche seront conservées pour une période de 5 ans après la fin de l'étude, et seront détruites après ce délai.

S'agissant d'une recherche préliminaire, les résultats seront principalement diffusés dans un second temps, à la suite de recherches subséquentes, sous forme de publications disponibles entre autres à la ressource fréquentée et auprès de la chercheuse principale.

Cette recherche, subventionnée par la Faculté des sciences humaines de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), est réalisée avec la participation de Nathalie Otis et Eveline Gagnon, assistantes de recherche, et sous la direction de Sophie Gilbert, chercheure principale, professeure au département de psychologie de l'UQAM. Téléphone : (514)987-3000 poste 4441. Courriel : gilbert.sophie@uqam.ca

Pour toute question concernant la responsabilité des chercheurs ou pour toute insatisfaction quant au respect des normes éthiques par les chercheurs rencontrés, vous pouvez contacter Joseph Josy Lévy, président du comité institutionnel et éthique de la recherche (CIÉR), à l'UQAM. Téléphone : (514)987-3000 poste 4483. Courriel : levy.joseph_josy@uqam.ca

Signé à Montréal en duplicata, le _____

personne interviewée

intervieweuse

APPENDICE B

QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE (RECHERCHE SUR LA PARENTALITÉ)

Code :

Sexe :

Date de naissance :

Lieu de naissance :

Si naissance hors Canada, année d'arrivée au Canada :

Lieu de naissance des parents :

Occupation des parents :

Fratricité :

Nombre d'enfants :

Âge des enfants :

État civil :

Scolarité (incluant diplômes) :

Hébergement actuel :

Autres ressources fréquentées :

Source de revenu :

Consommation d'alcool (fréquence actuelle, passée) :

Consommation de drogues (lesquelles, depuis quand) :

Médication psychiatrique (laquelle, depuis quand) :

APPENDICE C

SCHÉMA D'ENTRETIEN (RECHERCHE SUR LA PARENTALITÉ)

Question d'entrée en matière : « J'aimerais que tu me parles de ta famille ».

Histoire familiale (famille d'origine) :

- événements marquants
- éléments manquants ou incompris
- représentation des figures parentales
- représentation du lien parents-enfant
- histoire des parents
- représentation du recours à l'aide des différentes générations (parents, sujet, enfants)

Cheminement personnel :

- représentation générale de ce cheminement
- événements marquants

Histoire de la famille actuelle (conjoint(e), enfant(s)) :

- histoire conjugale et familiale
- représentation de soi en tant que parent
- désir d'enfant
- représentation de l'enfant (ou des enfants) avant et depuis la naissance

Perception de la situation actuelle :

- représentation de la situation
- projets d'avenir, moyens pour les réaliser

Raison de participation à cette recherche.

Questions sur le déroulement de l'entretien.

Lors de la seconde entrevue :

- les thèmes non évoqués et jugés importants par l'interviewé
- le choix du nom de l'enfant

APPENDICE D

LISTE DES THÈMES ET CATÉGORIES DE LA PREMIÈRE ANALYSE

THÈMES	CATÉGORIES
1 ^{ère} réponse	Aménagement
Agressivité-violence	Autonomie-dépendance
Aide	Autorité-limite (protection, sentiment d'injustice, Tiers)
Conflits parentaux	Distanciation-rapprochement
Conflit parents-sujet	Envahissement
Consommation	Filiation
Corps	Fonction de l'enfant
Couple-vie conjugale	Identification-différenciation
Famille élargie	Indifférenciation
Fratric	Manque
Inscription sociale	Souffrance
Regard sur l'enfant	Attentes
Représentation de la grossesse	Attentes-reconnaissance
Vie familiale	Présence-absence (perte, abandon)
Rôle parental (grands-parents, rôle parental substitutif)	Représentation de soi (identité, identité sexuelle)

APPENDICE E

LISTE DES RUBRIQUES DE LA SECONDE ANALYSE

Rapport à l'intervieweuse

Parents

- Mère
- Père

Enfant

Sujet

- Sujet-parent
- Sujet-enfant
- Sujet-représentation de soi
- Sujet-corps
- Sujet dans sa lignée

Drogue/médications

Couple

- Couple parental
- Couple sujet

Liens familiaux

- Fratrie
- Personne significative
- Grands-parents
- Animal (chien)

Groupe de pairs

Société

- Autorité (prison, centre d'accueil)
- Aide (psy, intervenant, autres)

Défenses personnelles

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham, N. et Török, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.
- Abrevaya, E. (2009). L'après-coup et la crainte de l'effondrement. *Revue française de Psychanalyse*, 73(5), 1705-1711.
- Alby, V. J. et Vives, J.-M. (2015). Parentalité et paternité : les nouvelles modalités contemporaines du « faire famille ». *Dialogue*, 207(1), 19-30.
- Ancelin Schützenberger, A. (1993). *Aïe, mes aïeux!* Paris : Desclée de Brouwer/La Méridienne.
- André, J. (1987). *L'inceste focal dans la famille noire antillaise. Crimes, conflits, structure*. Paris : Presses universitaires de France.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.
- Aubin, D., Nadeau, J. et Piotte, M. (2005). « La « parentalité » chez les jeunes de la rue ». Atelier présenté au Colloque international sur l'exclusion sociale. Trois-Rivières.
- Aubin, D. (2002). « Rejoindre les jeunes de la rue ». *PRISME, Corps, Culture, Identité*, no. 37, 144-150.
- Aubin, D. (2000). Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance. *Santé mentale au Québec*, XXV(2), 90-108.
- Aulagnier, P. et al. (2009). *La pensée interdite*. Paris : Petite bibliothèque Payot.
- Baret, C. et Gilbert, S. (2015). Parentalisation contrariée chez les jeunes désaffiliés : quand devenir parent est synonyme d'auto-exclusion. *Unité nationale des associations familiales (UNAF)/Recherches familiales*, 12(1), 263-277.
- Beaudelaire, C. (1857). « L'albatros », in *Les fleurs du mal*, éd. 2002, p. 159-160. Paris : Maxi-Livres.

- Beaudelaire, C. (1857). *Les fleurs du mal*, éd. 2002. Paris : Maxi-Livres.
- Berger, M. (2004). *L'échec de la protection de l'enfance*. 2^e éd. Paris : Dunod.
- Blais, M. et Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches Qualitatives*, 26(2), 1-18.
- Bion, W. R. (1959). « Attaque contre les liens », trad. fr., *Nouvelle revue de psychanalyse*, no.25, 1982, 285-298.
- Boszormenyi-Nagy, I., Spark, G. M. (1989). *Invisible loyalties : reciprocity in Intergenerational Family Therapy*. Levittown : Brunner/Mazel.
- Bourguignon, O. (2000). La question de « l'hérédité psychologique morbide » : de la dégénérescence au transgénérationnel. *Revue Psychologie Française*, 45(1), 59-82.
- Bournival, B. (2001). Mon enfant, capteur de rêves, in *Le discours psychanalytique*, Revue de l'Association Freudienne.
- Brunet, L. (2008). Réflexions sur la validité et la légitimité des méthodes diagnostiques. *Revue québécoise de psychologie*, 29(2), 29-42.
- Brunschwig, H. (1997). « À propos de la transmission transgénérationnelle. Hommage d'une psychanalyste à la pensée systémique ». Revue Carnet Psy. Texte inédit. [<http://www.carnetpsy.com/Archives/Recherches/Items/p6.htm>.]
- Carreteiro, T. C. (1994). La quête de l'historicité. *Cahiers de recherche sociologique*, no.22, 49-59.
- Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique*, no.22, 11-27.
- Castoriadis Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation – du pictogramme à l'énoncé*. 1^{ère} éd. coll. Le fil rouge. Paris : Presses universitaires de France.
- Chahraoui, K. et Bénony, H. (2003). *Méthodes, évaluation et recherches en psychologie clinique*. Paris : Dunod.

- Chiantaretto, J.-F. et al. (2014). *Écriture de Soi, écriture des limites*. Colloque de Cerisy : Hermann.
- Ciccarone, A. (2007). *Le sens intrapsychique et intersubjectif de l'acte d'itinérance et de la résistance au changement en regard des mouvements relationnel, identificateur et narcissique de la transmission psychique*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec.
- Ciccone, A. (2007). « Intersubjectivité et naissance de la pensée ». Voir Roussillon, R. et al., 2007, p. 91-100.
- Clément, M.-È. et Bouchard, C. (2003). Liens intergénérationnels des conduites parentales à caractère violent. *Revue de Psychoéducation*, 32(1), 49-77.
- Cournut, J. (1997). « La transmission intergénérationnelle inconsciente ». Voir Halfon, O. et al., 2000, p. 61-72.
- Cuynet, P. (2005). L'image inconsciente du corps familial. *Le divan familial*, no.15, 43-58.
- Cyssau, C. (2004). Conceptualiser une recherche en psychanalyse. Observation et empathie. Écriture sublimée, écriture d'une passion. *Recherches en psychanalyse*, 1(1), 131-144.
- Cyrulnik, B. (2003). *Le murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob.
- Delaisi de Parceval, G. (2002). *Le roman familial d'Isadora D.* Paris : Odile Jacob.
- Delaisi de Parceval, G. (1998). *La part du père*. Paris : Seuil.
- Delaroche, P. (2005). *Psychanalyse de l'adolescent*. Paris : Armand Colin.
- Delion, P. (2011). *La fonction parentale*. Bruxelles : Fabert.
- De Mijolla, A. (2004). *Préhistoires de famille*. Paris : Presses universitaires de France.
- De Mijolla, A. (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Calmann-Lévy.

- De Mijolla, A. (1997). « Les fantasmes d'identification et leurs histoires ». *Voir Halfon, O. et al., 2000, p. 103-115.*
- De M'Uzan, M. (1970). « Le même et l'identique », in *De l'Art à la Mort*, éd. 1977, Paris : Gallimard.
- De Neuter, P. (2015). Réflexions sur les fonctions du père dans les familles d'aujourd'hui. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 54(1), 119-133.
- Devereux, G. (2012). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Trad. de l'anglais par H. Sinaceur. 3^e éd. coll. Champs/essais. Malesherbes : Flammarion.
- Emard, A.-M. et Gilbert, S. (2016). Toxicomanie et parentalité : les enjeux d'une transition. *Drogue, santé et société*, 14(2). <http://drogues-sante-societe.ca/toxicomanie-et-parentalite-chez-les-jeune-en-difficulte-les-enjeux-dune-transition/>
- Faimberg, H. (2003). « Le télescopage des générations. À propos de la généalogie de certaines identifications ». *Voir Kaës, R. et al., 2003, p. 59-81.*
- Ferenczi, S. (1932/2004). *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Ferro, A. (2010). *L'enfant et le psychanalyste. La question de la technique dans la psychanalyse des enfants*. Toulouse : Érès.
- Firdion, J.-M. (2006). Influence des événements de jeunesse et héritage social au sein de la population des utilisateurs des services d'aide aux sans-domicile. *Économie et statistique*, no.391-392, 85-114.
- Firdion, J.-M. (2000). Une revue de la littérature sur les jeunes sans domicile. *Recherches et prévisions*, no.60, 79-109.
- Fournier, L. et Chevalier, S. (1998). Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-97 : Contexte, méthodologie et premiers résultats. Québec : Santé Québec.

- Freud, S. (1930). *Malaise dans la culture*. 6^e éd., 2004. coll. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1920). « Au-delà du principe de plaisir ». Chap. in *Essais de psychanalyse*, p. 7-81. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1963.
- Freud, S. (1917). « Deuil et mélancolie ». Chap. in *Métapsychologie*, p. 145-171. Paris : Gallimard, 1968.
- Freud, S. (1915). « Pulsions et destins des pulsions ». Chap. in *Métapsychologie*, p. 11-43. Paris : Gallimard, 1968.
- Freud, S. (1914a). « Pour introduire le narcissisme ». Chap. in *La vie sexuelle*, p. 81-105. Paris : Presses universitaires de France, 1977.
- Freud, S. (1914b). « Remémoration, répétition et perlaboration ». Chap. in *La technique psychanalytique*, p. 105-115. 14^e éd., Paris : Presses universitaires de France, 1997.
- Freud, S. (1899). « Sur les souvenirs-écrans ». Chap. in *Névrose, psychose et perversion*, p. 113-132. Paris : Presses Universitaires de France, 1973.
- Gagné, J. et Dorvil, H. (1988). L'itinérance : le regard sociologique, *Revue québécoise de psychologie*, 9(1).
- Gibeault, A. (2015). Filiation paternelle. Des enjeux de son déni et de son élaboration dans la psychose. *Les cahiers jungiens de la psychanalyse*, 141(1), 21-35.
- Gilbert, S. (2015). « La parentalité chez les « jeunes adultes en difficulté » comme tremplin vers l'accession à l'autonomie adulte ». Chap. in *Regard sur... les précarités dans le passage à l'âge adulte au Québec*, sous la dir. de S. Bourdon et R. Bélisle, p. 93-114. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Gilbert, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'apport heuristique des rencontres intersubjectives. *Recherches Qualitatives*, 28(3), 19-39.
- Gilbert, S. (2007). « Répétition transgénérationnelle et parentalité chez les jeunes de la rue : un défi pour l'intervention ». 45^e congrès de l'Association internationale de psychanalyse (IPA). Berlin.

- Gilbert, S. (2006). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'exemple de l'itinérance des jeunes adultes. *Recherches qualitatives/Revue électronique de méthodologie*, Hors série, no.3. [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors_serie_3.html]
- Gilbert, S. (2004). *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*. Thèse de doctorat en psychologie, Montréal, Université du Québec.
- Gilbert, S. et Lussier, V. (2005). L'aide en itinérance : l'interface de deux souffrances. *Revue québécoise de psychologie*, 26(2), 129-150.
- Gilbert, S. et Parazelli, M. (2004). « Les jeunes en marge ont-ils des valeurs? », in *Les valeurs des jeunes*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Giraud, M. (2005). Le travail psychosocial des enfants placés. *Déviance et société*, 29(4), 463-485.
- Green, A. (1977). « Atome de parenté et relations œdipiennes », in *Séminaire sur l'identité*, sous la dir. de C. Lévy-Strauss, p. 81-107. Paris : Grasset.
- Green, A. (1976). Préface « L'autre et l'expérience du soi ». Voir M. Khan, 1976, p. 9-26.
- Guillemette, F. et Luckerhoff, J. (2013). Atelier sur l'analyse qualitative donné le 13 septembre 2013 à l'Université de Trois-Rivières.
- Guillemette, F. et Luckerhoff, J. (2009). L'induction en méthodologie de la théorisation enracinée (MTE). *Recherches Qualitatives*, 28(2), 4-21.
- Gutton, P. (2006). Parentalité. *Adolescence*, 55(1), 9-32.
- Guyotat, J. (2005). Traumatisme et filiation. *Dialogue*, 168(2), 15-24.
- Haley, N., Denis, V. et Roy, É. (2006). Étude sur la grossesse et la contraception chez les jeunes filles de la rue. Rapport sur les groupes de discussion. Agence de développement de réseaux de services de santé et de services sociaux. Québec : Santé publique.
- Halfon, O., Ansermet, F. et Pierrehumbert, B. (2000). *Filiations psychiques*. coll. Le fil rouge. Paris : Presses universitaires de France.

- Houdballah, A. (1998). *Destin du traumatisme. Comment faire son deuil*. Paris : Hachette/Littératures.
- Jacobson, E. (1975). *Le Soi et le monde objectal*. trad. fr. coll. Le fil rouge. Paris : Presses universitaires de France.
- Jamouille, P. (2015). Hommes et pères de milieux populaires. Transformations des paternités en milieux précaires. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 54(1), 145-163.
- Julien, P. (2000). *Tu quitteras ton père et ta mère*. Paris : Champs/Flammarion.
- Kaës, R. (2012). *Le Malêtre*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes*. Paris : Dunod.
- Kaës, R., Faimberg, H., Enriquez, M. et Baranes, J.-J. (2003). *Transmission de la vie psychique entre générations*. coll. Inconscient et culture. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2003). « Introduction : le sujet de l'héritage » et « Introduction au concept de transmission psychique dans la pensée de Freud ». Voir Kaës, R. et al., 2003, p. 1-58.
- Khan, M. (1976). *Le Soi caché*. coll. Connaissance de l'inconscient. Paris : Gallimard.
- Krymko-Bleton, I. (2013). Développement affectif de l'enfant de la naissance à douze ans. Télé-Université, Québec, Université du Québec.
- Krymko-Bleton, I. (1985). La malprise des pères. *Santé mentale au Québec*, X(1), 15-19.
- Lacan, J. (1999). « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits 1*, 1^{ère} éd. 1966. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1999). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Écrits 1*, 1^{ère} éd. 1966. Paris : Seuil.

- Lafortune, D. et Gilbert, S. (2013). Défis cliniques dans l'intervention auprès de jeunes parents en situation de précarité psychosociale : éclairage psychodynamique sur un mode relationnel paradoxal. *Groupe d'études de psychologie/Bulletin de psychologie*, 527(5), 371-384.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (2004). *Vocabulaire de la psychanalyse*. 4^e éd. coll. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France.
- Le Comité éditorial (2011). Introduction. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 1(1), 5-23.
- Lemay, M. (1993). *J'ai mal à ma mère*. 2^e éd., revue et augmentée, coll. psychopédagogie. Paris : Fleurus.
- Leroux, V. (2001). *Figures de l'infertilité*. Thèse de doctorat en psychologie, Montréal, Université du Québec.
- Levac, C. (2007). « La rue, un chemin tracé d'avance? » Recherche financée par le Refuge des jeunes de Montréal et l'Initiative en partenariat en action communautaire (IPAC).
- Lussier, V., Poirier, M., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S. et Pelletier, A. (2002). La quête au cœur de l'absence : les réseaux relationnels de jeunes adultes itinérants. *Revue québécoise de psychologie*, 23(3), 79-101.
- Lussier, V. et Poirier, M. (2000). La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens. *Santé mentale au Québec*, no. 25, 67-89.
- Marchand, F. (2013). « La paternité à l'adolescence : conquête d'un re-père? », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 88(1), 153-160.
- Matot, J.-P. (2011). Place des processus de déconstruction dans l'appropriation subjective à l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, 54(1), 175-200. Paris : Presses universitaires de France.
- Menegaldo, H. (2002). « Réflexion(s) dans les marges », in *Figures de la marge*. Marginalité et identité dans le monde contemporain, p. 21-39. coll. Sociétés. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Mercier, C. (1988). L'itinérance chez la femme. *Revue québécoise de psychologie*, 9(1).

- Miles, M. B. et Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. 2^e éd. Bruxelles : De Boeck.
- Moreau, J., Chamberland, C., Oxman-Martinez, J. et al. (2001). Transmission intergénérationnelle de la maltraitance. Montréal : Institut de recherche pour le développement social des jeunes.
- Nanzer, N. (2013). Devenir parent. Le rôle du psychothérapeute. *Revue Psychothérapies*, 33(2), 116-122.
- Organisme « Dans la rue ». (2005). « Remettre les jeunes de la rue en mouvement... Par le respect, l'amitié, et le service ». Montréal. Rapport annuel 2005.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. coll. La Seine. Paris : Armand Collin.
- Palacio Espasa F. (2004). Parent-infant psychotherapy, the transition to parenthood and parental narcissism : implication for treatment. *Journal Child Psychotherapy*, 30(2), 155-171.
- Parazelli, M. (2000). L'imaginaire familialiste et l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue : une piste d'intervention collective à Montréal. *Santé mentale au Québec. Dossier itinérance*. XXV(2), 40-66.
- Parazelli, M. (1997). *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*. Thèse de doctorat en études urbaines, Montréal, Université du Québec.
- Piotte, M., Nadeau, J. et Aubin, D. (2004). « Intervenir auprès des jeunes parents marginalisés ». Texte inédit présenté à la 4^e conférence du Service social en santé et en santé mentale. Montréal.
- Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S. et Pelletier, A. (1999). « Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants : Au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens ». GRIJA. Rapport de recherche. Montréal.
- Poirier, M. (1988). La santé mentale des jeunes itinérants. *Revue québécoise de psychologie*, 9(1).

- Pontalis, J.-B. (2012). *Avant*. coll. Blanche. Paris : Gallimard.
- Pontalis, J.-B. (1981). Non, deux fois non. Tentative de définition et de démantèlement de la « réaction thérapeutique négative ». *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, no. 24, 53-73.
- Popper-Gurassa, H. (2005). Ruptures dans la filiation. Chronique d'un continent lointain. *Le divan familial*, 15(2), 235-247.
- Prévert, J. (1949). « Le combat avec l'ange », in *Paroles*, p. 231. coll. Folio. Paris : Gallimard.
- Puskas, D. (2002). *Amours clouées. Répétition transgénérationnelle et fonction paternelle*. Montréal : Sciences et Culture.
- Racamier, P.-C. (1996). « Le travail des secrets : préliminaires », in *Revue Groupal* (Groupal 2 : Folie et secret en famille). Paris.
- Racamier, P.-C. (1961). « La mère et l'enfant dans les psychoses du post-partum », in *L'évolution psychiatrique*, 26(4), 525-557.
- RAPSIM (2011). L'action du gouvernement du Québec en itinérance depuis 2009 : Un bilan qui rappelle l'urgence d'instaurer une Politique en itinérance. Mémoire déposé à la Commission santé et services sociaux de l'Assemblée nationale.
- RAPSIM (2003). Comprendre l'itinérance. Bibliothèque nationale du Québec.
- Ricard, I., Giroux, D. et Moisan, J.-L. (1998). « Le défi de l'accès pour les jeunes de la rue ». Avis du DSP sur la mortalité chez les jeunes de la rue à Montréal. DSP Montréal.
- Ricœur, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris : Seuil.
- Robert, M., Pauzé, R. et Fournier, L. (2005). Factors associated with homelessness of adolescents under supervision of the youth protection system. *Journal of adolescence*, no.28, 215-230.
- Roussillon, R. et al. (2007). *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier-Masson.

- Roussillon, R. (1994). Après « Au-delà du principe de plaisir ». Conférence donnée à l'Hôpital Notre-Dame. Montréal.
- Roy, É., Godin, G., Haley, N., Boivin, J.-F., Claessens, C. et Vincelette, J. (2005). « L'hépatite C et les facteurs psychosociaux associés au passage à l'injection chez les jeunes de la rue ». Rapport d'étape no.4. DSP Montréal.
- Réseau solidarité itinérance du Québec (RSIQ) (2005). Actes des États généraux de l'itinérance au Québec. Montréal.
- Scarfone, D. (2014). « Les mots en « trau » et la réalité du message. Ou comment la vie psychique est tissée de traumatique ». Communication au colloque « *Où va la psychanalyse?* », Bruxelles, Février 2014.
- Scarfone, D. (2013). « L'impasse, actualité de l'inconscient ». Rapport en vue du Congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, Mai 2014.
- Scarfone, D. (2007). « Entre sens et présence, la répétition ». Version française revue et corrigée de la « Major lecture » présentée au Congrès de l'Association Psychanalytique Internationale, Berlin, Juillet 2007.
- Sibony-Malpertu, Y., Laufer, L. et Vanier, A. (2015). Éléments inattendus de transmission intergénérationnelle de trauma. *Eres/Cliniques méditerranéennes*, 91(1), 221-228.
- Tisseron, S. (1997). « Le chien et le parapluie. Les processus de symbolisation entre les générations ». Voir Halfon, O. et al., 2000, p. 117-129.
- Tisseron, S. (1996). *Secrets de famille. Mode d'emploi*. Paris : Ramsay/Archimbaud.
- Vasse, D. (2002). *La chair envisagée : la génération symbolique*. Paris : Seuil.
- Vigneault, G. (2001). *Chercher le vent*. Montréal : Boréal.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Trad. de l'anglais par C. Monod et J.-B. Pontalis, coll. Connaissance de l'inconscient. Paris : Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1974). « La crainte de l'effondrement », trad. fr., in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, p. 35-44. Paris : Gallimard, 1975.

Winnicott, D. W. (1958). *La capacité d'être seul*. Trad. de l'anglais par J. Kalmanovitch, éd. 2012. Paris : Petite Bibliothèque Payot.